



Les représentations sociales du chez soi
de personnes des Premières Nations vivant à Saguenay

Par Claudia Maltais-Thériault

Mémoire présenté à
l'Université du Québec à Chicoutimi
comme exigence partielle
de la maîtrise en travail social
offerte à l'Université du Québec à Chicoutimi
en vertu d'un protocole d'entente
avec l'Université du Québec en Outaouais

2018

RÉSUMÉ

Au Canada, les politiques d'assimilation culturelle des Premiers Peuples et d'appropriation du territoire, longtemps soutenues par les grandes puissances coloniales, légitimées ensuite par leur intégration au système juridique et politique canadien, font partie d'un processus de génocide culturel (Commission Vérité et Réconciliation, 2015). Les rapports au *chez soi* des Premières Nations, aux manières d'être en relation et d'habiter des territoires donnés (*home/homeland*), se sont vus transformés par les changements socioculturels forcés et rapides induits par l'idéologie coloniale canadienne (Christensen, 2013). Au sein des milieux urbains en construction, la présence des personnes s'identifiant aux Premières Nations a été tantôt repoussée, discriminée ou simplement niée dans une semblable logique ségrégationniste. Or, les Premières Nations figurent parmi les groupes de population ayant une forte croissance démographique au sein des villes canadiennes. Ces espaces urbains leur permettent-ils aujourd'hui de s'y sentir chez elles? Et d'abord, que signifie cette expression, « chez soi », pour les Premières Nations?

Souhaitant aborder des enjeux concernant les Premières Nations dans le cadre du présent projet de recherche, j'ai sollicité pour sa réalisation la collaboration du Centre d'amitié autochtone du Saguenay. Nous avons convenu ensemble d'une entente de collaboration visant la réalisation d'une étude de type qualitative et exploratoire dont le but général est de documenter les représentations sociales du chez soi de personnes des Premières Nations vivant à Saguenay. Bien qu'une vaste littérature existe à propos de la notion du chez soi dans diverses disciplines, les influences de la culture dans la conception et la construction du chez soi sont l'une des dimensions moins explorées jusqu'à maintenant, à l'instar des diverses significations possibles du concept en fonction du contexte historique, politique, social ou économique d'une culture ou d'un groupe donné (Mallet, 2004). Par le biais d'entretiens individuels et de groupe, 25 personnes (12 femmes et 13 hommes) s'identifiant comme membre des Premières Nations ont participé directement à la cueillette d'informations réalisée entre les mois de janvier et mars 2016.

Les résultats permettent de dresser un portrait général de la représentation du chez soi pour les personnes rencontrées qui se décline en 11 caractéristiques principales qui ont été regroupées en quatre sphères. Les résultats ont permis de constater que le caractère identitaire culturel du chez soi, dans une perspective individuelle et collective, traverse l'ensemble des sphères et chacune des caractéristiques énoncées. Les propos des participant·e·s permettent d'affirmer que leurs représentations sociales du chez soi sont aussi teintées des transformations des conditions de vie et des modes d'habiter des Premières Nations induites par le colonialisme. Par ailleurs, les expériences du chez soi des participant·e·s montrent que l'ensemble des lieux associés au chez soi sont traversés par des tensions importantes, une tension entre son existence et son absence. Ceci permet d'envisager le chez soi comme processus plutôt que comme un fait objectif, une réalité donnée ou encore un lieu précis. Le chez soi se présente comme une construction active, vivante, réalisée à partir d'idéaux qui s'accrochent aux conditions objectives de vie.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
LISTE DES TABLEAUX	v
LISTE DES FIGURES	vi
LISTE DES ABBRÉVIATIONS	vii
REMERCIEMENTS	viii
Introduction	1
Chapitre 1 : Problématique de recherche	5
1.1 Portrait démographique général des peuples autochtones et des Premières Nations au Canada	7
1.2 Croissance des personnes des Premières Nations vivant en milieux urbains	9
1.3 Les identités et cultures autochtones au sein des espaces urbains	13
1.4 Qu'en est-il à Saguenay?	18
Chapitre 2 : Recension des écrits	21
2.1 Appréhender le chez soi	23
2.1.1 Les multiples dimensions du chez soi	26
2.1.2 Le chez soi comme espace de pouvoir	33
2.2 La destruction et l'absence de chez soi	36
2.3 Forces et limites des études consultées et pertinence de la recherche	40
Chapitre 3 : Cadre conceptuel	42
3.1 L'émergence du concept de représentations sociales pour mieux comprendre les idées et gestes humains	43
3.2 Quelques définitions générales des représentations sociales	45
3.3 Le contenu structuré et structurant des représentations sociales	46
3.4 Les processus de construction des représentations sociales	47
3.5 L'étude des représentations sociales	51
Chapitre 4 : Méthodologie de la recherche	54
4.1 Considérations éthiques en contextes autochtones	55
4.1.1 Recherches participatives et respect des principes PCAP®	58
4.2 Objectifs et questions de recherche	63
4.3 Type d'étude	64
4.4 Population à l'étude	65

4.5 Échantillon et stratégie d'échantillonnage	67
4.6 Stratégies de cueillette de données.....	68
4.7 Analyse des données	71
Chapitre 5 : Présentation des résultats	73
5.1 Le contenu des représentations sociales du chez soi des personnes rencontrées	76
5.1.1 Les informations à propos du chez soi	76
5.1.2 L'image ou le champ de représentations du chez soi	86
5.1.3 Les attitudes à l'égard du chez soi.....	118
Chapitre 6 : Discussion	120
6.1 Une complexité (inter)personnelle réitérée	122
6.2 L'attitude comme révélatrices rapports sociaux	123
6.3 Des informations à propos du chez soi issues de savoirs expérientiels et d'une « mémoire collective »	127
6.4 Culturellement ancré, le chez soi est d'abord relationnel	130
6.5 Être (chez) soi	135
6.6 Biais potentiels, forces et limites du projet	136
Conclusion	140
RÉFÉRENCES	144
ANNEXE 1 : Lettre d'appui	153
ANNEXE 2 : Entente de collaboration.....	155
ANNEXE 3 : Approbation éthique.....	168
ANNEXE 4 : Formulaire d'informations et de consentement.....	170
ANNEXE 5 : Thèmes et sous-thèmes généraux du guide d'entretien.....	179
ANNEXE 6 : Fiche signalétique.....	181
ANNEXE 7 : Le chez soi en relation aux expériences vécues à Saguenay.....	186
ANNEXE 8 : Expériences du chez soi au Centre d'amitié autochtone du Saguenay	202
ANNEXE 9 : Pistes d'action imaginées par les participant·e·s.....	208

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Portrait général des participant·e·s aux entretiens individuels	75
--	-----------

LISTE DES FIGURES

Figure 1 : Les sources d'informations des participant·e·s à propos du chez soi	86
Figure 2 : Les caractéristiques du chez soi évoquées par les participant·e·s	91

LISTE DES ABBRÉVIATIONS

AADNC	Affaires autochtones et développement du Nord Canada
AFAC	Association des femmes autochtones du Canada
APNQL	Assemblée des Premières Nations Québec-Labrador
CAAS	Centre d'amitié autochtone du Saguenay
CCNSA	Centre de collaboration nationale de la santé autochtone
CEPN	Conseil en éducation des Premières Nations
CÉR	Comité d'éthique de la recherche
CGIPN	Centre de gouvernance de l'information des Premières Nations
CMDRSM	Communauté métisse du Domaine du Roy et la Seigneurie de Mingan
CPN	Centre des Premières Nations
CPNN	Centre des Premières Nations Nikanite
CRPA	Commission royale sur les peuples autochtones (Canada)
CRSH	Conseil de recherches en sciences humaines du Canada
CRSNG	Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada
CSRS	Commission scolaire des rives du Saguenay
CSSSPNQL	Commission de la santé et des services sociaux des Premières Nations du Québec et du Labrador
CVR	Commission Vérité et réconciliation
DSADN	Direction des services aux autochtones et du développement nordique
ENM	Enquête nationale des ménages
EPTC 2	Énoncé de politique des Trois conseils : Éthique de la recherche avec des êtres humains
FAQ	Femmes autochtones du Québec
FEANTSA	Fédération Européenne d'Associations Nationales Travaillant avec les Sans-Abri
IRSC	Instituts de recherche en santé du Canada
MEES	Ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur
ONSA	Organisation nationale de la santé autochtone
PCAP®	Propriété, Contrôle, Accès, Possession
SAA	Secrétariat aux affaires autochtones
SCHL	Société canadienne d'hypothèques et de logement
UQAC	Université du Québec à Chicoutimi

REMERCIEMENTS

Ce parcours de cette recherche est marqué par la générosité, l'ouverture et la patience de toutes les personnes que ce projet m'aura permis de rencontrer, et de toutes celles qui m'auront soutenue pendant et bien avant le début de ce cheminement.

À chacune des personnes qui ont pris le temps de partager leur point de vue et quelques-unes de leurs expériences avec moi, je vous remercie de tout cœur.

Merci à

Ronald Bacon	Grégoire Canapé	Bazil Awashish
Kelly Kim Black	Kelly Petitquay-Richer	Steeve Bryan Awashish
Andréa Rock	Cindy Petitquay-Richer	Eden Germain Awashish
David Sioui	Jona Mequish	Christina Hervieux
Yann-Abel Chachai	Karine Cleary	Amanda Canapé
Pinamen Vollant	Dylan Jean-Pierre	Ainsi qu'aux deux femmes ayant choisi de conserver l'anonymat
Mean Machine	Nathalino-André Joseph	
Jimmy-Angel Bossum	Tcitcip	
Réal Junior Leblanc	Le lynx	

À chacune et chacun d'entre vous, à vous toutes et tous, ensemble, Merci. L'écho des expériences que vous m'avez partagées a résonné tout au long du projet et continuera de m'inspirer encore longtemps.

À toutes les personnes qui ont fait partie de l'équipe du CAAS ainsi qu'aux membres que j'ai pu rencontrer au cours de la réalisation de ce projet, Merci pour l'accueil, la chaleur et la grandeur de la simplicité.

Merci tout particulièrement à

Karine Cleary	Wade Gapes	Claudette Awashish
Shantala Langevin	Kevin Bacon	Marie-Thérèse Raphaël
David Sioui	Jensy Grégoire	Patrick Bacon

À toutes les personnes impliquées au CAAS, pour toute l'énergie que vous déployez ensemble à créer et nourrir un tel espace de solidarité et à rendre si vivant ce lieu de rassemblement, pour tous les rires que vous savez susciter, pour l'écoute attentive que vous offrez, pour tous les gestes d'ouverture aux autres et d'affirmation personnelle que vous posez, je vous salue et vous remercie sincèrement d'exister si humainement.

Le projet a été nourri de toutes ces relations, qui m'ont offert tant d'enseignements qui continuent de m'habiter.

Merci à mes parents, pour le soutien et les encouragements constants, pour tout ce que vous m'offrez à apprendre depuis que je suis née et pour tous les lieux par lesquels j'ai pu sentir c'est où, chez moi.

Merci à ma magnifique marraine, qui aura été la première avec qui j'ai pu apprendre à chercher réponse à la question : c'est qui, chez moi?

Merci à toi aussi qui me permet de poursuivre cette réflexion dans toute la beauté des vertiges qu'elle suppose encore pour moi.

Merci à mes ami·e·s, Merci Merci pour toute la sensibilité, l'intelligence et la joie de vivre que vous amenez dans ma vie.

Merci à Philippe et Marie-Ève, ainsi qu'à toute ma parenté, chaque marque d'encouragement a compté !

Je suis immensément reconnaissante et me sais privilégiée d'être entourée d'autant d'amour et de bienveillance.

Merci Dominic Bizot, Louise Lachapelle et Shan dak Puana de m'avoir permis de prendre part à l'équipe Évaluation au sein de l'Alliance de recherche universités-communautés (ARUC) Design et culture matérielle II. Merci de m'avoir éveillée à toute la richesse et la complexité des relations de collaboration en recherche ainsi que pour toutes les opportunités d'apprentissage que vous avez créées et performées. Merci aux personnes que j'ai pu rencontrer dans ce contexte, dont plusieurs paroles et gestes auront inévitablement trouvé leur chemin et laissé leurs traces dans ce projet. Merci tout spécialement à Evelyne Saint-Onge, Jean Saint-Onge, Christian Coocoo, Jacques Newashish, Élisabeth Kaine, Mendy Bossum-Launière, Denis Bellemare, Carl Morasse, Claudia Neron, Olivier Bergeron-Martel et Jean-François Vachon.

Merci Louise et Shan dak de m'avoir invitée à prendre part aux travaux du collectif Mamu minu-tutamutau au cours des dernières années. Merci Shan dak pour l'énergie, la force et la franchise. Merci Louise de me permettre de voir à l'œuvre une implication sincère et cohérente pour bien faire ensemble. Merci à toi d'avoir soutenu, accompagné et suscité nombreux gestes et réflexions au fil de ce parcours de recherche, de t'être montrée si attentive et d'avoir bien voulu assumer un rôle de guide dans le cadre du présent projet.

Merci Christiane Bergeron-Leclerc pour les nombreuses opportunités que tu m'as offertes pour m'initier aux différentes étapes de la recherche. Merci d'avoir soutenu mes apprentissages au fil de chacune d'entre elles tout comme dans le cadre du présent projet et pour tous les conseils pratiques et concrets. Merci de t'être rendue disponible tout au long du projet et pour la grande flexibilité avec laquelle tu auras dirigé ce parcours de recherche.

Introduction

Être chez soi. Voilà une idée pour laquelle des efforts considérables sont déployés et des risques des plus significatifs sont pris chaque jour, partout où habitent des êtres humains. Les enjeux entourant la notion de chez soi, toute son importance, sa complexité, ses limites, de même que l'idéal, le dynamisme et l'affirmation qu'elle sous-tend, ont été mis en lumière par de nombreux événements d'actualité survenus au cours de la réalisation de ce projet de recherche.

Il suffit de penser aux mouvements migratoires suscités par les guerres civiles ou encore aux réactions internationales que ces mêmes mouvements ont provoquées; aux attentats de la Mosquée de Québec et aux commentaires rappelant aux personnes de confession musulmane qu'elles étaient ici « chez elles », en droit de s'attendre à vivre en paix, en sécurité, de même que ceux disant qu'elles ne l'étaient pas; aux témoignages et cris du cœur de résident·e·s¹ dont la maison, le quartier ou la ville, ont été frappés par les « catastrophes naturelles » qu'ont été les derniers ouragans H, I, J et N ou encore les inondations dans le sud du Québec; ou encore, à l'attention portée aux réalités des personnes en situation d'itinérance au Québec, au Canada, à l'intérieur même des frontières nationales d'un pays riche où des milliers de personnes de tous âges se retrouvent sans chez soi, *homeless*. L'importance du chez soi, et son assimilation parfois réductrice à l'habitation, est aussi perceptible à travers les revendications pour de plus grands investissements dans le soutien à domicile pour les aîné·e·s ou encore pour les aidant·e·s naturelles, de façon à ce que le plus longtemps possible et même en cas de perte d'autonomie, on puisse demeurer chez soi.

Le thème du chez soi semble traverser aussi plusieurs réalités actuellement mises de l'avant dans les médias concernant les Premières Nations au Québec et au Canada parmi lesquelles l'histoire des pensionnats : des milliers d'enfants retirés de chez eux, sous prétexte d'éducation; un bouleversement du rapport au chez soi pour ces enfants, ainsi que pour leurs parents, leurs grands-parents et leur communauté. Il est aussi possible de penser à ce que

¹ Dans ce mémoire, les noms désignant des personnes seront marqués d'un point milieu suivi d'un suffixe féminin lorsqu'ils réfèrent autant à des femmes qu'à des hommes. L'accord en nombre sera privilégié. Par exemple, « les participant·e·s sont en général intéressés », considérant que davantage d'hommes que de femmes ont participé aux entretiens effectués dans le cadre du projet. Pour plus d'informations sur l'écriture inclusive : <https://www.ecriture-inclusive.fr/>.

certains désigneront comme la poursuite des pensionnats, soit la raffle des années soixante (*sixties scoop*) ou encore plus récemment, aux taux de placement élevé de jeunes autochtones dans des familles d'accueil ou d'adoption non-autochtones. Ici encore, sous prétexte d'éducation et dans une logique de gestion de risques, des enfants sont retirés de chez eux parce qu'on juge qu'il y a négligence matérielle ou affective ou encore que les compétences parentales sont déficientes dans leur famille immédiate.

Tant de personnes des Premières Nations ont témoigné publiquement des situations si préoccupantes que sont celles des femmes autochtones disparues ou assassinées et celles des suicides au sein de leurs communautés. Comment dans ce contexte se sentir chez soi en étant constamment sous une menace? Comment composer avec l'existence de différentes formes de violence et l'insécurité au sein des réserves? Et en dehors des réserves? Se pourrait-il que le fait de ne se sentir chez soi nulle part alimente une certaine confusion, une souffrance certaine et peut-être aussi l'idée de mettre volontairement un terme à sa vie?

Le thème du chez soi m'apparaît aussi pertinent du point de vue des réflexions théoriques et des pratiques en travail social. Il s'agit d'un concept arrimant plusieurs sphères de vie des personnes et qui est intimement lié à leurs expériences personnelles, subjectives. Le recours au concept du chez soi invite donc nécessairement à adopter une perspective et une posture reconnaissant le caractère central de l'expérience des personnes ou des groupes de personnes, incluant leurs valeurs, leurs attitudes, leurs représentations de leurs réalités et des manières d'habiter certains territoires. Considérer les différentes dimensions du chez soi permet d'aborder sous un angle nouveau des modèles théoriques exerçant une influence significative sur les pratiques des intervenant·e·s sociales, peu importe leur milieu de travail tels que la pyramide de Maslow ou le modèle bioécologique de Bronfenbrenner.

Au cours de l'élaboration du projet, le chez soi m'est aussi apparu comme un thème qui me ferait nécessairement revisiter mon propre rapport au chez soi. D'une part, parce qu'il appelle à des sujets et événements relevant de l'intime. D'autre part, comme j'allais aborder le chez soi avec des personnes qui en auraient possiblement une conception différente de la mienne en raison de repères culturels variés, je devais inévitablement tenter de me situer vis-à-vis du thème de la recherche. Il s'agit d'une implication personnelle nécessaire considérant que la recherche est d'abord et avant tout, relationnelle (Wilson, 2008), une posture d'une

saine exigence dans le cadre de toute recherche et dont je continue à apprendre et mieux comprendre ses implications pratiques. Cette forme d'engagement et les réflexions qui en découlent ne peuvent être complètement contenues à l'intérieur de celles plus directement liées au présent projet de recherche et à son calendrier.

Ce projet de recherche a pour objectif général de documenter les représentations sociales du chez soi de personnes s'identifiant aux Premières Nations vivant à Saguenay. Les éléments de la problématique, liés aux caractéristiques démographiques ainsi qu'aux relations entre Premières Nations et milieux urbain, de même qu'aux transformations des rapports au chez soi pour les Premières Nations seront d'abord présentés. La recension des écrits portera principalement sur les conceptions dominantes associées au chez soi. Le modèle des représentations sociales servira de cadre conceptuel pour les fins de ce projet, et sera présenté en troisième partie. Les éléments méthodologiques, parmi lesquels se retrouvent les orientations éthiques du projet, seront ensuite abordés. Les résultats de l'étude seront ensuite décrits et feront l'objet d'une discussion pour terminer.

Chapitre 1 : Problématique de recherche

*Ça me rappelle j'étais dans un train, je m'en allais à Schefferville.
J'étais avec un monsieur à un moment donné le long de la track il y a du monde qui est là, c'est des
chasseurs. À un moment donné, pendant qu'on avançait, il y a une tente.
Le monsieur il dit : Tabarnouche! il y a une tente qui vient de sortir de nulle part.
Je le regarde...
Ce qui était chez eux est devenu nulle part après l'avènement du train.
Pour lui la tente sortait de nulle part, mais la tente c'était le chez soi de Monsieur, mais à cause que
le chemin de fer passait là c'est devenu nulle part. Comprends-tu? C'est bizarre hein?*
- Grégoire Canapé², entretien, 30 mars 2016

La colonisation du territoire actuel du Canada par les sociétés coloniales européennes amorcée au 16^e siècle a eu pour effet de marginaliser socialement, économiquement et politiquement l'ensemble des peuples vivant sur ce territoire depuis des millénaires, parmi lesquels ceux qu'on désigne aujourd'hui par l'expression Premières Nations³. Au Canada, les politiques d'assimilation culturelle des Premiers Peuples et d'appropriation du territoire, longtemps soutenues par les grandes puissances coloniales, légitimées ensuite par leur intégration au système juridique et politique canadien, font partie d'un processus de génocide culturel (Commission Vérité et Réconciliation [CVR], 2015). Les rapports au chez soi des Premières Nations, aux manières d'être en relation et d'habiter des territoires donnés (*home/homeland*), se sont vus transformés par les changements socioculturels forcés et rapides induits par l'idéologie coloniale canadienne (Christensen, 2013).

Au sein des milieux urbains en construction, la présence des personnes s'identifiant aux Premières Nations a été tantôt repoussée, discriminée ou simplement niée dans une semblable logique ségrégationniste. Or, les Premières Nations figurent parmi les groupes de population ayant une forte croissance démographique au sein des villes canadiennes. Ces espaces urbains leur permettent-ils aujourd'hui de s'y sentir chez elles? Et d'abord, que signifie cette expression, chez soi, pour les Premières Nations?

² En ce qui a trait au degré de confidentialité souhaité dans le cadre du présent projet de recherche, les personnes ayant participé aux entretiens avaient le choix de 1) conserver l'anonymat, 2) choisir un pseudonyme ou, 3) être identifiées par leur prénom et leur nom de famille. Les extraits sont donc identifiés, tout au long de ce mémoire, à partir de leur préférence.

³ On reconnaît actuellement 630 collectivités des Premières Nations au Canada, qui sont composées de plus de 50 Nations et parlent plus de 50 langues autochtones (Affaires autochtones et du Nord Canada [AADNC], 2017). Le Québec reconnaît 11 Nations sur son territoire, incluant les Inuk (Inuits) – à noter par ailleurs qu'aucune communauté métisse n'est reconnue sur le territoire du Québec. Il existe au Québec 14 villages inuits et 41 communautés amérindiennes (Secrétariat aux affaires autochtones du Québec [SAA], 2011).

1.1 Portrait démographique général des peuples autochtones et des Premières Nations au Canada

Le terme Premières Nations est apparu au cours des années 1970 afin de remplacer le terme Indien. Aucune définition officielle ou juridique de cette expression n'existe au Canada et le terme Indien continue d'être utilisé pour des raisons juridiques selon le ministère des Affaires autochtones et développement du nord Canada (AADNC, 2013a). Plusieurs communautés se désignent elles-mêmes par cette expression, tout en mettant de l'avant leur appartenance culturelle particulière, souvent exprimée dans leur langue respective – par exemple, Innu, Atikamekw, Nehirowisiw, Wendat, Eeyou, Naskapi, Anishinabeg. Les personnes des Premières Nations au Canada désignent les Indiens, qu'elles possèdent ou non le statut d'Indien inscrit ou des traités⁴. Les Indiens sont, à l'instar des Métis et des Inuits, l'un des trois peuples autochtones reconnus par l'article 35 de la Loi constitutionnelle de 1982⁵. Les expressions autochtones et Premières Nations seront utilisées pour la suite d'après ce cadre de référence.

Mentionnons d'entrée de jeu qu'il est difficile d'estimer de façon juste la valeur des indicateurs relatifs aux communautés autochtones au Canada à partir des principales banques de données statistiques disponibles. Parmi les limites de ces dernières, relevons la faible participation des personnes des Premières Nations aux enquêtes de recensement. Par ailleurs, certaines données recueillies au sein de petites communautés ne sont pas présentées pour des questions de confidentialité. Aussi, les organisations initiant de telles enquêtes utilisent des critères différents et difficilement comparables pour déterminer l'identité des répondants : Statistique Canada compile par exemple des résultats obtenus à partir de déclarations volontaires quant à l'identité culturelle autochtone⁶, alors que le ministère AADNC fonde

⁴ Le terme « Indien inscrit » désigne les personnes qui sont inscrites au registre des Indiens, créé en vue d'identifier les Indiens, conformément à l'article 5 de la Loi sur les Indiens du Canada. Quant au terme « Indiens des traités », il réfère aux personnes dont la bande ou la Première Nations a signé un traité avec l'État fédéral (Statistique Canada, 2017a).

⁵ L'article 35 peut être consulté à l'adresse suivante : <http://laws-lois.justice.gc.ca/fra/const/page-16.html>.

⁶ Statistique Canada utilise diverses manières de définir la population autochtone au Canada. Les quatre questions posées sont articulées autour de l'identité autochtone, l'ascendance autochtone, le statut d'Indien inscrit ou des traités, ou encore l'appartenance à une Première Nation ou à une bande indienne. La catégorie « identité autochtone » comprend les personnes ayant déclaré être *a)* des Autochtones, c'est-à-dire Première Nation (Indien de l'Amérique du Nord), Métis ou Inuk (Inuit) ou *b)* des Indiens inscrits ou des traités en vertu de la Loi sur les Indiens du Canada, ou *c)* membres d'une Première Nation ou d'une bande indienne.

ses échantillons à partir de critères législatifs (par exemple, statut d'Indien) et administratifs (vivre à l'intérieur ou à l'extérieur des territoires des réserves) (Dupuis, 2001).

Ceci étant dit, 4,9% de l'ensemble de la population canadienne a déclaré être d'identité autochtone dans le dernier recensement national en 2016, soit 1 673 785 personnes (Statistique Canada, 2017b). Cette proportion était de 3,8% en 2006, de 3,3% lors du recensement de 2001 et de 2,8% en 1996 (AADNC, 2013b). En 2006, le Canada était le deuxième pays ayant la plus forte proportion de personnes autochtones au sein de la population, après celle de la Nouvelle-Zélande (15%) (Statistique Canada, 2008).

La population autochtone constituerait, d'après les données disponibles, l'un des groupes au Canada connaissant la plus forte augmentation de leur population. La population autochtone a augmenté de 487% entre 1971 et 2011, alors que la population canadienne augmentait de 52% au cours de la même période (AADNC, 2013b). La population autochtone est aujourd'hui en plus forte croissance que la population totale au Canada. Au cours des dix dernières années, de 2006 à 2016, le taux de croissance de la population autochtone représentait quatre fois celui de la population non-autochtone⁷. D'après les projections de Statistique Canada (2017b), l'ensemble de la population autochtone atteindrait 2,5 millions de personnes d'ici une vingtaine d'années. Statistique Canada (2017b) attribue la hausse constatée en 2016 à trois principaux facteurs soit, la croissance naturelle de la population, la mobilité ainsi que des changements dans l'auto-identification des personnes.

En ce qui a trait aux personnes des Premières Nations plus spécifiquement, elles représentent en 2016 plus de la moitié (58,4%) de l'ensemble de la population autochtone. Rappelons qu'il s'agit de l'ensemble des personnes ayant déclaré cette identité autochtone, qu'elles soient membres ou non d'une Première Nations/bande indienne ou détiennent, ou non, le statut d'Indien inscrit ou des traités. Au cours des dix dernières années, de 2006 à

⁷ Cinq ans plus tôt, d'après l'Enquête nationale sur les ménages [ENM] de 2011, la population autochtone au Canada était composée de 1 400 685 personnes (4,3% de la population canadienne) alors qu'elle atteignait 1 172 790 personnes (3,8% de la population canadienne), soit une hausse de 20,1% (comparativement à 5,2% pour la population non-autochtone) (Statistique Canada, 2013a). Et encore, entre 1996 et 2006, la population autochtone avait augmenté de 45% au Canada - les taux de croissance ont été de 29% chez les Premières Nations, 26% chez les Inuits et 91% chez les Métis, comparativement à 8% chez les non-autochtones au cours de la même période (Statistique Canada, 2008).

2016, la population des Premières Nations a augmenté de 39,3% dans l'ensemble du pays⁸. Plus de la moitié des personnes des Premières Nations vit dans les provinces de l'Ouest canadien (17,7% en Colombie-Britannique, 14,0% en Alberta, 13,4% au Manitoba, 11,7% en Saskatchewan), près du quart (24,2%) vit en Ontario, et 9,5% de la population totale des Premières Nations au Canada vit au Québec⁹.

Un peu plus du trois quart de la population des Premières Nations (76,2%) a déclaré détenir le statut d'Indien inscrit en 2016; le reste de cette population n'avait pas ce statut. Parmi les personnes ayant le statut d'Indien inscrit ou des traités au Canada, 44,2% ont déclaré vivre dans une réserve en 2016, une hausse de 12,8% par rapport à 2006. Le nombre de personnes des Premières Nations vivant hors réserve a quant à lui augmenté de 49,1%. Au Québec, 32% des personnes des Premières Nations inscrites au Registre des Indiens au 31 décembre 2015 résidaient ailleurs qu'au sein de l'une des 41 réserves des bandes auxquelles elles étaient associées (SAA, 2016).

1.2 Croissance des personnes des Premières Nations vivant en milieux urbains

Globalement, la population autochtone au Canada se caractérise entre autres par une grande mobilité entre les zones rurales, urbaines, métropolitaines et les espaces des réserves (Centre de collaboration nationale de la santé autochtone [CCNSA], 2012). À l'échelle nationale en 2006, 53% des personnes s'identifiant comme membre d'un groupe des Premières Nations, des Métis ou des Inuits, résidaient en milieu urbain et 34% d'entre elles résidaient dans l'une de ces cinq grandes villes canadiennes : Winnipeg, Edmonton, Vancouver, Calgary et Toronto (Statistique Canada, 2010). De 2006 à 2016, la population autochtone a plus que doublé dans sept régions métropolitaines de recensement au pays, dont Saguenay, tout comme Québec et Sherbrooke (Statistique Canada, 2017b). Proportionnellement, davantage de femmes que d'hommes s'identifiant comme membre

⁸ Parmi ce groupe, le nombre de personnes des Premières Nations ayant un statut d'Indien inscrit ou des traités a augmenté de 30,8%; le nombre de personnes des Premières Nations n'ayant pas ce statut a quant à lui augmenté plus rapidement pour la même période (75,1%). Pour la même période au Canada, les personnes ayant déclaré être Métis a augmenté significativement au cours de la dernière décennie (hausse de 51,2%) (Statistique Canada, 2017b).

⁹ En ce qui a trait aux Inuits, près du quart d'entre eux vit dans la région du Nunavik au Québec en 2016. (Statistique Canada, 2017b).

d'une Première Nation résident hors d'une réserve; en 2006, cette proportion s'élevait à 50% des femmes et 45% des hommes (Statistiques Canada, 2008).

Au Québec, plus de 25 000 personnes des Premières Nations (30% de la population totale), inscrites ou non-inscrites, résideraient ailleurs qu'au sein des réserves - en milieu urbain ou rural (SAA, 2012). Plus spécifiquement, plus d'une cinquantaine de villes de la province comptent une proportion significative de personnes autochtones au sein de leur population. Mis à part les grands centres urbains, certaines villes de taille moyenne font figures de pôles régionaux tels que Saguenay, Val-d'Or, Gatineau ou encore Trois-Rivières (Cloutier et Lévesque, 2011).

L'augmentation de la population des Premières Nations serait davantage marquée « à l'extérieur qu'à l'intérieur des communautés » (Assemblée des Premières Nations Québec-Labrador [APNQL], 2014). La croissance statistique de la population des Premières Nations en milieu urbain relève d'une multitude de facteurs. Certains soulignent que la migration des jeunes adultes ou familles des Premières Nations vers les villes s'est accentué plus récemment au Québec que dans d'autres provinces du pays. « Dans l'Ouest canadien, ils en sont à une troisième génération à vivre en ville, alors qu'au Québec, les autochtones en sont aux premières générations¹⁰ » (Coté, Girard, Leblanc et Kurtness, 2013). Néanmoins, les données statistiques disponibles à propos de la démographie des Premières Nations *en et hors* réserve permettent de réfuter l'hypothèse de leur migration massive vers les villes (AADNC, 2013c).

Certains facteurs ont conduit à une plus grande reconnaissance et visibilité de la présence des Premières Nations en milieu urbain. La hausse démographique de cette population au sein des villes depuis le milieu du 20^{ème} siècle, l'émergence d'organisations communautaires urbaines y étant dédiées, de même que certaines actions de résistance politique, ont forcé l'attention croissante des différentes instances politiques à l'égard des

¹⁰ Les termes utilisés par les auteurs ne sont pas sans rappeler ceux privilégiés pour parler de la situation des personnes immigrant au pays. Rappelons que des personnes des Premières Nations ont toujours fréquenté, voire même habité et participé à la construction de ces villes en question. Des « rapports à la ville » se construisent et se recomposent depuis des générations, si dynamiques –donc en transformation- puissent-ils être. La situation des personnes des Premières Nations diffère ainsi de celle pouvant être vécue par les personnes de « première génération » immigrant au Canada.

enjeux touchant cette population (Newhouse et Peters, 2003; Peters, 2011a). La hausse (apparente) des Premières Nations au sein de plusieurs villes et municipalités canadiennes au cours des soixante dernières années peut être expliquée par nombre de facteurs d'ordre démographique, mais aussi socioéconomique, juridique et identitaire.

D'un point de vue démographique, la population des Premières Nations vivant principalement en milieu urbain connaît, à l'instar des autochtones en général, un taux de natalité supérieur à la moyenne canadienne. Entre 1996 et 2001, le taux de fécondité des femmes autochtones était de 2,6 enfants, alors qu'il s'élevait à 1,5 enfant pour l'ensemble des Canadiennes (Statistique Canada, 2011a). En 2011, la proportion des personnes âgées de 25 ans et moins était de 46% dans l'ensemble de la population autochtone, par rapport à 29% pour le reste de la population canadienne¹¹ (AADNC, 2013b).

Dans une perspective socioéconomique, la mobilité des Premières Nations vers les villes peut être en partie expliquée par les opportunités d'emploi et de formation existant au sein et hors des réserves. Les relations avec des membres de la famille vivant en milieu urbain sont aussi susceptibles d'influencer la migration de certaines personnes vers les villes, tout comme le manque d'accès à des logements convenables¹² au sein des réserves (Environics Institute, 2010; Skelton, 2002). De nombreuses personnes et communautés doivent composer avec d'importants enjeux en matière d'habitation. En 2016, environ une personne autochtone sur cinq (19,4%) au Canada vivait dans un logement nécessitant des réparations majeures. Si cette proportion a globalement diminué au cours des cinq dernières années, il en est autrement pour les personnes des Premières Nations habitant les réserves, pour qui la proportion a augmenté de 0,8% pour la même période (Statistique Canada, 2017c). Les logements inadéquats et l'insécurité de logement sont des situations caractéristiques de la réalité vécue par plusieurs personnes et familles membres des Premières Nations : « une crise de logement

¹¹ S'il est vrai que la population autochtone est relativement jeune par rapport à l'ensemble de la population canadienne (l'âge moyen était en 2016 de 30,6 ans), il importe de souligner que la proportion des personnes de 65 ans et plus au sein de la population autochtone a elle aussi augmentée. 7,3% de la population autochtone était âgé de 65 ans et plus en 2016, comparativement à 6% en 2011 et 4,8% en 2006 (Statistique Canada, 2017b; Statistique Canada, 2013a).

¹² La Canada définit le *logement convenable* en fonction de trois principaux critères : le logement doit être abordable - le loyer ne doit pas dépasser 30% du revenu brut du ménage; de taille convenable - un maximum d'une personne par pièce et; de qualité convenable - laquelle suppose que, de l'avis des résidents, le logement ne nécessite pas de réparations majeures (Société canadienne d'hypothèques et de logement [SCHL], 2013).

sévit dans les communautés », laquelle a des répercussions sur l'état du parc immobilier, le fardeau financier à assumer par les communautés, de même que sur la santé physique et psychologiques des occupants, et sur leur sentiment d'appartenance à la communauté (APNQL, 2014, p.1).

De plus, la migration des personnes et familles des Premières Nations vers les villes peut aussi être influencée par des dynamiques de violence. Sans oublier les déplacements effectués pour répondre à des besoins de formation ou d'emploi, une proportion importante de femmes des Premières Nations vivent ou auraient vécu un ou plusieurs épisodes de violence sexiste (par exemple, violence conjugale, exploitation sexuelle ou agressions sexuelles)¹³. Notons que si la culture sexiste est à l'origine d'une partie importante des violences commise à l'endroit des femmes autochtones, à l'instar de l'ensemble de la population québécoise, le racisme et les attitudes coloniales apparaissent aussi fondamentales à la compréhension des dynamiques de violence touchant plusieurs familles et communautés des Premières Nations du Québec. La mobilité de certaines femmes, souvent accompagnées de leurs enfants, peut être en partie expliquée par leur volonté de mettre un terme à ces situations de violence (Femmes autochtones du Québec [FAQ], 2008).

D'autre part, des facteurs d'ordre juridique peuvent aussi expliquer l'augmentation de la population autochtone au sein des milieux urbains. Certains changements législatifs sont susceptibles d'avoir engendré une hausse statistique des membres des Premières Nations vivant au sein des villes, en dépit de leur présence en ces espaces depuis de nombreuses années déjà. Les amendements apportés à la Loi sur les Indiens, tels la loi C-31, ont eu pour effet d'augmenter le nombre de personnes des Premières Nations inscrites, particulièrement le nombre de femmes. L'adoption de cette loi fédérale en 1985 a entre autres modifié une clause discriminatoire de la Loi sur les Indiens, un article touchant directement un enjeu aussi sensible que celui de la reconnaissance de l'identité culturelle. « Jusqu'en 1985, l'Indien

¹³ À titre d'exemple, le taux de victimisation dû à la violence est proportionnellement plus élevé pour les femmes des Premières Nations que pour les femmes allochtones (Statistique Canada, 2011b). Au Québec, 4 femmes des Premières Nations sur 10 ont rapporté avoir déjà vécu de la violence conjugale (Commission de la santé et des services sociaux des Premières Nations du Québec et du Labrador [CSSSPNQL], 2013). En 2009, 13% des femmes autochtones de 15 ans et plus au Canada ont déclaré avoir été victimes de violence, soit trois fois plus que chez les femmes allochtones (Statistique Canada, 2011b). Elles seraient aussi deux fois plus susceptibles de déclarer avoir craint pour leur vie ou subi des blessures en raison de cette violence (Statistique Canada, 2011b).

transmet son statut à son épouse, même si cette dernière est non-Indienne, alors que l'Indienne perd automatiquement son statut légal quand elle épouse un non-Indien » (FAQ, 2006, p.1). Avant 1985 et conformément à la Loi sur les Indiens, celle-ci devra quitter le territoire de sa communauté pour habiter ailleurs avec son mari - plusieurs choisiront alors les villes – et les enfants issus de ce mariage n'auront pas accès au statut d'Indien. Plusieurs d'entre elles demeuraient en ville au moment où elles ont pu recouvrer leur statut¹⁴ (Peters, 2011a).

D'un point de vue identitaire, le sentiment d'appartenance à l'égard des cultures autochtones et l'affirmation culturelle peuvent aussi avoir influencé la hausse quantitative des Premières Nations vivant en milieux urbains. Le gouvernement fédéral l'aborde comme un phénomène de « mobilité ethnique », soit la tendance en hausse des personnes de s'identifier comme Autochtone dans la population en général et qui peuvent ne pas l'avoir fait lors de recensement précédents (AADNC, 2013c).

Ainsi, s'il y a certainement une croissance de la population autochtone vivant au sein des espaces urbains, cette augmentation doit être contextualisée en fonction des facteurs démographiques caractérisant globalement l'ensemble de la population des Premières Nations au Canada, ainsi que des facteurs socioéconomiques, législatifs et identitaires.

1.3 Les identités et cultures autochtones au sein des espaces urbains

Les « migrations » des Premières Nations vers les milieux urbains a longtemps été considérée comme une décision impliquant une forme d'abandon d'une identité autochtone, des liens avec les communautés autochtones, ainsi qu'une assimilation au sein de la culture dominante, blanche, coloniale (Peters, 2001; 1996). Les villes, souvent associées à l'idée du développement, au dynamisme, à l'évolution, voire à la modernité, se sont longtemps trouvées à l'opposé des représentations communes véhiculées à propos des Premières

¹⁴ La loi C-31 n'est venue répondre que partiellement, et temporairement, à ce problème évident. Par exemple, si les femmes ayant recouvré leur statut peuvent dorénavant transmettre leur statut à leurs propres enfants, les enfants de ces derniers auront accès au statut seulement si leurs deux parents sont des Indiens inscrits, au sens de la loi. Dans les situations où un père refuserait de reconnaître sa paternité (père inconnu, ou non-déclaré), le gouvernement fédéral prend pour acquis que le père n'est pas Indien (FAQ, 2013). Dans un jugement rendu le 3 août 2015, la juge de la Cour supérieure du Québec Chantal Masse a donné 18 mois au gouvernement fédéral pour corriger les dispositions ayant pour effet d'empêcher l'accès au statut d'Indien pour les enfants de femmes autochtones après deux générations de mariage mixte (Champagne, S.R, 2015).

Nations : tradition, répétition, stagnation, incapacité à tirer le plein potentiel des territoires et de ses ressources. Ainsi était-il possible de penser que les cultures autochtones, dont les pratiques étaient perçues incompatibles avec les temps et espaces urbains, perdraient peu à peu leur importance pour les Premières Nations vivant en ville. Toutefois, comme l'a souligné la Commission royale sur les Peuples autochtones (CRPA, 1993, p.3) : « le fait de franchir les limites de la ville ne transforme pas les autochtones en non-autochtones; ils demeurent ce qu'ils ont toujours été: Cri, Déné, Mohawk, Haida ». La CRPA a ainsi contribué à la reconnaissance politique et sociale de l'existence des cultures autochtones en milieu urbain, mettant à mal l'équation faisant de la vie en ville un synonyme d'assimilation culturelle pour les personnes des Premières Nations. De la même manière, la distinction entre les catégories des Premières Nations « des villes/des réserves » apparaît aujourd'hui inutile, car elle ne traduit pas adéquatement les modes de vie et identités des Premières Nations, dont la grande mobilité entre ces espaces (Darnell and Munguia, 2005; Lévesque, 2003). Il y a plus de vingt ans, la protection, l'expression et la transmission des cultures et langues autochtones figuraient parmi les enjeux importants pour les Premières Nations vivant en milieu urbain soulignés par la CRPA (1996). Ces enjeux sont toujours d'actualité. En dépit des multiples défis existant à cet égard au sein des espaces urbains, plusieurs auteur·e·s montrent comment ces milieux peuvent aussi constituer des espaces de construction d'identités culturelles autochtones (Lévesque, 2003; Peters, 2011; Silver, 2006). Quoiqu'interdépendant aux expériences et réalités existant au sein des réserves, les espaces urbains s'en distinguaient dans la mesure où les identités se construisent autrement dans la vie urbaine (Peters, 2011). Les cultures et identités autochtones en milieu urbain se construisent de façon dynamique en réponse aux défis et opportunités existant en ville. Les espaces des réserves et des milieux urbains ne constituent pas des entités hermétiques définies par des frontières démographiques, géographiques, légales ou administratives (Murray, 2011). Ils constituent plutôt des entités interdépendantes, se constituant mutuellement à travers des dynamiques ayant trait aux relations, aux représentations, aux contestations et à l'identification. (Peters, 2002).

Les Premières Nations vivant en milieu urbain constituent la plupart du temps des groupes minoritaires au sein d'une population. Cette réalité oblige à prendre position, d'une façon ou d'une autre, quant à la définition de son identité et aux façons de (se) la représenter

ou la communiquer aux autres, ce qui paraît moins nécessaire que dans une population davantage homogène culturellement (par exemple, au sein des réserves) (Frideres 2008; Lawrence, 2004). De plus, la diversité culturelle au sein même des communautés des Premières Nations apparaît plus nettement en milieu urbain qu'au sein des réserves (Newhouse et Peters, 2003).

Les villes offriraient par ailleurs des opportunités particulières en regard de la construction ou la consolidation des identités autochtones. Les organisations de services offerts aux Premières Nations permettent à certaines personnes de trouver une fierté pour affirmer leur appartenance culturelle, de même que des conditions pour améliorer leur compréhension de l'histoire et des impacts de la colonisation (Silver, 2006). Parallèlement, d'autres travaux mettent en évidence le racisme dont les Premières Nations font quotidiennement l'expérience en milieu urbain et leurs impacts : « les opinions préconçues et autres gestes à connotation raciste qui meublent le quotidien de plusieurs citoyens issus des Premières Nations, qu'ils vivent en milieu urbain ou qu'ils y transitent, ne font que renforcer l'isolement et la marginalisation sur le plan socioéconomique » (CSSSPNQL, 2013, p.8). Outre les formes de violence directe issues du racisme, il peut par ailleurs pousser certaines personnes des Premières Nations à taire leur appartenance culturelle à leur entourage et parfois aussi à leurs enfants (Absolon et Winchester, 1994).

Certains auteurs ont quant à eux défini les espaces urbains comme des espaces de « *white privilege* » (Deverteuil et Wilson, 2010). Par exemple, alors que les besoins des Premières Nations en matière de soins de santé ou de services sociaux qui soient culturellement sécuritaires sont reconnus, peu d'organisations y prêtent véritablement attention. Les interventions fondées à partir des traditions et conceptions occidentales de la santé sont devenues la norme. De manière générale, l'appartenance culturelle d'une personne ferait alors l'objet d'une relative indifférence plutôt que d'un racisme aux manifestations plus explicites, telles que la ségrégation ou les agressions physiques. Les recherches récentes portant sur les politiques publiques touchant les Premières Nations en milieu urbain ont démontré qu'il existe des compréhensions très différentes des réalités qu'elles vivent en ville, sinon une indifférence totale (Peters, 2011b). Par la méconnaissance des enjeux liés aux identités et aux expériences vécues en milieux urbains par les Premières Nations,

l'élaboration des politiques publiques reflètent certaines présuppositions (notamment des stéréotypes traditionnels) sur les identités des populations des Premières Nations et se fondent souvent sur des concepts élaborés pour expliquer les réalités « d'autres minorités » (par exemple, celles des personnes immigrantes) (Peters, 2011b).

Plusieurs travaux, ainsi que les politiques publiques canadiennes destinées aux Premières Nations, ont tendance à associer davantage l'idée de communauté aux réserves qu'aux milieux urbains. Ainsi l'idée de la communauté est assimilée à un lieu physique précis plutôt qu'aux liens d'appartenance existant entre les personnes qui habitent ces deux types d'espace. Les personnes des Premières Nations vivant en ville sont perçues comme étant hétérogènes ou isolées, alors que des communautés se (re)créent aussi en milieux urbains (Newhouse et Peters, 2003). Plusieurs personnes des Premières Nations vivant au sein de espaces urbains conservent par ailleurs des liens étroits avec des personnes vivant au sein des réserves, de même qu'un sentiment d'appartenance à l'égard de certaines communautés.

Une partie importante des études effectuées concernant les membres des Premières Nations vivant « hors réserve » ont mis l'accent sur les caractéristiques socioéconomiques de ces sous-groupes de populations : proportion importante de personnes sans emploi, faible taux de diplomation, etc. (Cooke et Bélanger, 2006). Ces recherches permettent de mettre en évidence plusieurs inégalités persistantes entre les populations des Premières Nations et la population québécoise, informations susceptibles de créer davantage de pression politique afin que l'État reconnaisse et réponde à leurs besoins spécifiques. Elles peuvent néanmoins aussi nous détourner du contexte historique de dépossession du territoire et de déplacements forcés ou contraints, ayant mené à leur marginalisation socioéconomique (Peters, 2011b). Elles peuvent ainsi contribuer à entretenir l'ignorance des racines coloniales propres à certaines situations de pauvreté ainsi qu'à occulter l'échec des gouvernements à créer des conditions permettant un développement socioéconomique, ce qui favorise plutôt une relation de dépendance continue des personnes et communautés des Premières Nations envers l'État et ses divers programmes et institutions.

L'accent mis sur certaines caractéristiques socioéconomiques générales des Premières Nations contribue par ailleurs à une certaine homogénéisation des « réalités autochtones », passant sous silence tout autant les écarts socioéconomiques que la diversité

culturelle existants au sein même de ce groupe de population (Peters, 2011b). D'un point de vue économique, les personnes des Premières Nations résidant en ville ne sont pas que pauvres, sans-emploi ou aux études, mais cette population se compose aussi de travailleurs et d'entrepreneurs (Wotherspoon, 2003). D'un point de vue culturel, les communautés urbaines des Premières Nations sont marquées par une grande diversité. La présence remarquée des membres des Premières Nations au sein des villes et les actions des organisations politiques autochtones depuis le milieu du XX^e siècle a contribué à la reconnaissance des problèmes sociaux vécus par ces derniers et provoqué la réflexion quant à l'offre de services devant leur être accessible (Newhouse et Peters, 2001). Les Premières Nations vivant en milieu urbain conservent leurs droits constitutionnels et issus de traités, indépendamment de leur lieu de résidence, et conservent, par ailleurs, des liens avec les personnes vivant au sein des réserves à travers leur famille, la culture, les lois et politiques (Abele et Graham, 2011). Or les conflits de juridiction entre les différents paliers de gouvernement continuent de marquer le paysage politique des Premières Nations, particulièrement en ce qui a trait aux enjeux liés à la vie et à l'accès aux services en milieu urbain (Newhouse, 2003; Peters, 2011b). La clarification des modalités d'exercice de leurs droits constitue l'un des enjeux importants concernant l'ensemble des Premières Nations¹⁵ (CVR, 2012).

Par ailleurs, la grande mobilité de la population des Premières Nations, ainsi que la croissance de la population des Premières Nations vivant en milieux urbains, ont des impacts sur la santé de la population, et d'un point de vue démographique et administratif, sur la prestation de services (CCNSA, 2012; AADNC, 2010; Peters, 2001). Bien que plusieurs personnes des Premières Nations vivant en milieux urbains possèdent des diplômes d'études professionnelles, collégiales ou universitaires et ont des revenus suffisants pour répondre à leurs besoins, comme le souligne Jessica Place (CCNSA, 2012, p.33) : les « inéquités sociales

¹⁵ Nous pourrions penser à ce titre au principe de Jordan. D'après la situation vécue entre 1999 et 2005 par Jordan River Anderson et son entourage, le gouvernement a adopté à l'unanimité en décembre 2007 une motion stipulant que le gouvernement doit immédiatement adopter un principe qui place l'intérêt de l'enfant en priorité, afin de résoudre les conflits de juridictions qui portent sur les soins aux enfants des Premières Nations (First Nations Child & Family Caring Society of Canada, 2014). La Commission Vérité et Réconciliation a d'ailleurs réitéré la nécessité pour « tous les ordres de gouvernement de voir à la pleine mise en œuvre du principe de Jordan » dans son rapport final et en a fait l'un des 94 appels à l'action en 2012 (CVR, 2012, p.1).

doivent demeurer au premier rang de la liste des priorités » en matière de santé globale pour les personnes autochtones vivant en milieux urbains.

La discrimination systémique à l'égard des communautés autochtones au pays est perceptible à travers les droits constitutionnels bafoués, dont le droit à l'auto-détermination : par les conflits de juridictions au regard des responsabilités des différents paliers gouvernementaux, par la pauvreté et la marginalisation socioéconomique touchant plusieurs familles et communautés autochtones, par le sous-financement des programmes destinés aux Premières Nations, ou encore par les violences envers les femmes (CSSSPNQL, 2013). Ces formes de discriminations à l'égard des Premières Nations, et le racisme qui les sous-tend, se manifestent encore aujourd'hui par l'application de la Loi sur les Indiens entre autres (Dupuis, 2001), et se révèlent par une foule d'indicateurs utilisés pour mesurer les conditions de vie des personnes et des groupes de personnes. On peut penser entre autres aux revenus disponibles, au niveau de scolarité, au taux de chômage, à la perception de sa condition de santé physique et mentale ou encore aux taux de suicide au sein de certaines communautés. Les réponses à ces marqueurs, qui apparaissent comme autant d'indices du grand écart existant entre les conditions de vie des Premières Nations prises dans leur ensemble et celles de leurs pairs non-autochtones, ne sont pas uniquement attribuables au fait de vivre ou non au sein d'une réserve.

1.4 Qu'en est-il à Saguenay?

Alors qu'il importe de tenir compte de la diversité des expériences, des identités et des traditions culturelles des Premières Nations, il importe également de reconnaître le contexte historique commun marqué par le colonialisme et ses tentatives répétées d'assimilation culturelle et de ségrégation. À Saguenay comme ailleurs au Québec et au Canada, la présence des Premières Nations sur le territoire actuel de la ville a conduit à maintes tentatives pour les repousser, ou sinon qu'à rendre cette présence invisible. À Saguenay en 2016, les trois *origines* ethniques les plus souvent déclarées sont pourtant, en ordre, Canadien, Français, Premières Nations¹⁶.

¹⁶ Au Québec et au Canada, les Premières Nations figurent respectivement au cinquième et neuvième rang (Statistique Canada, 2017d).

D'après le dernier recensement effectué en 2016, la population ayant une identité autochtone à Saguenay (5 860 personnes) était composée de 27,8% de personnes des Premières Nations, de 68,1% de Métis et de 0,9% d'Inuits¹⁷ (Statistique Canada, 2017d). La population s'identifiant comme Premières Nations à Saguenay a continué d'augmenter au cours des dernières années; marquée par une hausse de 84% entre 2006 et 2016. La proportion des personnes des Premières Nations au sein de la population totale ayant déclaré une identité autochtone a quant à elle diminué. Cela s'explique par le nombre de personne s'identifiant comme Métis à Ville Saguenay qui a augmenté de 221% au cours de la dernière décennie¹⁸ (Statistique Canada, 2017d). D'après les données du recensement de 2016, la langue maternelle d'une centaine de personnes à Saguenay, dont un peu plus de femmes que d'homme, est une langue autochtone¹⁹. Il s'agit d'une langue algonquienne pour la vaste majorité : la langue atikamekw pour une cinquantaine de personnes, « l'innu » (innu-aimun et nelueun non spécifié) pour une quarantaine de personnes et la langue cri du Nord-Est pour 5 personnes²⁰. Cinq personnes ont une langue ojibwé-potawatomi comme langue maternelle et il s'agit de l'inuktitut pour cinq autres.

Ainsi, comme ailleurs, la population des Premières Nations est aussi en augmentation à Saguenay et les personnes et familles doivent conjuguer avec des enjeux similaires à ceux précédemment décrits en milieux urbains. Il est possible de s'interroger sur les rapports qu'entretiennent aujourd'hui les personnes des Premières Nations à l'égard des milieux urbains où elles vivent : ces espaces constituent-ils pour elles un chez soi? Plus

¹⁷ Selon l'ENM de 2011, 3 550 personnes autochtones résidaient à Saguenay en 2011, soit 2.5 % de la population totale (Statistique Canada, 2011). De ce nombre, le tiers s'identifiait aux Premières Nations (605 femmes et 515 hommes), 63% s'identifiait aux Métis (960 femmes et 1 280 hommes), et 25 personnes inuites (dont la proportion homme/femme est presque équivalente). 45 personnes ont indiqué des identités autochtones multiples et 115 personnes des identités autochtones non incluses ailleurs, référant aux personnes ayant déclaré être des Indiens inscrits ou membre d'une bande (Statistiques Canada, 2013c).

¹⁸ Entre 2001 et 2006, la proportion de la population du Saguenay Lac-St-Jean s'identifiant comme autochtone (Premières Nations, Métis ou Inuit) a augmenté de 185%, incluant une hausse de 228% de la population Métis au cours de la même période (Lévesque et al. 2011).

¹⁹ Ce nombre est légèrement supérieur à celui de l'ENM de 2011 : 80 personnes avaient alors rapporté avoir une langue autochtone comme langue maternelle (30 hommes et 50 femmes), l'atikamekw pour 45 personnes et l'innu-aimun (montagnais) pour 30 personnes. En ce qui a trait aux langues le plus souvent parlées à la maison, 40 personnes utilisaient l'atikamekw et 15 personnes l'innu-aimun. De plus, pour ce qui est des autres langues parlées à la maison, 10 personnes disent utiliser l'atikamekw et 20 personnes l'innu-aimun.

²⁰ Rappelons que ces données ont été arrondies pour des fins de de respect de la confidentialité, on ne connaît donc par la proportion homme/femme dans ce cas-ci. « Dans le cas des îlots de diffusion dont la population est inférieure à 15 habitants, les chiffres de population totale sont arrondis à un multiple de 5 » (Statistique Canada, 2017d).

particulièrement, il apparaît intéressant d'explorer l'idée du chez soi en portant une attention particulière aux conditions matérielles d'habitation de cet espace, de même qu'aux dimensions relationnelles et identitaires. La section suivante vise à rendre compte des conceptions dominantes et des sens qui sont prêtés au concept du chez soi.

Chapitre 2 : Recension des écrits

Depuis les années 1980, les significations et les expériences du chez soi ont fait l'objet d'un nombre d'études de plus en plus important au sein de diverses disciplines, telles que la sociologie, l'anthropologie, la psychologie, l'histoire, la géographie, l'architecture et la philosophie (Mallet, 2004). Les recherches sur le chez soi sont donc des plus diversifiées aux plans conceptuels et empiriques (Oswald et Wahl, 2005).

Le concept du chez soi est aussi important et significatif dans la vie des gens qu'il peut être délicat à définir (Porteous et Smith, 2001). Longtemps considéré comme un espace uniforme de sécurité et de familiarité, il est désormais établi que le chez soi est une entité infiniment plus complexe dans le champ des sciences sociales (Brickel, 2012). De sorte que la diversité des perspectives est nécessaire pour appréhender ce concept du chez soi plutôt que de tenter d'en trouver une définition unique (Parsell, 2012).

Wikström (1995) invite d'ailleurs à ne pas aborder le chez soi comme un concept scientifique en soi, mais plutôt à considérer toute la subjectivité qui en émane. À ce propos, Brickel (2012) souligne qu'aborder ce concept nécessite de tenir compte du positionnement social à partir duquel les personnes font l'expérience de cet espace qu'elles désigneront comme étant chez elles. Explorer la signification (*meaning*) du chez soi exige de centrer l'attention sur les relations entre les structures physiques et sociales objectives d'une part, et les interprétations, les buts, valeurs, émotions et comportements subjectifs des personnes d'autre part (Oswald et Wahl, 2005). Il importe de tenir compte de l'ensemble de ces aspects afin d'aborder le concept du chez soi en évitant de glisser trop aisément dans une perspective idéalisée seulement.

Cette recension des écrits vise à faire état des conceptions dominantes associées au chez soi dans divers champs de recherche. Les sections qui suivent permettront de présenter les significations les plus fréquemment relevées dans la littérature consultée, de même qu'éclairer ses dimensions spatiale, relationnelle et identitaire et de quelle façon la notion de chez soi se lie inévitablement aux rapports sociaux. Enfin, les notions de destruction et d'absence du chez soi permettront d'en saisir encore mieux toute l'importance.

2.1 Appréhender le chez soi

Les significations retenues pour qualifier et définir le chez soi sont multiples. Dans le cadre de cette étude, certains thèmes retiennent davantage l'attention: identités et territoires apparaissent intimement liés au chez soi dans l'ensemble des travaux consultés.

Au sens commun, le chez soi peut signifier un refuge, un attachement, une affection, la liberté personnelle ou encore une possession (Porteous et Smith, 2001). Somerville (1992) soutient que le chez soi peut revêtir au moins six ou sept sens, lesquels peuvent être compris en considérant leur portée symbolique, la façon dont ils évoquent un sentiment de sécurité, et les modes de relations à soi et aux autres. Le chez soi peut signifier un refuge (*shelter*), un foyer pour le corps (*hearth*), un foyer pour le cœur (*heart*), un espace privé (*privacy*), des racines (*roots*), là-où-je-vis (*adobe – minimal meaning*), et enfin un paradis (*paradise*). Bien que ce paradis réfère à une conception idéale du chez soi, l'auteur a préféré l'inclure en considérant que dans l'une ou l'autre des diverses significations retenues, un flou similaire existe entre l'idéal et la réalité : chaque personne tente de construire sa réalité en fonction de ce qu'elle considère comme se rapprochant d'un idéal (Somerville, 1992).

La notion de chez soi serait une réalité physiquement, psychologiquement et socialement construite à la fois dans sa forme *réelle* qu'*idéale* (Somerville, 1997). Parler du chez soi implique presque toujours une part d'idéal, d'une valorisation de l'identité des personnes en faisant partie (Zielinski, 2015). La notion de *chez soi idéal* est donc souvent mise en opposition avec celle du *chez soi réel* (Mallet, 2004). Certains auteurs avancent que ces deux aspects font partie intégrante du concept du chez soi et préfèrent ainsi parler d'une relation de tension plutôt que d'une opposition; la réalité et l'idéal influençant conjointement les représentations de ce concept et les expériences vécues (Jackson, 1995). Le chez soi idéal ne constitue pas une expérience fixe, une « vérité éternelle », pouvant être utilisée comme référence dans la définition du chez soi (Massey, 1994). Les frontières d'un espace nommé chez soi sont perméables et instables.

De plus, la conception du chez soi n'est pas uniquement attribuable aux sentiments et expériences vécues, mais repose aussi sur des cognitions et des constructions mentales : une personne peut ainsi avoir une conception du chez soi sans avoir l'impression d'en avoir jamais fait l'expérience directe (Gurney, 1990, cité dans Somerville, 1992). Les

représentations du chez soi se construisent à partir d'un contexte donné, à partir des valeurs et besoins et idéaux d'une personne, de la société dans laquelle elle vit, de même que de la culture à laquelle elle s'identifie (Veness, 1993).

Dans le champ de la psychologie, Hayward (1975) avance que le sens du chez soi peut embrasser le chez soi comme structure physique, comme territoire, comme centre d'un espace, comme une identité personnelle et comme unité culturelle et sociale. Dans une perspective géographique, le chez soi peut être perçu comme un site d'authenticité et d'expérience, apportant un sens du lieu (*sense of place*) et un sentiment d'appartenance dans un monde de plus en plus aliénant (Moore, 2000, cité dans Brickel, 2012). À propos du sens du chez soi, les travaux de Porteous et Smith (2001) mettent en lumière l'importance des relations aux amis, à la famille, à l'environnement et à la, ou aux, communauté(s). Pour Benjamin et Saile (1995), le chez soi réfère aux cadres physique et conceptuel, situés dans le temps et dans l'espace et servant à ordonner, transformer et interpréter les aspects abstraits et physiques de la vie domestique quotidienne. « Le chez soi est donc à la fois le lieu de l'action et des valeurs personnelles. [...] En tant que lieu des initiatives personnelles, il représente l'enracinement et la liberté personnelle » (Zielinski, 2015, p.58).

Lorna Fox O'Mahony a passé en revue l'application des cadres conceptuels à partir desquels les chercheurs s'intéressant à l'habitation (*housing*) réfléchissent, parlent et défendent l'idée du chez soi, entendu principalement ici comme un domicile. À la suite d'une revue de littérature interdisciplinaire, l'auteure retient cinq grappes de sens (*clusters of meanings*) en regard du chez soi. Les significations associées au chez soi réfèrent tantôt à un investissement financier, tantôt à une structure physique ou d'habitation ou encore au territoire, à l'identité, ou à un symbole social et culturel.

À partir d'une étude portant sur l'utilisation populaire et professionnelle de l'expression chez soi, Rapoport (1992), en anthropologie, a souligné d'autres thèmes fréquemment associés au chez soi: « cœur » affectif, sécurité, contrôle, être à l'aise, relax et confortable, la parenté, la famille, l'amitié, le rire, le contentement, la personnalisation, la propriété et le fait de prendre possession. D'après les travaux de Zingmark, Norberg et Sandman (1995), les thèmes clés associés au chez soi qui perdurent de l'enfance aux âges plus avancés seraient la sécurité (*safety*), l'enracinement (*rootedness*), la joie (*joy*), l'intimité

(*privacy*), l'unité/les liens aux autres (*togetherness*), la reconnaissance (*recognition*) et le contrôle (*control*) (Oswald et Wahl, 2005).

Certains auteurs proposent ainsi une typologie pour appréhender le concept du chez soi, dont Després (1991), qui propose une typologie du chez soi se déclinant en dix attributs : a) le contrôle et la sécurité, b) le reflet des valeurs et idées d'une personne, c) la capacité d'agir et modifier le logis, d) la permanence et la continuité, e) les relations à la famille et aux amis, f) le centre d'activités, g) un refuge face au monde extérieur, h) un indicateur du statut social, i) une structure matérielle située dans un lieu particulier et enfin, j) un espace à posséder. La typologie du chez soi retenue par Porteous et Smith pour dresser les contours du concept se fonde sur trois grandes catégories : spatiale et physique; symbolique; psychosociale. Dovey (1985) considère quant à elle les propriétés suivantes, en plus de l'attachement à un lieu qui peut être jugé familier et sécuritaire : l'ordre spatial, l'orientation temporelle, l'ordre socio-culturel, l'identité spatiale et l'identité temporelle.

Par comparaison, la typologie de l'itinérance et de l'exclusion au logement développée par la Fédération Européenne d'Associations Nationales Travaillant avec les Sans-Abri (FEANTSA) est basée sur le postulat que trois grands domaines, lorsque mis en relation, constituent ensemble un chez soi et que l'itinérance peut être définie par l'absence de l'un d'entre eux: avoir un abri/logement adéquat sur lequel une personne ou une famille exerce une possession exclusive (domaine physique), être en mesure de jouir d'une intimité et de relations aux autres (domaine social) et enfin, détenir un titre légal d'occupation (domaine juridique) (FEANTSA, 2011). Dans le modèle conceptuel des caractéristiques du chez soi (*home*) élaboré à partir des résultats d'une recherche participative effectuée auprès d'une vingtaine de femmes ayant vécu une situation d'itinérance, une quarantaine d'éléments spécifiques ont été associés à trois sphères globales du chez soi : la sphère physique, la sphère relative à l'environnement extérieur et la sphère affective. La sphère physique comprend les éléments relatifs aux besoins de base ainsi qu'à l'habitation. La sphère relative à l'environnement extérieur renvoie à son accessibilité, aux réponses à des besoins particuliers, ainsi qu'à la communauté. Enfin, la sphère affective réfère à l'intimité, aux sentiments associés au chez soi, au bien-être personnel ainsi qu'aux identités (Walsh, Rutherford et

Kuzmak, 2009). Ce modèle complexe ainsi que les thèmes décrits supportent l'idée que le chez soi est loin d'être limité aux seules conditions matérielles d'habitation.

2.1.1 Les multiples dimensions du chez soi

En dépit de l'assimilation fréquente du chez soi à l'idée de la maison privée, le concept du chez soi est multidimensionnel et repose sur des relations complexes entre des attributs géographiques, physiques ou matériels d'un domicile et de son environnement extérieur direct (ex. aménagement urbain, services), des aspects économiques et légaux, tout autant que des aspects affectifs, relationnels, symboliques ou spirituels (Christensen, 2011; FEANTSA, 2011; Walsh, 2009; Memmott et Chambers, 2008). Afin de mieux saisir le sens que revêt ce terme abstrait, plusieurs auteurs prennent en considération différents éléments des dimensions matérielles, relationnelles et identitaires associées au chez soi.

Spatiale

Le concept du chez soi est associé à des échelles diverses. Il peut être assimilé à des lieux physiques, tels que l'intérieur des murs ou des limites d'une habitation, quartier, une ville, les frontières d'un pays ou encore la planète entière. Hollander (1993) réfère aux cercles concentriques d'Emerson pour désigner ces différentes échelles. L'espace central du chez soi, irradiant vers les autres espaces concentriques, serait le corps conçu comme un chez soi pour Soi (*home for self*) dans la modernité²¹. Au plan spatial, le chez soi peut aussi désigner le centre d'activités d'une personne ou d'une famille, à partir duquel elle se meut vers d'autres centres particuliers (milieux de travail, scolaire, de loisirs, etc.) (Porteous et Smith, 2001). C'est aussi par la place centrale qu'est supposé occuper le chez soi dans la vie d'une personne qu'on y réfère en terme de « foyer », un focus (Rykwert, 1993) à partir duquel s'ajustent nos pratiques quotidiennes.

Toujours au plan spatial, le chez soi peut ainsi référer à des espaces à échelles diverses et pour lesquels on ressent un attachement plus ou moins grand. Il semble d'après la recension

²¹ Dans la tradition chrétienne le corps était perçu comme une prison, que l'âme ne possédait pas mais dans lequel elle était contrainte d'habiter, alors qu'on le vend aujourd'hui comme un vecteur formidable de singularité et d'autodétermination (Hollander, 1993).

de Porteous et Smith (2001) que le plus fort degré d'attachement irait au logement, au logis, à la maison.

Aujourd'hui, le chez soi est souvent confondu avec la maison, laquelle permet de contrôler le temps et l'espace en son sein et où les pratiques du ménage sont réalisées et répétées (Rapoport et Dawson, 1998, cité dans Mallet, 2004). Le chez soi est aussi conséquemment souvent associé à un espace privé. Ces représentations courantes du chez soi seraient fondées à partir de plusieurs idées connexes, dont la distinction entre les sphères publique et privée, entre le monde extérieur et intérieur. Le premier étant considéré comme un espace dur, hostile, alors que le second réfère à un monde confortable, sécuritaire, et sur lequel les limites physiques et relationnelles permettent d'exercer un certain contrôle. L'espace public est associé au travail et aux engagements politiques alors que l'espace privé se trouve assimilé à l'idée du chez soi²², lequel est alors perçu comme un refuge (Mallet, 2004) qui permet de moduler nos relations avec l'extérieur.

Certains auteurs remettent en question les oppositions pour qualifier le chez soi - public/privé, travail/vie familiale, dangereux/sécuritaire, confortable/inconfortable -, rejetant les conceptions idéalisées qu'elles supposent. Par ailleurs, ces distinctions, qui apparaissent rigides, ne permettent pas de rendre compte de manière nuancée de la diversité des expériences vécues à l'intérieur des habitations, et qui peut parfois faire obstacle au sentiment d'y être chez soi (par exemple, rencontres politiques au sein du foyer privé, travail à la maison, violence familiale, logements inadéquats).

Par ailleurs, d'après la recension de littérature de Mallet (2004), l'imaginaire populaire du chez soi dans la culture occidentale se serait construit à partir d'une perspective

²² Dans son livre portant sur le développement du concept de chez soi depuis le Moyen-Âge, Witold Rybczynski (1986) s'attarde sur les structures physiques associées au chez soi en occident (Europe, Amérique), c'est-à-dire aux lieux d'habitation (le logement, la maison, *the dwelling*). Il rappelle que l'habitation a longtemps fait place aux activités aujourd'hui associées aux sphères privée et publique, à la domesticité et au travail. Alors que ces activités prenaient place à l'intérieur d'une même habitation au 14^e siècle – il n'était pas rare de retrouver de vastes espaces de travail et de commerce annexés aux espaces de vie domestique/familiale des artisans -, c'est au 16^e siècle que l'habitation a commencé à faire de plus en plus de place aux chambres « privées », des espaces au sein de l'habitation qui permettaient à ses occupants d'être « à l'abri » de la vue du public. Au 17^e et 18^e siècle, la notion de confort au sein de l'habitation a pris une importance nouvelle, nourrie par l'arrivée de l'électricité, la diminution des servants à l'intérieur des habitations des plus fortunés et la réapparition de plus petites maisons familiales.

colonialiste – un espace privé comme promotion du nationalisme, des espaces à défendre et à occuper - et morale; la maison comme lieu de la vie domestique et de protection des propriétés familiales, incluant les avoirs financiers, les enfants et les femmes. L'association à des structures physiques fixes relève notamment d'une conception coloniale et patriarcale du chez soi. Il peut en être tout autre pour les personnes installées dans un pays étranger, les voyageurs (Therrien, 2009; Ahmed, 1999), les femmes (Walsh, Rutherford, Kuzmak, 2009), ou encore pour les personnes s'identifiant aux peuples autochtones (Christensen, 2011). Si la maison s'assimile au chez soi dans la culture occidentale, on l'associerait par exemple davantage au sein de plusieurs cultures autochtones au territoire (*homeland*) (Christensen, 2011). En effet, si certains avancent que le chez soi serait davantage associé pour ces dernières au territoire et aux espaces à proximité de la nature qu'à des installations matérielles permanentes (Mallet, 2004); la mobilité n'apparaît pas ici nécessairement contradictoire avec le concept du chez soi. Pourtant, le nomadisme et la migration apparaissent comme des figures d'exception (Mallet, 2004). Pour les personnes s'identifiant à la culture Déné²³ par exemple, la mobilité serait au contraire fortement liée au sens du chez soi (Andrew, 2004, cité dans Christensen, 2013), à l'instar du maintien de liens positifs à la famille et à la communauté, et les relations aux aîné·e·s (Christensen, 2013; 2011).

L'idée d'un ancrage territorial comme fondement du chez soi, comme lieu physique où se trouveraient nos racines, est remis en question par plusieurs auteurs. En rupture avec les hypothèses avançant que l'identité se trouve fragmentée, voire anéantie, par la mobilité, le déracinement et une multiplicité (trop importante) d'espaces de références, certains auteurs avancent que le concept du chez soi permet de reconnaître « l'attachement et la continuité dans les parcours de mobilité et de mixité » (Therrien, 2009). Cette conception du chez soi référerait à un centre reliant deux ou plusieurs chez soi, celui de notre enfance, ayant par exemple jeté les bases de notre socialisation et de nos références culturelles, ainsi que de celui ou ceux que nous construisons à l'âge adulte. Alors que les termes *chez soi* et *ailleurs* sont souvent mis en opposition, Ahmed (1999) considère plutôt que le chez soi ne réfère pas à un endroit précis, localisé, mais plutôt à des espaces d'appartenance et identitaires familiaux.

²³ Les peuples Dénés forment un groupe culturel et linguistique étendu du nord-ouest du Canada en passant par l'Alaska jusqu'au sud-ouest du territoire actuel des États-Unis (Asch et Filice, 2017).

Ailleurs serait par comparaison associé à des espaces physiques et relationnels étant étrangers, sans nécessairement faire référence à un lieu ou un contexte social et culturel particulier (Ahmed, 1999). Plus largement, comme espace davantage qu'un lieu précis, le chez soi peut aussi être envisagé à la fois comme repère et comme trajectoire (Therrien, 2009). Ces auteur·e·s contribuent à la dématérialisation de la notion du chez soi, qui n'est jamais (que) matériel ou physique, bien qu'on puisse s'y confondre en pratique, alors que le modèle l'associant à la maison domine toujours aujourd'hui²⁴.

Lorsqu'assimilé à la maison et à la sphère privée, le chez soi se trouve légalement confirmé par un titre de propriété²⁵. L'association entre le chez soi et la maison privée crée ainsi une hiérarchie entre les types d'habitation les plus susceptibles d'engendrer le sentiment d'être chez soi (Kidd et Evans, 2011); propriété privée, location dans le marché privé, location dans le secteur public, ressources communautaires d'hébergement, motel, rue. Dans une perspective juridique lorsqu'il est question d'habitation, Fox O'Mahony (2013) soutient que peu de considération, et conséquemment peu de valeur, est accordée au fait qu'une habitation remplit les fonctions d'un chez soi et non seulement celles d'un abri quelconque. Lorsque ces fonctions sont considérées, notamment son caractère identitaire et d'appartenance, le chez soi apparaît alors comme un concept flou, sans définition claire, de sorte qu'il est plus facile d'en réduire la portée lorsqu'il est question de saisie de propriété, d'expulsion d'appartement, d'expropriation ou encore de déplacements de populations. Selon elle, l'un des défis pour les chercheur·e·s est faire du chez soi un principe qui compte là où il importe le plus soit dans la gouvernance des enjeux et défis des lois sur la propriété et de l'habitation. Beaucoup de chercheur·e·s y ont contribué en documentant notamment les effets négatifs de la perte d'un chez soi sur la santé des personnes²⁶. Cette chercheuse indique que c'est d'abord la relation entretenue entre une personne et une structure physique, d'un

²⁴ La nouvelle stratégie nationale pour le logement de la SCHL « Un chez-soi d'abord » témoigne avec force de cette association (voir <https://www.chezsoidabord.ca/>).

²⁵ Mentionnons au passage que l'assimilation du concept du chez soi à celui de la maison serait privilégiée par certains états, dont le Canada, pour servir des fins idéologiques de croissance et d'efficacité économique (Dupuis et Thomas, 1998, cité dans Mallet, 2004).

²⁶ Le concept du chez soi a entre autres été mis de l'avant dans le cadre de négociations politiques et juridiques lors de la crise économique entraînée par une bulle immobilière aux États-Unis. À partir de 2007, plusieurs familles ont été forcées de quitter leur maison, faute de capacité à payer. Le concept du chez soi a été souvent été évoqué afin d'offrir un contre-discours aux plus froides analyses financières, en montrant les impacts individuels et sociaux de la perte d'un chez soi.

occupant à son habitation et aux personnes qui l'habitent aussi – et non un titre d'occupation quelconque -, qui distingue le chez soi d'une autre forme de propriété (Fox O'Mahony, 2013).

Hollander (1993) souligne que le domicile nécessaire (*necessary domicile*) se distingue du domicile choisi. Ce dernier réfère à l'endroit où une personne souhaite demeurer, que ce soit à l'échelle d'un pays, d'une ville ou d'une habitation, et dont les autres, l'État ou encore l'entourage, reconnaissent qu'elle y est, en somme, chez elle. Inutile de dire que la relation avec ce domicile choisi n'est pas toujours légalement reconnue. Quant au domicile nécessaire, il s'agit le plus souvent de l'endroit où l'on habite – un pays, une région - ou encore, parfois, l'endroit où nous aurions l'intention de retourner, même si ce n'est pas nécessairement l'endroit où l'on réside au cours d'une période donnée. Dans une perspective spatiale et d'un point de vue légal, le chez soi peut ainsi être considéré comme l'endroit au sein duquel les droits d'une personne ou d'un groupe de personnes sont reconnus légalement, en tant que citoyen·ne ou encore en tant que détenteur·trice d'un titre légal d'occupation.

Relationnelle

Dovey (1985, 1978) suggère que le chez soi est une notion universelle pour les êtres humains parce qu'il renvoie à l'établissement de relations significatives avec l'environnement. Hayward (1975) avait déjà souligné que l'étiquette « chez soi » était volontairement choisie par les personnes pour qualifier un ou plusieurs environnements auxquels une personne entretient une relation d'attachement. Oswald et Wahl (2005) abondent dans le même sens en prétendant qu'explorer les significations prêtées aux chez soi permet de révéler les liens entre la personne et son environnement.

Le chez soi est parfois perçu comme étant un synonyme de la famille, faisant référence davantage à la famille de notre enfance qu'à celle que nous construisons à l'âge adulte. Lorsqu'envisagées de cette façon, les significations du chez soi seraient marquées par l'espace physique de notre enfance ainsi que le type de relations et d'évènements y ayant eu cours (Mallet, 2004). Cet espace serait la source d'un certain sens de la stabilité et certains avancent de surcroît qu'il demeurerait « physiquement » inscrit en soi (Jackson, 1995). Les tenants de cette conception du chez soi sont critiqués en raison des présupposés qu'ils associent à la famille (par exemple, dont les parents sont hétérosexuels, qui jouissent d'une

stabilité sociale et sécurité financière, etc.). Par ailleurs, notons que les expériences en famille d'accueil ou en Centre jeunesse par exemple sont parfois associées à l'absence de chez soi.

L'importance de la mémoire dans la construction de nos représentations du chez soi apparaît donc aussi fondamentale pour comprendre le sens qu'on lui prête. La notion de chez soi appelle un ensemble de souvenirs et de désirs relatifs aux aspects affectifs, physiques ou encore temporels, ainsi qu'aux expériences évaluées positivement, et négativement. Symboliquement, le chez soi opère telle une « machine à mémoire » (*memory machine*) (Douglas, 1991), un espace au sein duquel les souvenirs et les rêves se rencontrent et où l'identité se forme²⁷ (Porteous et Smith, 2001). En liant ainsi la mémoire personnelle, mais aussi collective, d'expériences passées, l'idée du chez soi peut aussi être source de nostalgie, particulièrement dans des contextes de migration ou de transformations sociales importantes (Porteous et Smith, 2001). Nos souvenirs influencent ainsi les représentations que l'on se fait d'un chez soi idéal ou réel à différents âges de la vie (Porteous et Smith, 2001). La nostalgie, tout comme le rêve, comportent leur part d'idéalisation, de créations de notre imagination qui ne sont pas étrangères à l'idée du chez soi.

Nonobstant la grande diversité des sens possibles du chez soi pour une même personne au cours de sa vie, Feldman (1996) montre que le sens du chez soi comporte des éléments relativement stables dans le temps pour une même personne. Néanmoins, la signification est aussi susceptible d'être transformée par des conditions objectives de vie. La réalité des aîné·e·s constituent l'un des exemples des variations nécessaires du sens du chez soi dans une perspective temporelle – ici en fonction de l'âge mais surtout des transformations des capacités personnelles qu'entraînent le vieillissement. Parmi les hypothèses avancées en gérontologie à ce sujet, l'idée qu'on puisse compenser ainsi la réduction de nos capacités fonctionnelles, en adaptant nos représentations du chez soi, tout comme nos comportements et notre environnement direct²⁸.

²⁷ « Where home provides a lasting memory in the form of a memorial, a strong link between home and identity is found (Porteous et Smith, 2001, p.39).

²⁸La relation entre la perte de certaines capacités et le sens du chez soi au sens large reçoit peu d'attention. Les efforts de recherche et des milieux de pratique en gérontologie tendent à concentrer leurs efforts sur la création d'un environnement d'habitation accessible et sécuritaire, et conséquemment de réduire le sens du chez soi et la portée des efforts déployés à ces seules dimensions (Oswald et Wahl, 2005). On pourrait émettre un constat similaire en ce qui a trait aux stratégies visant à contrer l'itinérance par exemple.

Sans nécessairement référer à un endroit physique défini, le chez soi peut ainsi être envisagé plus globalement comme un espace habité par des personnes, des objets et des relations; un espace familial, voire confortable, où des activités et des relations particulières se réalisent (Mallet, 2004). Les études consultées mettent en lumière que le chez soi comporte un nécessaire sentiment d'appartenance des personnes à l'égard de leur environnement et que ce type de relation évoluent dans le temps, tout comme le sens qu'on accole au chez soi. Les travaux en gérontologie montrent que le sens du chez soi est associé à un attachement d'ordre physique, social et personnel qui est perceptible aux niveaux comportemental, cognitif et émotionnel (Oswald et Wahl, 2005).

Identitaire

À la suite de leur recension documentaire visant à dresser les contours des significations prêtées au chez soi, Porteous et Smith (2001) concluent que le sentiment d'être chez soi est un facteur positif en ce sens qu'il confère tant aux individus qu'aux groupes une identité ainsi que les conditions pour demeurer centrés (*centredness and identity*, p.20). Le chez soi est à la fois moteur et miroir de l'identité, il est capable de conférer ou nourrir l'identité tout autant qu'il la reflète.

En regard du caractère identitaire du chez soi, Zielinski (2015) illustre par exemple que pour les personnes en perte d'autonomie, la résistance face aux changements et aux moyens d'adaptation offerts pour maintenir une qualité de vie peut s'expliquer par une atteinte à l'estime de soi, à l'intime, à l'identité²⁹. Le désir de demeurer chez soi, lire à la maison, le plus longtemps possible pour les personnes âgées serait une façon de préserver leur identité.

Le chez soi est perçu comme l'extension du soi à travers les lieux (*the extension of the self through places*) (Fuhrer et Kaiser, 1992, cité dans Oswald et Wahl, 2005, p.3). Les tendances de décoration intérieure, qui mettent l'accent sur le confort et des styles particuliers, reflètent l'assimilation du chez soi à la maison mais aussi toute l'importance que

²⁹ Zielinski (2015) rappelle que l'identité personnelle est définie par deux pôles : la permanence et la singularité; ce qui est stable, qui fait que je demeure le même, et ce qui varie, qui évolue, qui fait que je me distingue des autres. Nos expériences personnelles et collectives, sont susceptibles d'influencer la permanence et la singularité de notre identité (Zielinski, 2015).

la société accorde à la création d'un chez soi (Porteous et Smith, 2001). L'intérieur de nos maisons est aménagé et décoré de telle sorte qu'il nous semblera refléter une partie de, sinon toute, notre personnalité, notre identité – celle dont nous rêvons mêlée à celle que nous avons. L'aspect extérieur de la maison pourra quant à lui refléter la façon dont nous souhaitons être vus des autres. Devant ces efforts, on peut reconnaître l'importance accordée au sentiment d'être mais aussi à celui de paraître chez soi (Rybczynski, 1986). En somme, l'organisation du chez soi, entendu comme domicile, traduirait le plus souvent l'appartenance de classe, religieuse et culturelle de ses occupants (Porteous et Smith, 2001). De plus, l'organisation spatiale, les pratiques et les relations d'un ménage ou d'un groupe influenceraient, tout autant qu'ils traduiraient, le type de socialité caractéristique d'un contexte culturel et historique particulier (Mallet, 2004).

Le chez soi témoigne d'une perspective sur le monde, d'une manière de se situer soi-même en relation aux autres, à son environnement, il reflète l'identité d'une personne et réfère ainsi nécessairement à ses cultures. Le chez soi constitue une valeur culturelle centrale (Porteous et Smith, 2001), de sorte que la signification prêtée à cette notion, elle, pourra varier significativement en fonction des cultures sur laquelle elle se fonde.

Ainsi, le concept du chez soi est une construction sociale et de fait, se trouve socialement ancrée (Somerville, 1992). La conception dominante que l'on s'en fait reflète ainsi celle de la culture dominante en un lieu et temps donné. Cet idéal du chez soi, comme espace de sérénité et même sous des tensions politiques importantes, continue d'exister, de nous « hanter » individuellement et collectivement (Brickel, 2012).

2.1.2 Le chez soi comme espace de pouvoir

En réponse aux analyses contradictoires et ambiguës à propos du chez soi, Blunt et Dowling (2005) ont proposé le modèle des « géographies critiques du chez soi » de façon à mieux en comprendre le caractère politique. Ce modèle invite à considérer trois grandes composantes du chez soi qui interagissent entre elles : les aspects à caractère matériel et imaginaire, les multiples niveaux du chez soi, ainsi que le lien entre le chez soi, le pouvoir et l'identité.

La réponse à la question « que signifie le chez soi ? » dépend de là où on se situe pour répondre, à partir de quelle échelle et depuis quelle position sociale nous parlons. Le chez soi appelle aux sens plus profonds d'un lieu nommé chez soi (*a place called home*) (Massey, 1994). Aussi, le terme « espace » renvoie, peut-être davantage que celui de « lieu », à la position d'une personne dans le monde³⁰ et apparaît plus juste pour désigner le chez soi. Il permet de garder en tête les fondements relationnels du chez soi et reconnaître que les relations interpersonnelles performées à l'intérieur du chez soi peuvent transposer celles caractérisant les mondes publics et politiques (Brickel, 2012). Pour Brickel (2012) le chez soi est considéré comme un lieu physique, où on réside le plus souvent, tout comme un espace symbolique et imaginatif d'appartenance. Il s'agit d'un espace doté de sens, siège de la personnalité peut-être, mais auquel les gens sont différemment positionnés et qu'ils expérimentent différemment selon leur âge, leur genre ou leur appartenance culturelle notamment.

Des auteur·e·s avancent par exemple que le chez soi représente la fusion de l'unité physique de la maison et de l'unité sociale du ménage; la première créant obstacle ou facilitant certains types de relations entre les personnes du ménage (Saunders et Williams, 1988). Le genre et l'âge pourraient alors être considérés comme des dimensions clés pour distinguer les différentes perceptions du chez soi au sein d'un même ménage, en fonction des pouvoirs exercés notamment, mais aussi des façons dont chaque membre investit les lieux de vie. Les hommes et les femmes par exemple ont une conception différente du chez soi, et ce, entre autres en raison de la division du travail et des stéréotypes de genre (Somerville, 1992; Saunders et Williams, 1988). Le travail domestique se trouvant sous-évalué, sous prétexte qu'il est effectué par « amour et don de soi » plutôt que pour une compensation matérielle, le chez soi est susceptible de représenter pour les femmes un lieu de travail non-rémunéré plutôt qu'un lieu de détente et de reconnaissance lorsqu'on le considère strictement comme le domicile. La diversité des significations du chez soi pour les hommes et les femmes faisant l'expérience d'un même lieu doit aussi être contextualisée au regard du problème social des violences faites aux femmes, dont les manifestations se produisent à l'intérieur des maisons, souvent au sein des foyers familiaux. Le champ des études féministes a permis de mettre en

³⁰ La spatialité est comprise comme le produit de relations sociales intersectionnelles (Massey, 1994).

évidence que la maison constitue pour plusieurs femmes le premier espace d'oppression dont elles font l'expérience (Mallet, 2004). C'est au sein-même de leurs foyers que les femmes sont le plus susceptibles d'être violentées (agressions sexuelles, violence conjugale, violence économique) ou exploitées (aide domestique sous-rémunérée ou exercée sous contraintes, aidante « naturelle », prostitution de survie ou à domicile). L'idée du chez soi comme refuge, soit un espace sécuritaire où le corps, l'esprit et les relations aux autres peuvent se détendre et où on peut exercer du contrôle ou son pouvoir d'agir, se trouve ainsi remise en question lorsqu'on considère la variable du genre. Si le chez soi peut être construit comme un espace politique radical en soi (Massey, 1994), il peut néanmoins être l'un des petits théâtres de processus politiques plus larges (Brickel, 2012).

L'importance du chez soi dans la vie des personnes et de groupes de personnes se révèlent clairement à travers le portrait dressé par les travaux consultés. Capable d'offrir protection et guidance, ce qui permet à fois de « se retrouver » et continuer d'avancer, il est présenté à la fois comme repaire et repère (Larocque, citée dans Zielinski, 2015). Le sentiment de sécurité qu'il crée est nourri par le fait de se retrouver dans un environnement connu, sur lequel on peut avoir une certaine maîtrise et entretenir des habitudes et, lorsqu'assimilé à l'habitation, ce sentiment repose sur la croyance que les murs protègent et qu'ils rendent moins vulnérables (Zielinski, 2015).

Ces fonctions du chez soi rejoignent celles que Marcus (1995, cité dans Oswald et Wahl, 2005) a aussi identifiées : gagner du contrôle cognitif et comportemental sur un espace donné, manipuler l'espace (l'aménager, y intervenir, voire le décorer) de façon à retrouver ou créer des repères et susciter un sentiment de confort et de bien-être et enfin, percevoir à travers l'espace une continuité avec les personnes et les lieux significatifs du passé. Ceci rappelle les fonctions reconnues politiquement au Québec à propos du chez soi, qui démontrent elles aussi l'importance du chez soi. Dans un autre ordre d'idée, l'importance du chez soi se révèle aussi à travers les travaux portant sur sa destruction et son absence.

2.2 La destruction et l'absence de chez soi

Considérer l'absence d'un chez soi ou encore sa destruction peut également être utile pour mieux appréhender le concept du chez soi, un éclairage qui est fourni entre autres par les notions d'itinérance et de domicile.

Le chez soi et l'itinérance apparaissent comme des concepts se définissant mutuellement; la conception que l'on a de l'une influençant celle que l'on se fait de l'autre. La notion d'itinérance, *homelessness*, relève d'une construction sociologique et renvoie directement à celle du chez soi et à l'absence de chez soi (Borchard, 2013; FEANTSA, 2011; Dumbleton, 2005). Si l'itinérance a longtemps été associée au fait de vivre sans domicile fixe (Christensen, 2011; Roy, 2008; Walsh, 2009), son assimilation à l'absence d'un chez soi, au sens symbolique ou culturel, indépendamment de l'accès ou non à un domicile stable, est quant à elle plus récente dans le domaine de la recherche (Mallet, 2004). L'idée d'absence de chez soi permet d'appréhender différentes déclinaisons de certaines manifestations moins visibles de l'itinérance, dont des situations d'insécurité de logement et en regard des logements inadéquats. Les travaux portant sur l'itinérance qui adoptent la perspective du chez soi mettent en évidence que l'absence d'un chez soi ne renvoie pas directement au fait d'avoir un toit ou, à l'inverse, que le fait d'avoir un toit n'est pas synonyme d'être chez soi. Qui plus est, pour certaines personnes, le fait de se retrouver sans domicile fixe est loin de signifier la perte ou l'absence d'un chez soi puisque le sentiment d'être chez soi pourra être nourri au sein de certains lieux ou encore avec certains groupes de personnes. Dans sa politique publique pour contrer l'itinérance notamment, le Gouvernement du Québec (2014) reconnaît quatre fonctions principales d'un chez soi, soit identitaire, sécuritaire, d'intégration sociale et permettant l'exercice de l'autonomie et du pouvoir d'agir. Considérer le chez soi et l'absence de chez soi invite donc à porter attention non seulement aux conditions d'habitation mais aussi plus généralement, aux aspects d'ordre spatial, de même que relationnel, social et identitaire du chez soi.

Le terme domicile est un néologisme avancé par Porteous à la fin des années 1980, pour désigner globalement les destructions du chez soi, qui se manifestent à travers certaines situations d'éviction, d'expropriation, de déplacement, de relocalisation ou de nuisance. Ainsi, la notion de domicile désigne la destruction délibérée du chez soi par l'intervention

humaine (*human agency*) dans la poursuite de buts spécifiques et qui cause de la souffrance à ses victimes (Porteous et Smith, 2001). Cette intervention humaine provient souvent « de l'extérieur » des zones ou des groupes visés et elle implique une forme de planification. Elle est le plus souvent soutenue par un argumentaire fondé sur l'intérêt public ou le bien commun : pour des raisons de santé publique, des impératifs économiques ou encore pour des fins de protection des frontières nationales pour n'en donner que quelques exemples.

Le domicile ne renvoie pas directement à la réalité des personnes en situation d'itinérance, non plus que réfugiées ou en exil, bien qu'il puisse y avoir un lien entre ces situations et le domicile. À la différence de l'itinérance, les personnes victimes de domicile se retrouvent la plupart du temps un toit ailleurs et sont invitées à s'y bâtir une nouvelle vie. Le domicile implique la destruction du chez soi alors que pour les personnes en exil, en principe leur chez soi existe toujours et elles peuvent d'une certaine manière entretenir le rêve d'y retourner un jour. Enfin, du point de vue du domicile, les réalités des personnes réfugiées posent deux problèmes : d'une part, seules les personnes qui traversent des frontières nationales sont (sous certaines conditions) « reconnues » comme réfugiées alors que la plupart des victimes de domicile demeurent dans le même pays. D'autre part, si la plupart fuient une situation de guerre ou de désastre environnemental – celles-ci peuvent conduire à la destruction de leur chez soi –, ces situations ne résultent pas d'actions *planifiées* (Porteous et Smith, 2001). Au contraire des désastres environnementaux (ouragans, inondations), il n'est pas possible de blâmer la nature, Dieu ou encore « le système » lorsqu'il est question de domicile.

Parmi les exemples fournis par les auteurs, plusieurs se rapportent aux réalités vécues par des communautés des Premières Nations au Canada. Ils évoquent entre autres comment ces populations ont été fortement encouragées (ou contraintes de le faire, sous menaces policières, politiques et religieuses directes) à se relocaliser peu à peu sur les territoires, à s'installer de façon permanente sur des terres réservées spécialement pour « elles » ou encore à s'intégrer les unes aux autres faute de territoire ou parce que trop peu nombreuses. Le tout, le plus souvent, pour répondre à des impératifs économiques (par exemple, colonisation,

construction d'un barrage, exploitation minière ou forestière, etc.³¹). Les exemples de domicile fournis par les auteur·e·s mènent à penser à la création des réserves en général, de même qu'à plusieurs événements plus ciblés survenus sur le territoire du Québec. On peut penser à la base militaire de Goose Bay établie vers la fin de la seconde guerre mondiale sur les territoires habités et utilisés par les Innus du Nord du Québec et du Labrador. En plus de se voir refuser l'accès à une partie des territoires, cette population doit composer avec les essais militaires fréquents (par exemple, vols à basse altitude), qui ont des répercussions importantes sur elle, comme sur les hordes de caribou et autres animaux de la région. La création de ce site d'entraînement de l'Organisation du traité de l'Atlantique-Nord (OTAN) a bouleversé les relations au territoire et aux manières de l'habiter, d'y vivre. Les communautés innues se sont mobilisées autour de cet enjeu et ont signifié clairement leur opposition à l'agrandissement prévu vers la fin des années 1980, qui ne s'est jamais concrétisé. On peut aussi penser à la création du réservoir Gouin en Mauricie en 1918, par laquelle l'État québécois a inondé pas moins de 1 427 km² du territoire de la Première Nation Atikamekw d'Opitciwan³² : des habitations sont englouties, des animaux sont noyés et leur habitat bouleversé, un cimetière ancestral ainsi que des territoires de chasse et de trappe sont ensevelis. Le réservoir est longtemps resté impraticable à la navigation en raison des arbres et débris qui se trouvent maintenant au fond de l'eau, cette eau devient contaminée au mercure, contaminant les poissons et bien sûr, directement, plusieurs personnes de la communauté.

À Saguenay, parmi les événements qui me semblent s'assimiler au concept du domicile, il est possible de penser aux actions concertées visant la relocalisation des

³¹ Les auteurs donnent en exemple le déplacement forcé du peuple Nigsa'a en Colombie-Britannique à la fin du 19^e siècle pour permettre aux mineurs, bûcherons et pêcheurs commerciaux d'exploiter le territoire. Ils présentent aussi quelques tours de force politiques et administratifs par lesquels des familles ou des bandes de régions différentes ont dû être intégrées les unes aux autres, faute de territoire ou parce que trop peu nombreuses : le peuple Lubicon en Alberta dont le territoire recouvrait du pétrole, les Ojibway of White Dog en Ontario dont les terres ont été inondées pour construire le réseau hydroélectrique, ou encore des familles Innu au Labrador qui se sont vu promettre des habitations, l'eau courante et un système d'égouts s'ils s'installaient sur une île, à Davis Inlet, le temps que les minières prennent leurs titres (*claims*) à l'intérieur des territoires.

³² En 2016, par la décision du Tribunal des réclamations particulières du Canada, c'est le Gouvernement fédéral qui sera rendu imputable de cette inondation et de ses effets, en raison des manquements «ses obligations légales et de fiduciaire exécutoires tant à l'égard du processus de création de la réserve que de son engagement unilatéral d'agir au mieux des intérêts pratiques importants des Atikamekw d'Opitciwan » (Extrait du jugement Mainville, dans Marin, 2016).

personnes des Premières Nations dans le but de favoriser l'exploitation forestière et la colonisation - deux figures de proue de l'histoire régionale mises en valeur par les sites patrimoniaux, des plus petits aux plus grands. Au milieu du 19^e siècle, tant la Compagnie de la Baie d'Hudson que les Oblats tenteront d'éloigner les Premières Nations occupant le territoire près de Chicoutimi en les dirigeant vers Metapetshuan, où un poste de traite ainsi qu'une mission sont déjà installés (Mailhot et Vincent, 1979). Peter McLeod jouera un rôle dans le cadre de trois requêtes importantes déposées au nom des familles innues de Chicoutimi, demandant entre autres aux autorités fédérales de réserver des terres à leur usage. Alors que les Innus demandaient en 1844 que ces terres se trouvent près de Chicoutimi, en 1848, les territoires visés sont modifiés : « Qu'on nous donne un morceau de terre au Lac St. Jean des deux bords de la rivière Péribonka et un autre morceau à l'entrée de la grande décharge du Lac » (Extrait de la pétition de 1848, dans Trudel, 2000, p.3). Une nouvelle pétition est déposée au cours de la même année (1848) en raison de l'incapacité de plusieurs familles innues à se procurer les provisions nécessaires pour la saison de la chasse. Appuyé de l'évêque de Québec, qui souhaite que les Montagnais regagnent leurs territoires en s'éloignant de Chicoutimi, et de McLeod, ils obtiennent 450 livres pour l'ensemble des familles occupant le territoire de la région, soit moins de la moitié de ce que les familles avaient l'habitude d'acheter avant de regagner les territoires de chasse (Mailhot et Vincent, 1979). Mailhot et Vincent (1979) soulignent que si les compagnies religieuses et les entreprises privées les dirigeaient le plus souvent vers les réserves nouvellement créées de Pointe-Bleue (1856) et Betsiamites (1852), le territoire actuel de la Ville de Saguenay a néanmoins toujours été fréquenté et habité par des personnes et familles de ces communautés.

Les représentations et expériences du chez soi sont diversifiées au sein des différentes cultures autochtones, l'importance du territoire, de l'identité culturelle, la famille, la communauté ainsi que l'autonomie en constitueraient toutefois de grands traits communs (Christensen, 2013). Ces facteurs ressortent des discours entendus à propos du chez soi à travers des récits liés aux changements socioculturels forcés et rapides, ainsi qu'aux expériences vécues au sein des pensionnats ou du système de protection de la jeunesse (Christensen, 2011). Quelques études ont par ailleurs permis de mettre en relief les effets de la colonisation sur la symbolique du chez soi pour les peuples autochtones. Des chercheurs australiens ont par exemple mis de l'avant l'idée d'« itinérance spirituelle » (*spiritual*

homelessness), laquelle réfère à des séparations liées au territoire traditionnel ainsi qu'aux relations avec leurs familles et leurs proches, de même qu'à un état de crise identitaire (Memmot et Chambers, 2007; Keys Young, 1998). Les représentations du chez soi des personnes autochtones peuvent être influencées par les conséquences matérielles et symboliques des politiques coloniales et capitalistes (Christensen, 2013). Explorer le sens du chez soi pour les Premières Nations ne pourrait faire abstraction de l'historique d'oppression, d'assimilation culturelle et de transformation forcées des rapports aux territoires³³ que ces communautés ont vécues et vivent encore aujourd'hui (Christensen, 2013).

2.3 Forces et limites des études consultées et pertinence de la recherche

La notion de chez soi est d'un intérêt particulier dans le domaine du travail social où elle trouve de nombreux « champs d'application ». Parmi les situations dans lesquelles les intervenant·e·s sociales seront appelés à agir et pour lesquelles le concept du chez soi mérite d'être considéré, on peut penser aux réalités entourant la protection de la jeunesse, l'itinérance, la violence conjugale, le soutien à domicile, les personnes immigrantes ou encore la pauvreté. Ce projet pourra nourrir les réflexions sur les diverses facettes à considérer lorsqu'il est question, d'une façon ou d'une autre, des rapports au chez soi.

Bien qu'une vaste littérature existe à propos de la notion du chez soi dans diverses disciplines, les influences de la culture dans la conception et la construction du chez soi sont l'une des dimensions moins explorées jusqu'à maintenant, à l'instar des diverses significations possibles du concept en fonction du contexte historique, politique, social ou économique d'une culture ou d'un groupe donné (Mallet, 2004).

Si divers facteurs associés au chez soi ont été abordés dans plusieurs études concernant les Premières Nations vivant en milieu urbain – conditions de vie, inclusion sociale, appartenance et identité culturelle – peu d'entre elles en montrent les interactions et

³³ À propos de cet historique, la Commission Vérité et Réconciliation a reconnu un génocide culturel commis à l'endroit des Premières Nations au Canada, référant par-là à « la destruction des structures et des pratiques qui permettent au groupe de continuer à vivre en tant que groupe. Les États qui s'engagent dans un génocide culturel visent à détruire les institutions politiques et sociales du groupe ciblé. Des terres sont expropriées et des populations sont transférées de force et leurs déplacements sont limités. Des langues sont interdites. Des chefs spirituels sont persécutés, des pratiques spirituelles sont interdites et des objets ayant une valeur spirituelle sont confisqués et détruits. Et pour la question qui nous occupe, des familles à qui on a empêché de transmettre leurs valeurs culturelles et leur identité d'une génération à la suivante. Dans ses rapports avec les peuples autochtones, le Canada a fait tout cela » (CVR, 2015, p. 1).

permettent de les envisager globalement. Les dimensions relatives à l'âge ou aux trajectoires de migration qui influencent les façons de développer et exprimer son identité culturelle en milieu urbain, ont également reçu moins d'attention des chercheurs. Peters (2011) a souligné que les travaux comparant les façons dont les identités se construisent en ville, en fonction de l'histoire de différents milieux urbains constitueraient une contribution importante aux recherches existantes.

La plupart des recherches abordant les réalités autochtones en milieu urbain sont mises en œuvre au sein des provinces et territoires anglophones. La majorité des études abordent ces réalités à partir des grands centres, certaines par le biais des villes de petite et moyenne taille. Quant aux initiatives menées au sein des villes, ce sont les travaux portant sur la ville de Winnipeg qui en constituent le corpus le plus important pour le Canada. Une meilleure compréhension du chez soi permettra possiblement d'identifier certains facteurs contribuant à la sécurité culturelle au sein des organisations de services allochtones, de même qu'adapter les interventions en fonction des réalités que les personnes des Premières Nations peuvent vivre. Ceci concerne tant les acteurs et actrices des secteurs de la santé, des services sociaux et de protection de la jeunesse, que ceux issus des domaines de l'emploi ou de l'habitation par exemple.

Les résultats de la présente recherche permettent de mieux connaître les réalités vécues par les personnes des Premières Nations vivant à Saguenay, de comprendre plus spécifiquement comment elles conçoivent l'idée du chez soi, et d'explorer comment elles peuvent construire un chez soi au sein de l'espace urbain qu'est Saguenay. Il est aussi possible à travers ce vaste thème que constitue le chez soi, de porter une attention particulière aux dimensions liées aux conditions d'habitation, à l'appartenance, de même qu'à l'expression, la transmission et le rayonnement des cultures autochtones. Par ailleurs, ce projet de recherche est une contribution à pallier à la relative méconnaissance des réalités des Premières Nations pour les citoyens et institutions non-autochtones de Saguenay

Chapitre 3 : Cadre conceptuel

Ce projet de recherche aborde le thème du chez soi dans la perspective des représentations sociales. Le cadre conceptuel des représentations sociales a été élaboré à partir d'une recension des écrits portant sur la notion de représentation sociale et a été choisi parce qu'il permet d'éclairer le sens et les caractéristiques associés au chez soi, ainsi qu'à l'absence de chez soi. Il permet également de mieux comprendre quelle influence les conditions matérielles d'habitation, le sentiment d'appartenance ainsi que les possibilités d'exprimer et de transmettre sa culture, peuvent avoir sur les rapports au chez soi.

3.1 L'émergence du concept de représentations sociales pour mieux comprendre les idées et gestes humains

La théorie des représentations sociales élaborée par Moscovici (1961) demeure l'initiative la plus importante visant à rendre compte du phénomène des représentations sociales dans sa globalité (Jodelet, 1989). L'attention portée à la notion de représentation sociale dans les sciences sociales n'a pas été constante depuis Durkheim à la fin du 19^e siècle et ensuite Moscovici, mais elle profite d'efforts renouvelés depuis le milieu des années '70, de sorte qu'elle apparaît comme un élément réunificateur dans les sciences sociales (Jodelet, 1994). Les historiens peuvent également s'en saisir pour mieux comprendre les rapports entre les aspects matériels et psychosociaux dans l'histoire des sociétés. En anthropologie son importance est reconnue pour explorer les particularités de l'ordre culturel et social du *réel* des communautés. Les sociologues y trouvent intérêt pour envisager les comportements politiques ou religieux et verront les représentations sociales comme l'un des facteurs de transformation sociale.

Percevant le groupe social comme unité de base de la sociologie, Durkheim proposa en 1898 le concept de *représentations collectives* (Bonardi et Roussiau, 2014). À l'instar des psychologues de l'époque, Durkheim reconnaît l'existence des représentations individuelles, des façons singulières par lesquelles un sujet se représente sa réalité. La vie collective étant bardée de représentations, de façons convenues de voir le monde, d'y vivre et d'y réagir, il est dès lors possible de présumer que des représentations collectives puissent exister au même titre que les représentations individuelles. Les premières ne doivent cependant pas être considérées comme la somme des représentations individuelles, qui sont par ailleurs perçues comme étant plus stables dans le temps. Durkheim soutient l'idée de l'existence d'une

conscience collective, qui permet d'assurer la pérennité d'une société et qui suscite des représentations collectives, lesquelles induisent des attitudes et comportements individuels à privilégier (Seca, 2010). Les représentations collectives seraient ainsi à la base des jugements humains.

Au début du 20^e siècle, deux grands courants de pensée ont mis à mal le développement du champ de recherche sur les représentations sociales amorcé par Durkheim. Les tenants du behaviorisme à l'époque n'avaient que peu à faire de l'influence des phénomènes mentaux dans l'adoption d'un comportement, à l'instar de plusieurs marxistes, lesquels avaient pour la plupart une vision mécaniste des rapports sociaux (Jodelet, 1989, 1994). Au milieu du 20^e siècle, Mauss (1947) et Lévi-Strauss (1955, cités dans Bonardi et Roussiau, 2014) étudieront le concept de représentation dans une perspective anthropologique, associant plus fortement les aspects collectifs et individuels des représentations que leurs prédécesseurs.

Lorsqu'il a exploré la notion de représentation, Moscovici s'inspirait des travaux de Piaget sur le développement des savoirs de sens commun des enfants, dont plusieurs hypothèses se basent à partir des travaux de Durkheim (Moscovici et Markova, 1998). Ainsi dans son ouvrage *La psychanalyse, son image et son public*, Moscovici s'inscrit sans trop le savoir dans la lignée des travaux de Durkheim. Il eut recours à la notion de représentation sociale dans une tentative de réhabilitation des savoirs de sens communs³⁴ (*common knowledge*), qui l'amène à chercher comment les savoirs scientifiques se voient transformés en savoirs ordinaires, communs, spontanés. Le sens commun représente pour Moscovici le processus par lequel science et idéologie pouvaient véritablement conduire à une transformation sociale. Pour Moscovici, la science et l'idéologie entrent dans la culture, qu'il définit comme étant un troisième terme à considérer lorsqu'il est question de société et d'individu, lorsqu'elles arrivent à se transformer en langage et savoir de sens commun partagés. Le sens commun est non seulement détenu par un groupe de personnes mais est aussi ce sur lequel une communauté est fondée (Moscovici, 2011). Ce faisant, étudier le sens

³⁴ À l'époque où Moscovici a entrepris de travailler sur cette notion, une période riche en débats à propos de la place et du rôle des savoirs scientifiques et pendant laquelle le marxisme et la psychanalyse étaient toujours des courants de pensée dominants, les savoirs de sens commun (ou populaires) étaient mis à mal et perçus comme irrationnels (Moscovici et Markova, 1998).

commun implique nécessairement que nous touchions à la culture. Moscovici aura ainsi contribué à produire une théorie de la connaissance sociale qui est à la fois révélatrice et déterminante des cultures (Campos et Lima, 2016).

3.2 Quelques définitions générales des représentations sociales

Différents modèles existent sur les représentations sociales et ces dernières sont explorées à travers plusieurs disciplines telles que l'histoire, l'anthropologie, la sociologie et la psychologie. Cette diversité rend compte de la richesse de ce concept tout autant que de l'une de ses limites importantes : nous jouissons de multiples perspectives pour aborder le phénomène des représentations sociales, mais cette multitude les rend difficiles à définir et à rendre opérationnelles (Jodelet, 1989). De plus, la théorie des représentations sociales a été mise en relation avec de nombreuses théories qui l'enrichissent, telles que les « savoirs sociaux », les cultures symboliques ou encore le positionnement social. Ces rapprochements théoriques permettent de mieux comprendre l'influence des structures sociales objectives sur la production des symboles et des cultures et, inversement, cette influence des processus de changement social sur le partage, la négociation et la transformation des symboles (Campos et Lima, 2016). Les représentations sociales, comme tout type de représentation, consistent en un réseau de concepts et de symboles établi autour d'un objet « imaginé » (Moscovici, 2011). Le savoir de sens commun est perceptible à travers les représentations sociales; celles-ci apparaissent comme la forme privilégiée du sens commun dans les temps modernes (Jodelet, 1994; Moscovici, 1976).

Pour Jodelet (1994, p.7), les représentations sociales sont une « forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social ». Les représentations sociales sont conçues comme des ensembles dynamiques qui permettent d'interpréter et d'intervenir sur le réel (Moscovici, 1976). Elles se forment dans la relation aux autres, où elles se trouvent parfois convergentes, tantôt conflictuelles (Jodelet, 1989).

Les représentations sociales sont ainsi vues comme un système de savoirs pratiques prenant forme via la communication intersubjective et les interactions sociales. Elles se trouvent influencées par la position sociale qu'occupe un sujet et par le contexte dans lequel

elles sont produites et utilisées, autrement dit, par leurs liaisons aux systèmes sociaux dans lesquels elles prennent forme (Seca, 2010). Les représentations sociales sont composées d'une multitude d'éléments, des références subjectives que plusieurs auteurs ont entrepris d'organiser en un système hiérarchique et résulteraient « d'une activité d'appropriation de la réalité extérieure à la pensée et d'élaboration psychologique et sociale de cette réalité » (Jodelet, 1989, p.37). Les représentations sociales sont à la fois « contenu » (ex. savoirs, attitudes prescrites) et « processus » (pensée évolutive et créatrice, autonomie du sujet) par lequel « un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté, et lui attribue une signification spécifique » (Abric, 1994, p.64). Elles réfèrent ainsi à « un mode de construction des savoirs, partagés par les groupes et les individus, et à leurs contenus eux-mêmes organisés en système ouvert d'idées » (Seca, 2010, p.118). Elles permettent de mieux comprendre les processus cognitifs et les interactions sociales (Jodelet, 1994).

3.3 Le contenu structuré et structurant des représentations sociales

Les représentations sociales se composent à partir d'informations, d'opinions, de croyances voire d'idéologies, de valeurs, d'attitudes et d'images qui se voient associés à un objet (Jodelet, 1989). D'après la théorie de Moscovici, le contenu des représentations sociales serait formé de trois composantes principales, lesquelles agissent ici encore, en interaction : l'information, l'image et l'attitude (Moscovici, 1961). *L'information* réfère à l'ensemble des connaissances et expériences du sujet sur un objet donné. *L'image*, ou le champ de représentation, constitue un ensemble de savoirs organisé (certains diront hiérarchisé) sur cet objet; une structure qui permette d'organiser et d'articuler les informations (Bonardi et Roussiau, 2014). *L'attitude* désigne la position favorable ou défavorable, positive ou négative, d'un sujet par rapport à l'objet; « un état mental de préparation à répondre, organisé par l'expérience du sujet et exerçant une influence sur sa réponse à tous les objets et à toutes les situations s'y rapportant » (Rateau, 2007, p.167). L'attitude à l'égard d'un objet est nécessairement fondée sur les informations et le champ de représentation retenus sur l'objet en question. Considérant l'ensemble de ces trois composantes (information, image et attitude), Moscovici (1961) souligne l'importance de tenir compte des dimensions socioaffectives (sentiments, attitudes, normes, valeurs) tout autant que cognitives (connaissances et explications relatives à l'objet) dans l'étude des représentations sociales.

Une abondante littérature réfère à la théorie du noyau central (Abric, 1994) afin de comprendre comment s'organisent les contenus des représentations. L'organisation des représentations sociales serait hiérarchisée et, suivant Abric, serait tout aussi importante à considérer que les contenus eux-mêmes. Abric et Tafani (1995) ont montré que le noyau central d'une représentation était constitué de deux types d'éléments : des éléments « normatifs », relatifs à des normes et à des valeurs, et des éléments « fonctionnels », relatifs à des pratiques associées à l'objet (Abric, 2003, p.389). Abric aura contribué à renouveler l'approche des représentations sociales en prônant une approche expérimentale. Il postule qu'en provoquant une situation (en évoquant un mot par exemple), on peut susciter une ou plusieurs représentations « dont on pourra analyser émergence et fonctionnement et mesurer par le détail les divers paramètres » des représentations sociales (Bonardi et Roussiau, 2014, p.55).

Abric (2003) convenait cependant lui-même qu'il n'était pas question de valider de façon expérimentale la théorie des représentations ni même de parvenir à dresser le portrait de l'ensemble d'une représentation. Comme le souligne Clémence (2003, p.395), « dans tout contexte social existent d'autres positions que la position majoritaire. [...] il est difficile de réduire ces autres positions à des éléments périphériques. Il est également difficile de les considérer comme d'autres représentations sociales car leur existence est subordonnée aux relations qu'elles entretiennent avec les positions majoritaires ». Ainsi regroupés dans une zone centrale, faisant figure de vérité, les éléments les plus importants et souvent mentionnés par les personnes, demeurent ni plus ni moins que le reflet d'une position – d'une représentation – sociale majoritaire.

3.4 Les processus de construction des représentations sociales

Deux processus principaux interviendraient dans la construction d'une représentation sociale : *l'objectivation*, ou le fait de rendre concret ce qui est abstrait; et *l'ancrage*, qui permet d'intégrer ces nouveaux objets à notre système de pensée ainsi qu'à nos conduites et pratiques.

L'objectivation est le processus par lequel un élément abstrait est transformé en images ayant du sens et qui se conçoivent clairement. Bonardi et Roussiau (2014) ont dressé

un portrait général de ce processus. L'objectivation s'effectue par sélection et décontextualisation : nous retenons certains éléments d'un objet, filtrant les informations s'y rapportant pour se le représenter. Le sujet organiserait ensuite les éléments retenus d'une façon cohérente et signifiante pour lui, élaborant un schéma figuratif lui permettant de simplifier l'objet et de le matérialiser. La troisième et dernière phase de l'objectivation consiste à « naturaliser » l'objet, c'est-à-dire se le représenter concrètement et le considérer comme une évidence objective.

Le deuxième processus fondamental à la construction des représentations sociales permet d'orienter nos conduites et rapports sociaux : « l'ancrage permet l'utilisation concrète et fonctionnelle de l'objet de la représentation sociale, qui est parallèlement filtré, décontextualisé, schématisé et naturalisé » (Seca, 2010). Notons que la relation entre l'objectivation et l'ancrage ne doit pas être perçue comme une chronologie, les deux processus se déroulant simultanément. L'élaboration des représentations sociales résultant du processus d'objectivation doit être contextualisée. La sélection des informations se rapportant à un objet est influencée par les systèmes de valeurs, les codes culturels ou l'idéologie du sujet (Seca, 2010). La construction des représentations sociales est ainsi fonction des rapports sociaux dans lesquels elles prennent forme et évoluent et elles influencent en retour nos différentes conduites et façons de faire l'application des représentations sociales dans notre vie quotidienne.

Plusieurs auteurs défendent l'idée que les représentations sociales s'organisent pour former un système de pensée nous permettant d'aborder la réalité. Or cette réalité serait vécue différemment selon le genre, la classe, l'appartenance culturelle d'un sujet, ainsi que selon le contexte historique et politique de la société dans laquelle la personne vit. Les représentations sociales se construisent par l'interaction entre les personnes et s'appuient sur le « bagage culturel » d'une personne (Bellavance, 2010). L'adhésion d'un sujet à un système de pensée symbolique, ou le processus de construction d'une représentation, est marquée par le positionnement occupé par le sujet dans la sphère sociale.

Concevoir les représentations sociales comme principes organisateurs du positionnement individuel se fonde sur le principe d'homologie structurelle présenté par Pierre Bourdieu (Campos et Lima, 2016). Suivant ce principe, il existerait une équivalence

formelle et fonctionnelle entre la position d'une personne ou d'un groupe dans une structure sociale et les structures cognitives. Le principe d'homologie structurelle induit aussi que toute forme de pensée sociale (*social thinking*) manifestée par une personne – parmi lesquelles les représentations sociales mais aussi les idéologies, les valeurs ou encore les religions - est corrélative des structures sociales au sein desquelles elles émergent. Les variations dans les représentations d'un objet donné seraient ainsi le fruit de ces différentes positions sociales, des différentes postures à partir desquelles un objet est appréhendé (Campos et Lima, 2016).

L'approche du positionnement social postule que les membres d'un groupe partagent un champ commun de savoir à propos des objets sociaux, que leurs jugements, leurs attitudes à l'égard de l'objet ou de certains de ses aspects peuvent être diversifiés, et enfin, que ces variations sont influencées par leur positionnement social particulier (Campos et Lima, 2016). La position sociale résulterait de la distribution historique du capital social, culturel, économique, de genre et symbolique. Ainsi, lorsque le contexte social se transforme, certaines informations de la réalité qui étaient auparavant cachées ou rendues invisibles apparaissent peu à peu comme des évidences et invitent à transformer nos opinions et attitudes à l'égard de l'objet et des divers aspects du contenu de sa représentation (Campos et Lima, 2016).

Situées à l'intersection du social et de l'individuel (Jodelet, 1989), les représentations sociales s'inscrivent ainsi dans un contexte social et historique donné et se transforment aussi aux rythmes des changements sociaux. En raison de ce mouvement et parce qu'elles se trouvent liées, imbriquées, les unes aux autres, elles sont difficilement saisissables. Quatre caractéristiques sont principalement retenues dans les écrits portant sur les représentations sociales. 1- Celles-ci font évidemment toujours référence à une relation entre un objet et un sujet ou un groupe social donné. 2- La reproduction des représentations sociales se fait de façon concrète, en assimilant certains objets à des schèmes cognitifs existants. 3- Les représentations ont aussi un caractère symbolique et signifiant, et sont porteuses de sens. 4- Elles ont enfin un caractère constructif, autonome et créatif, leur permettant de se transformer lentement sans pour ce faire que toutes les représentations individuelles doivent être

transformées. La représentation sociale est un symbole qui devrait être le reflet des rapports sociaux tout en contribuant à les former (Moscovici, 1961).

Les représentations sociales guident la définition que nous nous faisons de différents aspects de la réalité et leur importance se trouve sans cesse renouvelée dans la vie courante (Jodelet, 1989). Les représentations sociales ont des fonctions : de savoir; d'orientation; identitaire; et justificatrice.

La première permet de comprendre et expliquer la réalité, constituant une certaine forme de connaissance à propos d'un objet et de ceux y étant liés. Les représentations sociales interviendraient comme intermédiaire entre la connaissance et la structure de pensée d'une personne : elles sont façonnées par nos idées, attitudes et comportements, tout en façonnant ces derniers à leur tour. Certains avancent que tout apprentissage se fonde ainsi sur les représentations sociales. Ces dernières apparaissant alors comme des outils au service de la construction d'un système de pensée qui est aussi en perpétuel remodelage pour s'ajuster aux expériences vécues et aux nouveaux savoirs. Si l'activité cognitive est vue comme étant à la fois influencée par des aspects individuels et sociaux, c'est à ces derniers que revient le rôle central dans la théorie des représentations sociales développée par Moscovici (1961). Ce point de vue reconnaît la sphère sociale comme lieu de co-construction des connaissances rendu possible par les interactions entre les personnes. Laplantine (2003) ajoute qu'en plus d'être un savoir, la représentation est aussi une évaluation, agissant conséquemment comme un instrument d'action. Les représentations fondent nos jugements et attentes et guident nos interprétations et définitions de nos réalités. Les représentations sociales agissent comme guides des conduites et attitudes à privilégier, ayant ainsi une fonction d'orientation. Comme modalité de savoir social, elles agissent comme intermédiaires entre le sujet et l'objet (un phénomène social ou un groupe par exemple) et régulent conséquemment nos conduites sociales (Campos et Lima, 2016). La fonction identitaire fait référence à la nécessaire protection de la spécificité de son groupe, à une forme de cohésion sociale. Les représentations sociales permettraient de distinguer le groupe qui les produit d'autres groupes (Bonardi et Roussiau, 2014). Elles permettent enfin de justifier nos conduites une fois réalisées, en les recontextualisant.

Les représentations sociales se caractérisent par trois aspects présentés comme interdépendants soit, « la communication, la (re)construction (du réel) et la maîtrise (de l'environnement); en résumé, « les représentations sociales sculptent la pensée sociale, actualisent des connaissances spécifiques et, en assurant la communication entre les individus, orientent leurs conduites » (Bonardi et Roussiau, 2014, p.21). Ce faisant, nos représentations s'actualisent au quotidien, dans un travail de (re)construction nourri par nos expériences. Enfin, puisque globalement, l'ensemble des représentations sociales – savoirs de sens commun et pratiques - permettent de se situer socialement, de pouvoir interpréter le réel et orienter nos conduites, elles sont dites utiles à l'être humain car elles lui permettraient de « maîtriser son environnement ».

3.5 L'étude des représentations sociales

Par son importance dans la vie sociale, la notion de représentation sociale est perçue comme un objet d'étude légitime et particulièrement utile pour appréhender des phénomènes sociaux plutôt abstraits, complexes (Jodelet, 1994). L'étude des représentations implique de tenir compte à la fois des processus psychologiques et sociaux à l'œuvre dans leur (re)production. Comme le souligne Jodelet (1994, p.12): « les représentations sociales doivent être étudiées en articulant éléments affectifs, mentaux et sociaux et en intégrant à côté de la cognition, du langage et de la communication, la prise en compte des rapports sociaux qui affectent les représentations et la réalité matérielle, sociale et idéale sur laquelle elles ont à intervenir ». Explorer les représentations sociales nécessite également d'avoir un minimum d'intérêt et de reconnaissance pour les savoirs des personnes et leur monde symbolique (Moscovici, et Markova, 1998).

L'entretien est l'un des outils les plus souvent utilisés pour recueillir des informations à propos des représentations sociales. L'approche structurale des représentations sociales suggère de bonifier cette méthode de cueillette par le recours à deux autres types d'outil de collecte de données, qu' Abric (2003) décrit comme 1) l'évocation libre et hiérarchisée, ce qui consiste à demander à une personne d'associer l'objet à des thèmes et expressions de son choix, et d'évaluer ensuite leur degré d'importance pour elle-même; et 2) les questionnaires de caractérisation, dans le cadre desquels les personnes sont invitées à définir les éléments qu'elles jugent les plus caractéristiques et les moins caractéristiques d'un objet donné. Ces

stratégies ont conduit à la création d'une foule d'autres outils visant à raffiner le portrait des éléments constitutifs du noyau central et des zones périphériques d'une représentation sociale³⁵ (voir Guimelli et Rouquette, 1992; Abric, 2003). L'approche structurale offre sans aucun doute un corpus de travaux importants sur lequel il est possible d'appuyer les choix méthodologiques dans l'étude des représentations sociales – aux allures de formules prêtes-à-l'emploi. Néanmoins, l'étude des représentations sociales demeure réalisable par diverses méthodes cueillette et d'analyse.

« L'unité méthodologique d'étude des représentations est floue mais ouverte, et cible tout ce qui peut éclairer le fonctionnement du groupe, la nature des liens qui s'y manifestent et qui rattachent la communauté à un passé plus ou moins lointain dont certains éléments imprègnent encore pratiques et représentations » (Bonardi et Roussiau, 2014, p.34).

Les représentations sociales sont symboliques (Bonardi et Roussiau, 2014). La représentation confère à l'objet des significations, se situe avec lui dans un « rapport de symbolisation », qu'on peut saisir en tenant compte des processus cognitifs d'objectivation et d'ancrage du sujet et en y intégrant ainsi nécessairement les dimensions liées à l'appartenance et la participation sociale et culturelle du sujet (Jodelet, 1994).

Par l'approche globale qu'elles sous-tendent pour expliquer la relation d'un sujet vis-à-vis un objet, les représentations sociales tiennent compte des diverses sphères de vie d'une personne : « biophysique, psychologique, cognitif, social, spirituel » (Bellavance, 2010, p.49), Parmi les critiques entendues à propos de la notion de représentation sociale, certains diront qu'elle est trop large, trop vaste, trop imprécise et d'autres la trouveront quant à eux trop cognitive ou encore trop difficile à distinguer des concepts de stéréotypes, d'attitudes, de croyances, entre autres (Moscovici et Markova, 1998).

Dans le cadre de ce projet de recherche, la relation sujet-objet concerne les personnes des Premières Nations vivant à Saguenay et le concept de chez soi. Les représentations sociales du chez soi seront susceptibles de varier d'une personne à une autre, considérant la

³⁵ Il est néanmoins difficile de faire fi des interprétations trompeuses pouvant résulter des types de catégorisation des informations auxquels ces outils renvoient, d'autant plus lorsque l'échantillon est composé d'un petit nombre de personnes ou encore que celles-ci n'ont pas un système de valeurs, de pensée ou une vision du monde organisé à partir d'un centre et de la périphérie.

capacité de chaque sujet de restructurer ses représentations en fonction de ses relations et expériences liés à son environnement, ici l'espace urbain de Saguenay, mais aussi en fonction de son histoire personnelle, familiale ou collective en regard de son milieu de vie. Afin de mieux cerner les représentations sociales du chez soi des personnes des Premières Nations vivant à Saguenay, les objectifs de ce projet de recherche sont construits de façon à explorer ses principaux éléments de contenu : l'information, l'image et l'attitude.

Chapitre 4 : Méthodologie de la recherche

Souhaitant aborder des enjeux concernant les Premières Nations dans le cadre de ma maîtrise, j'ai sollicité la collaboration du Centre d'amitié autochtone du Saguenay (CAAS) afin qu'on puisse évaluer ensemble la possibilité de réaliser un projet qui serait tout aussi pertinent de leur point de vue qu'adapté aux exigences et aux limites d'un projet de maîtrise en travail social. Ce projet de recherche s'inscrit donc dans une perspective collaborative, teintée par les buts et méthodes des recherches participatives. Nous avons choisi de circonscrire ce projet autour du thème général du chez soi et convenu ensemble d'une entente de collaboration visant la réalisation d'une étude de type qualitative et exploratoire qui documenterait les représentations sociales du chez soi de personnes des Premières Nations vivant à Saguenay en recueillant des informations auprès des personnes volontaires par le biais d'entretiens individuels et de groupe.

La section qui suit présente le cadre méthodologique utilisé afin d'explorer les représentations sociales du chez soi de personnes des Premières Nations vivant à Saguenay. Les principales informations liées aux principes éthiques considérés ainsi qu'aux stratégies prévues pour favoriser leur mise en œuvre seront énoncés, de même que celles relatives à la méthodologie de la recherche : définition des objectifs et questions de recherche, type d'étude, stratégie d'échantillonnage et méthode de recrutement des participants, cueillette d'informations et en regard de l'analyse, du traitement et de l'interprétation des informations recueillies, ainsi que de la diffusion des résultats. Les résultats, ainsi que les interprétations préliminaires à la suite de l'analyse, ont été présentés à l'organisation et quelques participant·e·s à différents moments au cours la rédaction du présent mémoire de façon à valider la pertinence de certaines pistes d'interprétations et favoriser leur participation à toutes les étapes du processus de recherche.

4.1 Considérations éthiques en contextes autochtones

De nombreux abus ont caractérisé les rapports des chercheur·e·s et institutions de recherche avec les peuples autochtones, fragilisant au fil du temps la confiance de ces derniers en regard des buts et pratiques de la recherche³⁶. Les Premières Nations sont

³⁶ Par l'Énoncé de Politique des Trois Conseils (2010, p.126), les trois organismes de recherche fédéraux reconnaissent diverses formes de ces abus ayant eu cours au Canada : « appropriation à tort de chants, récits et artefacts sacrés; dévalorisation des connaissances des peuples autochtones jugées primitives ou empreintes de

mobilisées autour des enjeux éthiques en matière de recherche, notamment au sein des communautés autochtones et de leurs regroupements nationaux (APNQL, FAQ), afin de s'assurer que les recherches menées leur soient utiles et ne perpétuent pas une quelconque forme d'abus à l'égard des personnes et des communautés. Depuis plus de trente ans, des universitaires autochtones agissent à partir des milieux académiques afin de forcer la réflexivité des chercheur·e·s et des organisations institutionnelles en regard de l'héritage colonial qui teinte aujourd'hui encore les paradigmes et pratiques de recherche³⁷ (Denzin et Lincoln, 2008). Les problèmes les plus souvent évoqués par les chercheurs et organisations autochtones ont trait aux iniquités de pouvoir et de contrôle dans le cadre des projets de recherche : les communautés autochtones se retrouvent exclues des processus décisionnels liés à la conception des projets et aux choix méthodologiques. Leurs intérêts et priorités trouvent encore difficilement leur place dans le cadre des projets (Healy, 2014), malgré les nombreuses demandes adressées aux communautés autochtones en regard de la recherche. Fortes des multiples expériences vécues – ainsi que des écueils rencontrés au fil de ce parcours –, de nombreux articles et protocoles témoignent aujourd'hui des initiatives entreprises par les Premières Nations au Canada afin de protéger leurs droits, leur information, leur savoir traditionnel et leur culture (Centre des Premières Nations [CPN], 2007a), incluant des lignes directrices en matière d'éthique³⁸ en recherche avec les Premières Nations. Ces initiatives constituent autant d'affirmations de leur droit à l'autodétermination (Schnarch, 2004).

superstition; violation des normes de la communauté concernant l'utilisation de tissus et de restes humains; absence de communication des résultats et de transfert des avantages découlant des projets de recherche; diffusion d'informations qui ont stigmatisé ou présenté sous un faux jour des communautés entières ».

³⁷ La recherche a hérité des idéologies colonialistes tout comme elle les a nourries leur permettant de se renouveler (Castellano, 2004; Smith, 1999). Une quantité innombrable de chercheurs auraient conduit leurs travaux à partir de paradigmes racistes, dévaluant les savoirs et modes de vie de « l'Autre » qu'on tentait d'étudier.

³⁸ Les éthiques (ethics) réfèrent aux règles de conduite qui expriment et renforcent les valeurs sociales et culturelles importante d'une société (Castellano, 2004).

Issue d'une révision majeure de la première version d'une politique d'éthique de la recherche avec des êtres humains adoptée en 1998, l'Énoncé de politique des trois Conseils³⁹, connu comme l'EPTC 2 a été publié en 2010, puis publiée de nouveau en 2014 dans une version révisée. L'EPTC 2 consacre son chapitre 9 à « la recherche visant les Premières Nations, les Inuits ou les Métis du Canada », cherchant à « encourager le dialogue et la collaboration entre les chercheurs et les participants » (Conseil de recherches en sciences humaines du Canada [CRSH] et al. 2014, p.121). Cette révision a été nourrie par la volonté de pallier à certaines des lacunes que présentait la première version, en ce qui a trait aux modalités d'application, de surveillance et de gouvernance entre autres⁴⁰ (Castellano, 2004). Le chapitre 9 de l'EPTC 2 vise à guider la conduite éthique des chercheurs en matière de recherche avec les peuples autochtones ou traitant d'enjeux les concernant directement⁴¹. Il est fondé sur le postulat que la participation effective de la communauté concernée doit faire partie intégrante de la recherche à toutes les phases de sa réalisation, incluant sa définition. Dans l'EPTC 2, une communauté est définie comme une « collectivité qui partage une identité ou des intérêts et qui a la capacité d'agir ou de s'exprimer en tant que groupe », qu'il s'agisse de communautés « territoriales », « organisationnelles » ou « d'intérêts » (CRSH et al. 2014, p.124). Pour les fins de la présente étude, cette notion de communauté réfère aux personnes s'identifiant comme faisant partie des Premières Nations et qui vivent principalement, temporairement ou non, dans le milieu urbain qu'est Saguenay. L'obligation

³⁹ *L'Énoncé de politique des trois Conseils : Éthique de la recherche avec des êtres humains* (EPTC) est une politique commune des trois organismes de recherche fédéraux, soit le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH), le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada (CRSNG), et les Instituts de recherche en santé du Canada (IRSC). Les établissements et chercheur·e·s dont les travaux de recherche sont financés par l'un ou l'autre des organismes doivent s'y conformer. L'EPTC se veut être un « document évolutif ». (CRSH et al. 2014, p. 122).

⁴⁰ Entre autres enjeux auxquels l'auteure fait référence sur cette question, mentionnons le fait que les principes directeurs en matière d'éthique sont administrés sur une base volontaire, par le biais de différentes procédures et institutions; que les comités d'éthique, responsables de l'administration des règles éthiques en vigueur au sein de leur institution, étudient principalement du caractère éthique des procédures prévues aux fins de l'obtention d'un consentement libre et éclairé des participant·e·s ciblés plutôt que l'évaluation du caractère éthique du projet de recherche en lui-même; de plus, ces comités posent peu d'action afin de s'assurer du respect des modalités convenues pendant la réalisation des projets de recherche (Castellano, 2004).

⁴¹ Les dispositions prévues au chapitre 9, et conséquemment, l'obligation d'obtenir la participation d'une communauté, devraient être considérés dans une multitude de situations de recherche, tel que l'illustrent les exemples suivants : 1) si le projet est mené sur « leurs terres », faisant référence aux réserves indiennes et aux territoires conventionnés; 2) si une contribution est nécessaire en ce qui concerne le patrimoine culturel, artefacts, connaissances traditionnelles ou caractéristiques particulières de leur communauté; 3) si l'identité autochtone ou l'appartenance à une bande est retenue comme critères de recrutement de l'échantillon ou pour un sous-ensemble de participant·e·s, ou encore est utilisée comme variable dans l'analyse des données; et enfin, 4) si l'interprétation des résultats fait référence aux communautés, aux peuples, à la langue, à l'histoire ou à la culture autochtones (CRSH et al. 2014, p.127).

d'obtenir le consentement et la participation de la communauté implique nécessairement un « procédé qui établit une interaction entre le chercheur ou l'équipe de recherche et la communauté autochtone concernée par le projet de recherche. Ce procédé implique une relation de collaboration entre les chercheurs et les communautés » (CRSH et al. 2014, p.125), bien que cette collaboration puisse prendre de multiples formes. Enfin, ce chapitre indique que cette politique nationale en matière de recherche ne peut se substituer aux exigences des groupes et communautés autochtones spécifiquement concernés par une recherche (APNQL, 2014; CRSH et al. 2014). Ultimement, c'est donc en tenant compte de leurs exigences particulières des communautés que les chercheurs doivent s'efforcer de mener la recherche en collaboration.

Des organisations autochtones au Québec et au Canada proposent aussi plusieurs principes méthodologiques adaptés culturellement dans le but de s'assurer de l'intérêt de la recherche pour les principales personnes ou groupes autochtones concernés (APNQL, 2014; FAQ, 2012; Association des femmes autochtones du Canada [AFAC], 2011). Parmi les éléments-clés à considérer qui figurent dans l'ensemble de ces documents, les approches et méthodologies participatives, ainsi que les principes Propriété, Contrôle, Accès et Possession (PCAP®⁴²) s'avèrent des incontournables.

4.1.1 Recherches participatives et respect des principes PCAP®

La volonté de plusieurs organisations autochtones de privilégier la recherche participative s'inscrit en cohérence des principes PCAP® et d'autodétermination évoqués plus haut (CPN, 2007a). La recherche participative met l'accent sur un processus de recherche dans lequel l'ensemble des acteurs concernés par un problème s'efforce de travailler de concert pour définir, réaliser et diffuser la recherche (Caillot, 1972, cité dans Mayer, Ouellet, Saint-Jacques, Turcotte et al. 2000). Sans nier les intérêts propres au chercheur·e dans le processus de recherche, elle vise à les conjuguer à ceux des principales personnes concernées par le problème de recherche afin d'arriver à des questions et objectifs communs. Ainsi, en participant à l'ensemble du processus de recherche, non seulement est-

⁴² Important : «PCAP® est une marque enregistrée du Centre de gouvernance de l'information des Premières Nations (CGIPN) ». Pour plus d'informations, visitez www.FNIGC.ca/OCAP

il possible d'exercer un certain contrôle sur les données ou « résultats » de la recherche mais également sur le processus de recherche lui-même, dont la définition d'objectifs communs et la négociation des conditions de collaboration (APNQL, 2014). Les collaborateurs de la recherche ne peuvent faire l'économie d'une réflexion personnelle et commune au sujet du processus de recherche envisagé, tout autant que des types de résultats escomptés (Lachapelle et Puana, 2014, 2012). Le fruit de ces échanges réflexifs peut faire l'objet d'une entente de collaboration, laquelle « représente un sommaire formel des droits, responsabilités et attentes partagées entre les parties intéressées de la recherche » (CPN, 2007a, p.5).

La recherche participative se fonde sur des rétroactions régulières aux participants, de même que sur des discussions collectives et des interactions entre tous les acteurs et actrices impliqués (chercheur·e, organisation-partenaires et participant·e·s) (Mayer, Ouellet, Saint-Jacques, Turcotte et al. 2000). Ce type de recherche implique, par ailleurs, la reconnaissance du savoir et de l'expertise des participants et partenaires en considérant que ceux-ci sont les mieux placés pour envisager le problème, l'analyser et trouver des pistes de solutions pour le résoudre (FAQ, 2012). La recherche participative n'implique pas obligatoirement que toutes les parties prenantes à la recherche effectuent ensemble toutes les tâches nécessaires à sa réalisation (Couture, Bednarz et Barry, 2007). Toutefois une approche collaborative de la recherche induit la reconnaissance des compétences de chacune des personnes impliquées pour contribuer à l'ensemble des étapes du projet (de la planification à la préparation des rapports) (CPN, 2007a), à la mesure de leur disponibilité et en respect des différentes formes de savoirs qu'elles détiennent. Elle cherche à créer des relations plus égalitaires entre *enquêteur·trice·s* et *enquête·e·s* ou encore entre chercheur·e·s, praticien·ne·s et participant·e·s.

Collaboration de recherche avec le Centre d'amitié autochtone du Saguenay

Le Centre d'amitié autochtone du Saguenay (CAAS) est l'organisation ciblée comme collaboratrice principale à ce projet de recherche. Fondé en février 2010, le CAAS est le fruit de l'engagement de plusieurs personnes autochtones vivant à Saguenay ainsi que d'intervenant·e·s des milieux communautaires et des réseaux publics de l'éducation, de la santé et des services sociaux qui avaient formé, en 2008, le Comité de soutien aux Premières Nations. La mission du CAAS est de rassembler les citoyens autochtones dans un lieu

communautaire, de contribuer au bien-être individuel et collectif des citoyens autochtones qui vivent sur le territoire du Saguenay et de vivre et partager [les] valeurs et cultures autochtones. Les actions, activités et services du CAAS visent par ailleurs le rapprochement entre les peuples autochtones et non-autochtones. Depuis sa fondation, les initiatives du CAAS pour répondre à leur mission ont été nombreuses et diversifiées, tant du point de vue des sphères d'intervention touchées que des différents acteurs avec lesquels il a, pour ce faire, collaboré⁴³.

Deux rencontres entre l'étudiante et la directrice du CAAS à ce moment, Shantala Langevin, ont eu lieu au cours des mois de février et mars 2015. Lors de la première rencontre, j'ai présenté un projet de recherche élaboré dont le but général était de documenter l'influence des expériences de violences vécues sur les situations d'itinérance, d'instabilité ou d'insécurité de logement pour les femmes autochtones à Saguenay. D'entrée de jeu, l'orientation du projet de recherche ne correspondait ni aux besoins de l'organisation à ce moment, ni aux préoccupations énoncées par les membres lors de consultations antérieures réalisées par le CAAS afin de définir leurs plans d'action - en matière d'aide aux familles, du logement ainsi que de l'accès à un lieu de rassemblement communautaire - et ce, en dépit de la pertinence des enjeux soulevés par le projet de recherche présenté. Qui plus est, compte tenu de la nature « sensible » de ces enjeux (violences faites aux femmes et itinérance), l'objet du projet de recherche initial était peu adapté au contexte d'un premier projet de recherche, et des « premières rencontres » que je réaliserais avec les membres. Forte d'autres expériences de recherche ayant eu lieu dans le passé avec le CAAS, la directrice m'a également fait part lors de ces premiers échanges de l'importance pour l'organisme d'agir en cohérence avec les principes d'éthique en recherche formulés par l'APNQL, et donc de participer à la définition des objectifs et de la méthodologie de recherche ainsi qu'à son droit de regard sur l'interprétation des résultats. Elle a aussi souligné l'abondance des recherches axées sur « les problèmes des Premières Nations » comparativement aux recherches visant plutôt à aborder les forces ou autres caractéristiques plus positives des personnes et

⁴³ La vie communautaire au CAAS est animée de nombreuses activités et de plusieurs projets d'envergure ont jalonné l'histoire du CAAS, tels que celui de la clinique de santé communautaire, du café Mesnak, du projet Tshiueten ou encore de l'ouverture d'un Centre de la petite enfance. Pour plus d'informations, visitez <http://caasaguenay.ca/>.

communautés autochtones. J'ai proposé une nouvelle orientation de recherche articulée autour du concept de chez soi lors de la deuxième rencontre. Recoupant certaines idées que je souhaitais explorer au départ, ce thème général m'apparaissait répondre à la volonté de l'organisation, exprimée par la directrice, d'aborder les réalités vécues par leurs membres en évitant de prendre appui sur des éléments problématiques (et négatifs) en soi, comme je l'avais d'abord fait en parlant de violence et d'itinérance des femmes. Quoique le projet de recherche n'ait pas reçu l'aval officiel du conseil d'administration, la directrice s'est dite confiante que les résultats de ce projet puissent être pertinents du point de vue du CAAS. Elle a alors transmis ma demande de collaboration à l'un des chargés de projet au CAAS, David-Sioui, désigné comme représentant de l'organisme pour la suite du processus de recherche. Ce dernier avait lui aussi pris part à différents projets de recherche au cours de sa carrière et possédait une bonne connaissance des principes éthiques à privilégier dans le cadre de recherche en contexte autochtone. Trois rencontres subséquentes nous ont permis de circonscrire le thème du présent projet de recherche en définissant le but général commun et les questions auxquelles la recherche allait tenter de répondre. Nous avons aussi pu identifier des stratégies de cueillette d'informations. Ces rencontres, qui se sont déroulées en personne au CAAS entre les mois de mai et d'août 2015, nous ont permis de discuter plus amplement des intérêts et préoccupations de l'organisation concernant certains enjeux, tels que les dimensions relatives aux conditions d'habitation (aspect des conditions matérielles), à l'appartenance (aspect relationnel), de même qu'à l'expression, la transmission et le rayonnement des cultures autochtones (aspect identitaire). La définition du présent projet de recherche et les choix méthodologiques ont donc été faits de concert avec le CAAS et nous avons tenté à travers cette étude d'agir en cohérence avec les principes éthiques énoncés précédemment.

En septembre 2015, le projet de recherche a aussi été présenté à Sophie Riverin et Marco Bacon, du Centre des Premières Nations Nikanite (CPNN) de l'UQAC afin de sonder l'intérêt de cette organisation à y participer et éventuellement, lui permettre de bonifier le projet par l'ajout de questions liées plus directement à leurs propres préoccupations. Ils ont exprimé un intérêt général pour le projet et offert le soutien de l'équipe du CPNN pour faciliter au besoin la cueillette d'informations, par exemple en transmettant les informations aux étudiant·e·s par le biais de leur liste d'envoi par courriel et via leur page Facebook. De

plus, le Centre Nikanite nous a permis d'obtenir dix copies de la bande-dessinée *Tracer son chemin*⁴⁴, offertes par le projet Innu Meshkenu, qui ont été remises à des participantes et participants à la recherche. Dans ce même ordre d'idée, soulignons aussi l'apport du Département des sciences humaines et sociales de l'UQAC, par l'entremise de Gervais Tremblay (attaché d'administration), qui a généreusement offert 300\$ pour permettre d'offrir une forme de compensation aux participants pendant la cueillette d'informations. Enfin, nous avons aussi pu bénéficier gratuitement du chalet situé à la Forêt d'enseignement et de recherche Simoncouche de l'UQAC. Deux rencontres, concernant l'interprétation des informations recueillies et la diffusion des résultats, ont été réalisées à cet endroit.

L'entente de collaboration avec le Centre d'amitié autochtone du Saguenay

Le projet de recherche a été soumis pour approbation au Comité d'éthique de la recherche (CÉR) de l'UQAC en octobre 2015. Le projet incluait une lettre d'intention à la collaboration du CAAS dans le cadre de la réalisation de ce projet (annexe 1). À la demande du CAAS, cette collaboration a aussi été confirmée par une entente de collaboration formelle, inspirée du Protocole de recherche avec les Premières Nations de l'APNQL, des Lignes directrices en matière de recherche avec les femmes autochtones de FAQ, de même que des travaux du collectif Mamu minu-tutamutau (Lachapelle et Puana, 2015).

Visant à soutenir la création et le maintien de relations égalitaires entre l'étudiante-chercheuse, le CAAS et les participants, cette entente de collaboration a été définie dans le but d'encadrer le processus de réalisation du projet de recherche. En plus d'inclure la définition du projet, des stratégies de recherche envisagées et du calendrier de travail prévu, l'entente énonce les responsabilités partagées et particulières ainsi que les moyens que nous avons choisis pour agir en cohérence avec les principes PCAP®⁴⁵ (voir Annexe 2). Ces principes fournissent un cadre éthique en ce qui concerne les modalités de partage

⁴⁴ Cette bande-dessinée présente le parcours de Stanley Volland de l'enfance à l'âge adulte. Elle a été produite dans le cadre du projet Innu Meshkenu (voir <http://www.innu-meshkenu.com/>).

⁴⁵ Les principes PCAP® constituent une réponse politique aux approches coloniales de la recherche et un moyen d'appliquer le droit à l'auto-détermination dans le cadre de la recherche (Schnarch, 2004). Adoptés dès 1998 dans le cadre de l'*Enquête régionale sur la santé des Premières Nations*, première enquête au pays dont « la gouvernance, l'élaboration de la méthode de recherche et la coordination sont entièrement sous la responsabilité des autorités des Premières Nations » (CSSSPNQL, 2016), les enjeux éthiques adressés à travers les PCAP® ne sont pas plus nouveaux aujourd'hui qu'ils ne l'étaient au moment de l'adoption des principes PCAP®. Ni doctrine, ni prescription, les principes PCAP® doivent être considérés comme une série de principes en évolution (Schnarch, 2004).

d'informations et de savoirs. Ils visent ainsi à réduire les risques que des informations soient utilisées ou publiées d'une façon jugée nuisible ou trompeuse pour les communautés, en prévoyant comment sera exercé le contrôle sur les données recueillies (Healy, 2014).

L'entente de collaboration s'inscrit en complémentarité de l'évaluation du projet effectuée par le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains (CÉR) de l'UQAC. L'approbation éthique du CÉR a été reçue trois mois après la soumission de la demande, soit le 20 janvier 2016 (annexe 3).

4.2 Objectifs et questions de recherche

L'objectif général du présent projet de recherche qualitative et exploratoire est de documenter les représentations sociales du chez soi de personnes s'identifiant aux Premières Nations vivant à Saguenay. Le recours au cadre conceptuel des représentations sociales permet d'éclairer à la fois les significations et les caractéristiques associées au chez soi, ainsi qu'à l'absence de chez soi, pour ces personnes. Il est tout aussi utile pour explorer les influences des conditions matérielles d'habitation, du sentiment d'appartenance ainsi que des possibilités d'exprimer et de transmettre sa culture, sur les rapports au chez soi. Aborder les réalités vécues par les participant·e·s à Saguenay à partir du concept du chez soi invite à demeurer à l'écoute de l'ensemble de ces éléments pour saisir leur importance leurs relations et, de même qu'à tenir compte du contexte plus large dans lequel ils étaient évoqués, renvoyant tout autant à des aspects plus personnels que collectifs.

Les questions de recherche suivantes ont été définies à partir des trois éléments de contenu d'une représentation sociale, soit l'information, le champ de représentation et l'attitude.

1. Quelles sont les informations et savoirs des personnes des Premières Nations vivant à Saguenay à propos du chez soi? D'où proviennent ces informations et savoirs?
2. Quelles sont les images associées au chez soi pour les personnes des Premières Nations vivant à Saguenay?
3. Quelles attitudes les personnes des Premières Nations vivant à Saguenay adoptent-elles ou entretiennent-elles en regard du chez soi à Saguenay? Y a-t-il des particularités inhérentes aux milieux urbains, à la Ville de Saguenay?

4.3 Type d'étude

Ce projet de recherche est de nature qualitative et exploratoire, un type de recherche qui a semblé le mieux adapté pour appréhender la complexité du concept du chez soi et celle des réalités des Premières Nations vivant en milieu urbain.

La recherche qualitative vise à mieux saisir les visions du monde des personnes et à comprendre les comportements qui s'y rattachent : elle interroge « la façon dont les individus interprètent et donnent sens à leurs paroles et à leurs actes, ainsi qu'à d'autres aspects du monde avec lesquels ils sont en relation (y compris les autres personnes) » (CRSH et al. 2014). À la lumière des débats historiques et actuels portant sur les définitions accolées à la recherche qualitative, aussi bien qu'à sa validité⁴⁶, Denzin et Lincoln (2011) proposent une définition générale de la recherche qualitative, qu'ils considèrent comme une activité « située » (*situated activity*), dans des contextes sociaux teintés par le genre, l'appartenance culturelle et les classes. Dans cette perspective, les pratiques interprétatives de la recherche qualitative peuvent être envisagées sans que la personne qui observe, qui recherche, ne se situe elle-même dans le monde et par rapport aux réalités qu'elle tente de saisir. Les recherches sont dites qualitatives selon la nature des informations recueillies et leur mode d'analyse. Plus important encore, elles renvoient à des postures épistémologiques qui privilégient les expériences et perspectives des acteurs sociaux, ce que Paillé (2007) décrit comme une posture de « proximité » avec les participant·e·s. Elles sont particulièrement utiles pour appréhender des questions dont les réponses sont susceptibles d'être subjectives, donc difficilement quantifiables (Aubin-Auger et al. 2008). Voilà sans doute pourquoi les représentations sociales ont si souvent été explorées dans le cadre de recherches qualitatives (Moscovici, 1961), qui permettent de recueillir des informations suffisamment denses et riches.

La recherche exploratoire est quant à elle utile pour circonscrire un nouvel objet de recherche ou encore pour définir des pistes de recherche, qu'elles soient pratiques ou théoriques (Trudel, Simard et Vonarx, 2007). En visant des thèmes, des contextes ou des

⁴⁶ La recherche qualitative a longtemps été critiquée, voire discréditée, en l'opposant souvent à la recherche quantitative, laquelle paraît souvent teintée d'une plus grande distance critique qui permette d'envisager plus « justement » l'objet de la recherche. Reconnaissons simplement que toute recherche ne peut que présenter un regard partiel sur une réalité donnée, qu'elle soit quantitative ou qualitative.

perspectives moins connus et pour lesquels il est difficile de dresser préalablement un portrait à partir des connaissances existantes (Trudel et al., 2007; Gauthier, 2003), la recherche exploratoire semble s'inscrire en cohérence avec la volonté d'adopter une vision suffisamment ouverte sur l'objet dans le but de tenir compte de ses multiples caractéristiques.

Le caractère exploratoire de la présente recherche a permis de demeurer attentive à certains thèmes associés au chez soi par les participant·e·s, même si nous n'avions pas pensé à ces thèmes lors de la définition du projet. Sachant que nous ne pourrions décrire en détails les axes d'intérêt que nous avons tirés à partir de la notion de chez soi dans la recension des écrits et lors des rencontres préparatoires (par exemple, ses rapports aux histoires familiales et communautaires liées au territoire de Ville Saguenay, ou encore aux réalités juridiques et administratives propres aux milieux urbains pour les Premières Nations), la recherche exploratoire permettait d'y demeurer vigilante sans chercher à vérifier des hypothèses particulières.

Ainsi, la perspective qualitative a été adoptée dans le but d'aborder et d'améliorer notre compréhension du sens, de même que des enjeux liés aux dimensions spatiales, relationnelles et identitaires liées au chez soi. Elle nous a aussi semblé favoriser une meilleure documentation des thèmes apparaissant importants pour les participant·e·s eux-mêmes et leurs analyses subséquentes en regard de l'objectif général de recherche, ce qui a aussi motivé le choix de réaliser une recherche de nature exploratoire.

4.4 Population à l'étude

La population ciblée pour répondre aux objectifs de la recherche est constituée d'adultes s'identifiant comme membre des Premières Nations vivant sur le territoire de la Ville de Saguenay. Bien que le CAAS soit destiné à toute personne s'identifiant comme autochtone dans la région du Saguenay, nous avons choisi de circonscrire le territoire desservi par le CAAS pour nous concentrer sur les réalités vécues à Ville Saguenay plutôt que dans l'ensemble de la région, laquelle inclut aussi plusieurs municipalités rurales. Nous avons aussi choisi de circonscrire la population visée par la présente étude aux Premières Nations car elles constituent la majorité des membres, parmi les personnes d'identifiant à une culture autochtone, fréquentant le CAAS. Considérant le très faible nombre de personnes

Inuits à Saguenay, nous avons choisi de ne pas les inclure dans la présente recherche en raison de l'ampleur des recherches spécifiques à mener pour bien comprendre l'histoire politique et le contexte socioéconomique actuel des Inuits. En ce qui a trait aux personnes s'identifiant comme Métis, bien qu'elles ne représentent pas moins des deux tiers des personnes autochtones à Saguenay, j'avais certaines réserves qui ont motivé le choix de ne pas les inclure dans le cadre de cette recherche. Parmi les considérations ayant influencé ce choix, mentionnons le fait qu'aucune communauté Métis n'est encore officiellement reconnue sur le territoire du Québec. Des procédures judiciaires – toujours en cours – ont été entamées par la Communauté métisse du Domaine du Roy et la Seigneurie de Mingan (CMDRSM) afin d'obtenir la reconnaissance de son statut de « peuple autochtone »⁴⁷. Ainsi, après avoir pris connaissance des données statistiques concernant les Métis à Saguenay et surtout, de la hausse importante de cette partie de la population constatée depuis une décennie, ainsi que de la nature des procédures judiciaires en cours, j'ai suggéré de concentrer notre attention sur les expériences et réalités des personnes des Premières Nations spécifiquement.

À la Ville de Saguenay, le recensement de 2016 fait état de la présence de 1 625 personnes s'identifiant comme Premières Nations (identité unique), dont 855 hommes et 775 femmes (Statistique Canada, 2017). De plus, pour la même année, 90 personnes ont déclaré appartenir à au moins deux des trois groupes autochtones reconnus au Canada (50 hommes, 40 femmes). Enfin, 105 personnes (65 femmes et 40 hommes) n'ont pas déclaré être des Premières Nations mais détenait le statut d'Indien inscrit ou était membre d'une bande

⁴⁷ L'organisation (CMDRSM) était toujours, au moment de la rédaction du présent mémoire, en attente du jugement de la Cour d'appel du Québec dans l'affaire Ghislain Comeau. En 1999, celui-ci s'est vu forcer d'abandonner le site de chasse qu'il occupait illégalement sur des terres de la Couronne. Invoquant d'abord son ascendance autochtone comme principale défense, sa stratégie sera fondée sur la reconnaissance de son statut de Métis suite au jugement rendu dans l'affaire *Powley c. Canada* (2003) (Native Law Center, 2015, <https://www.usask.ca/nativelaw/news/2015/qu%C3%A9bec-c.-comeau.php>). Ce jugement a établi des critères pour qu'un groupe puisse être qualifié de Métis. La CMDRSM, qui fera une première apparition publique en 2005 sur le site de l'ancien poste de traite de Chicoutimi et s'engagera dans le processus judiciaire pour revendiquer des droits ancestraux sur les territoires. On ne peut passer sous silence qu'en mars 2004, une entente de principe d'ordre général était conclue après des années de négociations entre les gouvernements provinciaux et fédéraux et les Premières Nations de Mamuitun (regroupement formé des communautés Innu de Pessamit, Essipit et Mashteuiatsh) et Nutashkuan. Avec l'Approche commune, conclue par les mêmes parties en 2000, les cadres de négociations visaient à conclure un traité moderne par lequel les revendications autochtones sur les terres visées seraient à jamais fixées (aucun traité de ce genre n'a été conclu à ce jour entre les parties). Vivement controversées au sein des populations locales, ces négociations ont avivées les tensions entre les populations autochtones et non-autochtones au Saguenay-Lac-St-Jean et sur la Côte-Nord, lesquels craignaient entre autres de se voir accorder un accès aux territoires inéquitables par rapport aux Innu (Cook, 2013). Le président de la Communauté métisse de Domaine du Roy et la Seigneurie de Mingan dira plus tard « quand on est pris pour se défendre contre une démarche de dépossession, c'est à ce moment-là qu'on prend les moyens pour se défendre » (René Tremblay, cité dans Benoît, K., 2017).

indienne⁴⁸. On peut donc considérer qu'un total de 1 820 personnes (enfants et adultes) répondait au critère de s'identifier comme membre des Premières Nations à Ville de Saguenay. La répartition par groupe d'âge pour 2016 n'étant pas disponible pour ce sous-groupe de population au moment de la rédaction, l'estimation du nombre d'adultes visés par cette étude est basée sur les données tirées de l'ENM de 2011. Des 1 280 personnes s'étant identifiées comme membre des Premières Nations en 2011 à Ville Saguenay, 980 personnes étaient âgées de 20 ans ou plus, soit 76,6% de ce sous-groupe de population (les groupes d'âge disponibles dans l'ENM ne permettent pas d'estimer le nombre de personnes de 18 et 19 ans). Approximativement, suivant les mêmes proportions, l'ensemble de la population directement ciblée dans le cadre de cette recherche représente environ 1 400 personnes.

4.5 Échantillon et stratégie d'échantillonnage

Vingt-cinq personnes s'identifiant comme membre des Premières Nations ont participé directement à la cueillette d'informations, douze femmes et treize hommes. Cet échantillon est non-probabiliste et il est constitué de personnes volontaires.

Le caractère exploratoire de cette recherche nous a permis de concentrer d'abord la recherche d'informations auprès d'un sous-groupe en particulier, ici, les personnes fréquentant le CAAS. Sachant, en raison du caractère exploratoire de la recherche, que les résultats de l'étude ne pourraient être généralisés, nous n'avons pas cherché non plus à former un échantillon représentatif. Nous avons porté une attention particulière aux aspects tels que, l'âge et le genre des participants, la durée de résidence à Saguenay, les motifs ayant conduits à y vivre ou y venir régulièrement, les expériences au sein d'autres milieux urbains et sur les territoires des réserves.

Au cours des mois précédents la cueillette d'informations, entre les mois de septembre et décembre 2015, des visites ponctuelles à l'organisme m'ont permis de faire la rencontre de certains membres, de leur parler de la recherche et recueillir des premiers commentaires à propos du sujet choisi. J'ai également pu me familiariser avec les projets et modes de fonctionnement du CAAS. J'ai fréquenté le CAAS de façon plus soutenue au cours des mois de janvier, février et mars 2016 en participant à certaines activités du CAAS ou

⁴⁸ Au total, 1685 personnes étaient réputées être des Indiens inscrits ou des traités au sens de la Loi sur les Indiens.

simplement en étant présente a des moments variés (du lundi au vendredi, en matinée, midi, après-midi et soirée).

Au moment de débiter les entretiens individuels en janvier 2016, j'avais déjà rencontré tous les participant·e·s. Lors de mes différents passages au CAAS, j'avais pu leur parler du projet et sonder leur intérêt à réaliser un entretien individuel pour les fins du projet. Le recrutement des participants au premier entretien de groupe en mars 2016 s'est effectué par le biais des informations transmises aux étudiant·e·s du groupe Mamu du Centre de Formation Générale des Adultes des Rives-du-Saguenay⁴⁹ par Karine Cleary. À titre d'animatrice de la vie communautaire au CAAS, celle-ci visitait régulièrement le groupe afin de faciliter le partage d'informations entre les étudiant·e·s et le CAAS. Les participants au deuxième groupe de discussion, réalisé une semaine après le premier, ont été mis au courant de la tenue de cette rencontre par bouche-à-oreille ou via l'invitation publiée sur la page Facebook du CAAS. Certaines personnes avaient déjà participé à un entretien individuel avant de participer aussi à un entretien de groupe.

4.6 Stratégies de cueillette de données

L'entretien individuel et l'entretien de groupe sont les deux modes de cueillette d'informations qui ont été privilégiés pour recueillir les données nécessaires pour répondre aux objectifs de recherche fixés. Ce mode de cueillette est abondamment utilisé dans le cadre de recherches qualitatives, notamment pour appréhender les représentations sociales. Onze entretiens semi-dirigés individuels d'une durée moyenne de 60 minutes, et deux entretiens collectifs, d'une durée d'un peu plus de 90 minutes chacun, ont été réalisés en février et mars 2016. Des entretiens individuels ont été réalisés avec onze personnes, cinq femmes et six hommes. Dix-huit personnes ont participé aux deux entretiens de groupe, sept femmes et onze hommes. Quatre personnes ayant participé aux entretiens individuels ont aussi pris part aux entretiens de groupe. L'ensemble des entretiens ont été enregistrés sur support audio et retranscrits intégralement pour en faciliter l'analyse.

⁴⁹ Il s'agit d'une classe destinée aux étudiant·e·s autochtones a été mise sur pied en 2008 au sein de ce centre de formation. Mamu, de l'innu-aimun, qui signifie « ensemble ». Elle vise aujourd'hui à offrir aux élèves des expériences pédagogiques tenant compte de leur culture, à encourager la persévérance et la réussite scolaire en favorisant entre autres le développement d'un sentiment d'appartenance au Centre, de même qu'à « faire rayonner la culture et la fierté autochtones dans le milieu » (Bouchard, Maltais et Turgeon, 2014).

L'image du chez soi, c'est-à-dire l'organisation des connaissances des sujets par rapport à un objet donné, a ainsi été explorée à partir des propos recueillis par les participants lors des entretiens individuels et de groupe. Les techniques d'association libre, bien qu'utiles pour appréhender cette composante des représentations sociales, ont volontairement été omises. Considérant d'une part, la forme de hiérarchisation des concepts qu'elles induisent, et d'autre part, tenant compte de l'abondante littérature qui font état des visions du monde dites holistiques partagées par plusieurs peuples autochtones, leur pertinence a été remise en question lors du choix des outils de cueillette d'informations à privilégier dans le cadre du présent projet. Par ailleurs, les questionnaires ou cartes associatives qui auraient pu être utilisés pour mieux cerner le noyau central de la représentation ont semblé s'inscrire dans un type de cueillette d'informations propre à une tradition trop susceptible d'imposer un modèle scientifique occidentale. De plus, les modèles d'analyse du noyau central impliquent une mise à distance de la perspective qualitative choisie pour cette recherche. En effet, ce type d'analyse des données traduit les données qualitatives recueillies en nombre d'occurrences trouvées pour un thème particulier. Ainsi une partie des informations de nature qualitative est transformée en données quantitatives. Les témoignages entendus servent alors souvent à offrir des images capables de soutenir la présentation des tableaux et graphiques, plutôt que d'être eux-mêmes présentés comme les résultats de la recherche (Paillé, 2007). Nous avons plutôt choisi de nous baser sur les associations effectuées par les participants lors des entretiens, par le langage utilisé et les liens qu'ils ont effectués entre les caractéristiques de l'objet au fil des rencontres.

Entretiens individuels

L'entretien semi-dirigé a été choisi comme principale méthode de cueillette d'informations pour les fins de ce projet. Ce type d'échange est susceptible de créer un espace où les participant·e·s peuvent décrire leurs réalités de façon détaillée et nuancée. L'entrevue semi-dirigée repose en effet sur une interaction, une relation, entre deux personnes et se traduit par la co-construction d'un échange « entre des personnes qui s'engagent volontairement dans pareille relation afin de partager un savoir d'expertise, et, pour mieux dégager conjointement une compréhension d'un phénomène d'intérêt pour les personnes en présence » (Savoie-Zajc, 2003). De plus, la relation humaine et sociale qui traverse la réalisation d'un entretien semi-dirigé peut être envisagée selon deux perspectives par Savoie-

Zajc (2003) : sociopolitique et technique. Elle invite donc à considérer les relations de pouvoir qui caractérisent la relation entre un interviewer et l'interviewé – qui avantagent souvent les premiers – et plus largement, les rapports sociaux qui teintent aussi la relation.

L'entretien individuel semi-dirigé a permis d'aborder certains éléments de contenu des représentations sociales du chez soi avec les participant·e·s, ainsi que ceux liés aux milieux urbains en général et à Saguenay plus spécifiquement. Les principaux thèmes abordés lors de ces entretiens sont présentés à l'annexe 4. Une fiche d'informations a aussi été complétée dans le but de recueillir des informations sociodémographiques sur les participant·e·s, dresser le profil de leur parcours résidentiel de même qu'un bref portrait de leurs expériences à Saguenay (annexes 5 et 6).

Entretiens de groupe

Le CAAS facilite les rencontres de groupe entre les membres en créant ponctuellement des espaces d'échanges dont les modalités peuvent varier en fonction des besoins des membres. Il est donc apparu pertinent d'utiliser un moyen familier aux membres et à l'équipe de travail du CAAS. Le groupe de discussion a été envisagé en complément des entretiens individuels de façon à favoriser la participation des personnes qui se sentiraient plus à l'aise de s'exprimer dans un tel contexte. Comme l'entretien en face-à-face ne peut être planifié sans considérer les rapports sociaux existant entre les personnes qui se rencontrent (Savoie-Zajc, 2003), il en va de même pour l'entretien de groupe. Le fait de rassembler plusieurs personnes des Premières Nations était susceptible de constituer un élément favorisant le sentiment de sécurité tout au long des échanges. En plus des vingt participant·e·s, un bénévole, une stagiaire, un membre de l'équipe de travail du CAAS et moi-même, ne s'identifiant pas comme autochtone, avons pris part au moins une de ces rencontres. Quoique nous reconnaissons que leur présence ait nécessairement eu une influence sur les échanges, leur inclusion au sein des espaces de discussion a semblé cohérente avec les pratiques du CAAS. Aussi, bien que leur participation ait contribué positivement à nourrir les échanges, leurs expériences et conceptions du chez soi ne sont toutefois pas présentés ici. Les deux entretiens de groupe se sont déroulés dans le salon à aire ouverte du CAAS en mars 2016 et ont été guidés du même canevas d'entretien utilisé pour les rencontres individuelles.

Geoffrion (2003) présente le groupe de discussion comme une technique d'entrevue permettant de mieux comprendre « les comportements et attitudes d'un groupe cible ». Ces entretiens ont été utiles pour approfondir certaines des idées et des thèmes abordés lors des entretiens individuels, en plus de donner un aperçu des échanges possibles à propos du chez soi entre des personnes des Premières Nations, bien que ces échanges ont pu être influencés par la présence de personnes ne s'identifiant pas comme Premières Nations, dont je suis. Parmi les thèmes de discussion approfondis, une attention plus importante a été portée aux expériences en milieux urbains et celles vécues à Saguenay plus particulièrement notamment en termes d'opportunités et de défis particuliers.

4.7 Analyse des données

La stratégie d'analyse de contenu développée par Miles et Huberman (1984) a guidé l'analyse des propos recueillis dans le cadre des entretiens individuels et de groupe. Le modèle qu'ils proposent comporte trois « composantes-activités » : 1) la condensation des données - sélection, concentration, simplification ou abstraction des données brutes recueillies), 2) la présentation des données - organisation conceptuelle des informations, 3) l'élaboration et la vérification des conclusions – extraction du sens à partir des informations condensées et organisées, esquisse des liens, configurations, conclusions possibles et vérification de la validité de ces dernières (Miles et Huberman, 1984). Ces trois types d'activités s'ajoutent à la cueillette d'informations et forment selon eux les quatre éléments principaux d'un processus cyclique et interactif d'analyse de contenu.

Les entretiens individuels et de groupe ont été enregistrés sur support audionumérique et retranscrits sous forme de verbatim. Des notes d'entretien ont été rédigées après chacune des rencontres pour conserver une trace de certaines informations imperceptibles à partir des seuls enregistrements audio ainsi que de certaines pistes d'analyse préliminaire. Ces notes portaient sur l'ambiance générale lors des échanges, aux thèmes abordés, aux types d'interactions entre participant·e·s et entre les participant·e·s et moi. Chacun des enregistrements des entretiens a été écouté au moins trois fois, incluant l'écoute nécessaire aux fins de la réalisation des verbatims. J'ai extrait certains passages des entrevues en fonction de grandes catégories thématiques définies d'après la littérature et les notes de terrain réalisées entre janvier et mars 2016. J'ai dès lors été confrontée à une difficulté qui

persistera jusqu'à l'écriture de ces lignes, soit l'articulation entre les trois (vastes) champs d'intérêts de cette recherche : le chez soi, les Premières Nations et les milieux urbains. Comment conjuguer ces différentes couches de sens? Et surtout, de quelle manière (et par quelle intention) choisir le plus justement possible les zones à éclairer de notre objet de recherche, et ce, en tenant compte de l'ensemble des points de vue émis et des comportements observés, en respectant les expériences et les espérances que les participant·e·s m'ont partagées?

En juin 2016, deux rencontres de présentation des résultats préliminaires ont eu lieu au CAAS, d'une durée d'environ 90 minutes chacune. Huit personnes y ont pris part, parmi lesquelles cinq participant·e·s aux entretiens individuels et de groupe, la directrice du CAAS et deux employées impliquées dans le projet Tshiueten⁵⁰, s'identifiant comme membres des Premières Nations. Pour la réalisation de ces rencontres, un document synthèse de l'analyse préliminaire des informations recueillies a été présenté et a fait l'objet de discussion. Je cherchais alors à savoir si les grandes catégories retenues pour rendre compte des informations, le mode de présentation des résultats, de même que les premières interprétations apparaissaient pertinents. D'un point de vue empirique, je cherchais à valider les similitudes ou différences constatées entre les résultats et leurs propres expériences ou encore aux thèmes importants ayant passé sous silence. D'un point de vue pratique, je m'interrogeais entre autres quant à l'utilité de ce type de résultats pour le CAAS, ou encore, à la possibilité de s'en saisir pour les membres. Une dernière rencontre aux fins du partage des résultats a été tenue au CAAS en septembre 2017 avec une dizaine de membres.

⁵⁰ Tel que décrit par le CAAS au démarrage du projet, « le projet Tshiueten, «le Nord» en langue Innu, vise à favoriser la persévérance et la réussite scolaire des élèves autochtones en leur offrant un environnement d'apprentissage adapté et culturellement sécurisant, tout en leur offrant un curriculum de formation où les cultures et les langues autochtones sont valorisées. [...] Il vise à former des classes de niveaux primaires adaptées aux réalités Autochtones, leurs langues et leurs cultures, au sein même de la Commission scolaire des Rives-du-Saguenay (CSRS), dans un endroit désignée tout en respectant les exigences en matière d'enseignement au Québec et le Programme de formation de l'école québécoise » (CAAS, 2016). Le projet a été réalisé en collaboration avec la Commission scolaire des Rives-du-Saguenay (CSRS), le Conseil en éducation des Premières Nations (CEPN) et la Direction des services aux autochtones et du développement nordique (DSADN) du Ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur (MEES).

Chapitre 5 : Présentation des résultats

Cette section vise à rendre compte des résultats de ce projet de recherche portant sur les représentations sociales du chez soi de personnes des Premières Nations vivant à Saguenay. Les propos recueillis sont présentés en première partie en fonction des éléments de contenu des représentations sociales soit, les informations (sources et contenu), l'image (définition et caractéristiques) et les attitudes (favorables ou non) des participant·e·s en regard du chez soi. Les expériences des participant·e·s concernant le chez soi à Saguenay seront ensuite abordées, permettant de mieux saisir les relations existant entre les éléments de contenu de leurs représentations du chez soi en prenant appui sur leurs expériences actuelles de la construction d'un chez soi ainsi que du sentiment d'être chez soi à Saguenay.

Afin de permettre aux lecteurs d'avoir un accès plus direct au contenu des entretiens, de longs extraits ont été retenus. Ce choix s'inscrit en cohérence de l'approche collaborative privilégiée pour ce projet, notamment en regard de l'espace que nous souhaitions accorder aux voix des participant·e·s. Les extraits présentés sont identifiés d'une manière qui respecte le choix des participant·e·s quant au degré de confidentialité souhaité. Ayant été impliquée directement dans chacun des entretiens, mes propres commentaires, inclus en italique dans certains extraits, servent à contextualiser les propos des participant·e·s, en rappelant, par exemple, la question initiale.

Au moment des entretiens, entre les mois de janvier et mars 2016, l'ensemble des personnes rencontrées fréquentaient le CAAS régulièrement et certaines d'entre elles y occupaient aussi un emploi. Rappelons que j'avais déjà rencontré les personnes ayant participé aux entretiens individuels en prenant part à certaines activités organisées par le CAAS et à l'occasion des rencontres ponctuelles lors de leurs passages au CAAS.

Tableau 1 : Portrait des participant·e·s aux entretiens individuels

Participant·e·s	Genre	Groupe d'âge	Enfants	Appartenance culturelle	Lieux de résidence autres que Saguenay ⁵¹
Kelly Kim Black	F	25-29	3	Innu (Pessamit)	Pessamit, Uashat, Sept-Iles
Jimmy-Angel Bossum	H	20-24	0	Innu-Cri (Mashteuiatsh)	Mashteuiatsh, Odanak, Québec
Grégoire Canapé	H	50 et +	-	Innu (Pessamit)	-
Yann-Abel Chachai	H	30-34	0	Atikamekw (Opitciwan)	Opitciwan, Manawan, Alma
Anne	F	30-34	2	Innu (Pessamit)	Québec, Pessamit, Saint-Raymond, Sainte-Thérèse, Chibougamau
Mean Machine	H	25-29	1	Atikamekw (Manawan)	Manawan, Mashteuiatsh
Miriam	F	20-24	1	Atikamekw (Opitciwan)	Opitciwan, La Tuque et village au Lac-St-Jean
Réal Junior Leblanc	H	30-34	3	Innu (Uashat mak Mani-Utenam)	Uashat mak Mani-Utenam et Sept-Iles, Québec, Montréal
Andréa Rock	F	20-24	0	Innu-Québécoise (Uashat mak Mani-Utenam)	Uashat mak Mani-Utenam, Saguenay, Montréal
David Sioui	H	30-34	0	Wendat-Innu (Wendake mak Matimekosh Lac-John)	Nionwentsio et Nitassinan, Vancouver, Memphis et East Greenstead
Pinamen Vollant	F	25-29	0	Innu (Uashat mak Mani-Utenam)	Uashat mak Mani-Utenam, Ottawa

Les 8 participant·e·s (5 hommes, 3 femmes) au premier entretien de groupe sont majoritairement des étudiant·e·s de l'école Laure-Conan âgés entre 20 et 55 ans et ainsi se connaissaient déjà au moment de la rencontre. Leur enseignante avait accepté de libérer les étudiant·e·s pour une partie de l'après-midi afin de leur permettre d'y prendre part. En plus de ces étudiant·e·s, le groupe était composé d'une animatrice du Centre d'amitié, ainsi que d'un bénévole et une stagiaire, tous deux non-autochtones.

Quant au deuxième entretien de groupe, il a permis de réunir 9 participant·e·s (5 hommes et 4 femmes âgés entre 20 et 55 ans) s'identifiant aux Premières Nations, parmi lesquelles des personnes participant par le biais du Centre d'amitié au programme de

⁵¹ En référence aux principaux lieux (villes, villages et réserves) où ont habité les participant.e.s au cours de leur vie.

développement des compétences *Jeunes autochtones en action*, de même qu'une animatrice et d'autres personnes s'impliquant activement au sein du Centre d'amitié. Certains membres présents au CAAS lors de la rencontre ont décidé de se joindre au groupe de discussion. Un animateur ainsi qu'un bénévole (la même personne ayant pris part au premier entretien) ne s'identifiant pas comme membre des Premières Nations ont aussi participé aux échanges lors de ce deuxième entretien de groupe.

5.1 Le contenu des représentations sociales du chez soi des personnes rencontrées

Cette section sera articulée autour des trois composantes des représentations sociales que sont : l'information (connaissances et expériences du sujet), l'image (savoirs organisés) et l'attitude (position favorable ou défavorable du sujet) (Moscovici, 1961).

5.1.1 Les informations à propos du chez soi

Les principales sources d'informations détenues par les participant·e·s, à propos du chez soi, ainsi que ces informations elles-mêmes, sont présentées dans la section qui suit. Elles mettent en lumière les connaissances et expériences à partir desquelles les participant·e·s tirent leur image du chez soi.

Les principales sources d'informations repérées dans les propos des participant·e·s renvoient aux expériences d'un chez soi et de l'absence d'un chez soi, ainsi qu'aux transformations du chez soi, vécues *personnellement* par les participant·e·s, et *collectivement*, par les Premières Nations au sens large.

Les savoirs liés aux chez soi sont marqués par les expériences personnelles au sein de la famille et de la communauté dans lesquelles ces personnes ont grandi, que ce soit leur famille d'origine ou des familles d'accueil ainsi que par la construction d'un chez soi pour eux-mêmes ou leurs enfants dans leur vie adulte, caractérisée par la singularité tout autant que la continuité.

Ce qui influence notre vision du chez soi aussi c'est qu'on vient de se détacher de la maison familiale. *(Steve Bryan Awashish, entretien de groupe II)*

La famille constitue pour plusieurs personnes rencontrées le « premier chez soi » qu'elles ont connu. Aux plans matériel tout autant que relationnel, la maison familiale et le milieu de vie dans lesquels elles ont grandi (villes, villages, territoires) ont été leurs premiers lieux d'apprentissages et d'appartenance qui ont jeté les bases des caractéristiques des espaces qu'elles qualifient de chez eux aujourd'hui.

Dans mon chez moi, c'est ce qui va me rappeler ma culture, tout ce qui va se ramener à ma famille, à moi à ma culture dans le plus large tu sais. [...] Bien parce qu'ils occupent cet espace-là, ils ont aidé à le bâtir autour de moi. Ils ont créé cet espace-là autour de moi. C'est ce qui me protégeait, dans lequel cet espace-là qu'ils ont bâti pour moi étant jeune qui a fait en sorte que j'ai pu grandir comme je suis et être qui je suis. Après ça ce qu'eux autres ont bâti comme espace, après ça je peux le répéter, je peux l'agrandir, je peux faire ce que je veux avec. Chaque génération est responsable de bâtir son espace après et de le décorer comme il veut. [...] Quand je parle de ma famille il y a celle qui m'a élevée et celle que je suis en train de bâtir.

(David Sioui, entretien individuel)

Les expériences de certaines participantes au sein de familles d'accueil allochtones ont aussi déterminé leurs connaissances du chez soi. Elles ont parlé de ces expériences comme étant marquées par la perte de repères importants pour elles, par une impression de ne pas s'y sentir chez soi.

C'était encore à Sept-Îles mais [...] c'était du côté blanc. Fallait que l'étiquette, manger à table, bien se tenir, fallait tout que j'apprenne ça. Je ne me sentais pas à l'aise avec ça, je ne pouvais pas être moi-même avec ça. Tu sais comment j'avais été élevée avec ma mère, tout d'un coup tu changes du jour au lendemain. Tu es perdue, t'es pas heureuse, je n'étais pas heureuse et j'étais perdue.

(Kelly Kim Black, entretien individuel)

Les milieux familial et communautaire constituent des points de repère quant aux expériences du chez soi. Une personne y réfère en parlant des cinq sens qui sont sollicités par des stimuli présents dans le milieu où elle a grandi, créés par les activités et pratiques quotidiennes.

Mettons chez nous il peut y avoir de la musique innu, la radio va être en innu, là je décris un peu les souvenirs que j'avais quand j'étais jeune, ma mère va faire à manger ça va être de la perdrix de l'orignal, du caribou tu sais. Toutes ces choses-là ont des odeurs particulières, il y a quelque chose là. Mettons aussi, ma grand-mère elle sentait la peau de caribou fumé, donc ça aussi ça a une odeur particulièrement mais c'est aussi le caribou fumé, quand ta grand-mère elle l'a tout tanné fumé, elle a une texture particulière, ça a un son aussi particulier.
(David Sioui, *entretien individuel*)

Ces points de repères concernent aussi les types de relations familiales et communautaires permettant de se sentir en sécurité, protégé, considéré, ce qui y est permis et encouragé, de même que les valeurs qui y sont transmises et véhiculées.

L'expérience personnelle du chez soi a par ailleurs été associée par plusieurs personnes rencontrées aux séjours qu'elles ont effectués en territoire. Plusieurs participant·e·s ont référé aux territoires, à la forêt, en parlant des endroits où elles se sentaient bien, à l'aise, confortables.

C'est sûr il y a beaucoup de calme. Il n'y a pas de voitures, les bipbips, le stress de la ville n'est pas là. [...] On peut tout faire en territoire. Je te dirais aussi juste le fait d'être dans le bois est revitalisant pour soi. Il y a comme un état d'être, un certain équilibre en territoire. Mettons que la ville peut pas donner. [...] T'as juste toi, la forêt, la survie.
(Jimmy-Angel Bossum, *entretien individuel*)

Tu dors quand le soleil dort, tu te lèves quand le soleil se lève. Tu n'as pas d'heure dans le fond. C'est ça le fait de... T'as pas d'heure, tu suis la nature. Parce qu'il n'y a rien, il n'y a pas de TV t'as rien, Nous on n'avait pas de TV rien, rien rien. Je veux dire matériel là, y'a rien. [La] mauvaise énergie, si l'autre est en tabarnouche, tu le sens veut veut pas. Il n'y a rien qui peut te choquer là-bas, il n'y a rien.
(Ronald Bacon, *entretien de groupe I*)

Ces séjours leur ont aussi permis d'apprendre certaines pratiques et savoir-faire de membres de leur famille et de leur communauté au cours de leur vie.

Elle [grand-mère] est à La Tuque mais c'est avec elle que je vais dans le bois, c'est elle qui me montre quoi faire. Il y a mon arrière-grand-mère mais là elle est décédée il y a deux ans, mais elle nous montrait comment faire des raquettes, comment faire des bateaux avec de l'écorce. Elle nous montrait des trucs comment faire à manger atikamekw. »
(Cindy Petitquay-Richer, *entretien de groupe I*)

Je me souviens quand j'étais jeune, on allait tout le temps dans le bois. Pendant l'été on restait dans le bois, pendant la saison de bleuets on allait dans le bois. [...] Oui, surtout avec mes grands-parents je restais pendant un mois, pendant tout l'été, dans le bois. Des fois je retournais dans ma communauté, je retournais dans le bois. [...] C'est ça et faire ce que faisait ma grand-mère, faire du bois, préparer les gibiers, faire la banique, entretenir le campement tout ça, aller chercher du sapin, faire du collet, [...] Oui, et ma mère aussi nous amenait, en famille avec mon père. [...] C'est ma grand-mère qui m'a appris et mes parents aussi, on faisait ensemble, on allait aux collets ensemble. [...] Oui, on se promenait beaucoup, on allait chercher du poisson, du sapin, en canot avec les rames. Des fois on marchait pour aller chercher des affaires dans le bois, au besoin là.

(Yann-Abel Chachai, entretien individuel)

Le calme, le silence, la qualité de l'air sont autant de facteurs qui appellent au bien-être associé au chez soi pour plusieurs participant·e·s. Les séjours en territoire sont abordés par plusieurs comme des espaces de ressourcement et d'équilibre, ce qui permet de (re)trouver l'énergie et la motivation pour continuer leur cheminement. Ici une femme parle de l'énergie qu'elle y retrouve pour la poursuite de ses études par exemple.

Cindy : Moi quand je m'en vais en ville on dirait que je suis moins bien mais quand je m'en vais dans le bois on dirait que c'est comme une thérapie. J'ai déjà oublié je me sens déjà mieux, je me sens comme chez nous. [...] Oui ici des fois on dirait que je m'ennuie de là-bas. Quand je vais là c'est comme si j'avais tout oublié je suis prête à retourner aux études je ne sais pas pourquoi.

Ronald : C'est l'énergie [...] J'aime le silence.

Cindy : L'air est pur aussi. [...] Me semble moi quand je vais dans la forêt ça fait du bien.

Tcitcip : Ça déstresse

Ronald : Ma grand-mère disait toujours que le sapin ça fait du bien en dedans quand tu le respirez.

(Cindy Petitquay-Richer, Ronald Bacon et Tcitcip, entretien de groupe I)

À l'extérieur, dehors, parce que tu peux aller partout et en même temps mettons tu vas dans une place tu entends toutes les voitures, et puis je ne sais pas ça me fait du bien. l'air qui passe, les feuilles... Tous les bruits mettons, tu prends un petit 5 minutes d'attention et ça fait vraiment du bien, c'est le fun.

(Tcitcip, entretien de groupe II)

En plus des expériences liées aux espaces physiques tels que les territoires, celles vécues au sein de milieux urbains et de réserves comptent parmi les principales sources d'informations des participant·e·s à propos du chez soi. Les expériences personnelles et

collectives des participant·e·s évoquent leurs relations aux milieux urbains en général. Certaines des personnes rencontrées ont grandi en milieu urbain avec leurs parents ou encore ont accompagné les membres de la famille lors de leurs études, lors de séjours à l'hôpital ou encore pour le commerce. Les expériences et les souvenirs des participant·e·s sous-entendent que les personnes des Premières Nations sont depuis toujours en relation avec les villes et les citadins, en somme, qu'elles n'ont jamais été tout à fait isolées des milieux urbanisés.

Vois-tu moi quand je m'en vais dans les villes, c'est ma culture qui m'amène là. Parce que souvent les gens me demandent pour leur parler de ma culture, de ma langue de ma spiritualité. C'est ça qui m'amène en ville. Sinon je resterais chez nous, à aider mon peuple. Mais mon peuple c'est des gens d'ici aussi. Regarde, ils sont dans les villes.
(Grégoire Canapé, entretien individuel)

Certaines personnes ont par ailleurs parlé de l'importance de la qualité de l'environnement associée au chez soi en se remémorant leurs expériences au sein de plus grands centres urbains tels que Montréal, Québec ou Ottawa, des villes leur semblant tantôt « sales », polluées et nauséabondes ou encore, et ce, malgré leur taille, comme des endroits où on se sent à l'étroit.

Ce que j'ai remarqué à Montréal quand tu marches dehors ça pue. À Montréal, ça pue, ça sent la grosse ville. [...] Mettons que je sors à Montréal, l'affaire que je n'aimais pas c'est que tu es toujours entourée de plein de monde.
(Andréa Rock, entretien individuel)

Quand je suis revenue en ville à Sept-Îles la première affaire qui m'avait touchée dans le fond c'est qu'il y avait de l'espace. Je l'ai senti quand je suis revenue, tu sais les immeubles sont tellement loin, il y a de l'espace, tu respires mieux. À Ottawa c'est haut, c'est proche, c'est petit, c'est tout collé. Quand j'étais là-bas je n'avais pas conscience de ça mais quand je suis revenue j'ai senti l'espace qu'il y avait là entre chaque immeuble et chaque maison.
(Pinamen Vollant, entretien individuel)

Les réalités vécues à Saguenay plus particulièrement font aussi partie des expériences en milieu urbain comptant parmi les informations détenues par les personnes rencontrées à propos du chez soi. Ces informations permettent de dresser un portrait sommaire de leurs expériences à Saguenay et sont davantage détaillées à l'annexe 7. Ce choix est motivé par l'ampleur des commentaires recueillis à propos des expériences à Saguenay et de la pertinence d'une telle section spécifique pour les fins d'une utilisation future de cette partie

des résultats de la recherche. Par ailleurs, ainsi rassemblées, ces informations donnent un aperçu de la tension qui caractérise en pratique la relation entre le chez soi réel et idéal.

Les réalités que certains participant·e·s ont connues au sein des réserves permettent de mieux saisir leurs rapports actuels à ces territoires et aux communautés qui s'y trouvent dans la perspective du chez soi, de même qu'avoir une meilleure idée des types de relations et des conventions auxquelles elles et ils ont été habitués entre eux.

Tu vois la culture innu et le traditionalisme, les tentes à suer, les loges d'enseignement, c'est tous des avantages que tu peux vivre. Le monde se connaît toutes aussi, c'est comme une grosse famille. Le village entier c'est comme une grosse famille je te dirais. Souvent il y a aussi de l'entraide entre eux autres, tu sais tu n'as pas peur de faire garder ton enfant par quelqu'un d'autre, que tu as confiance, tu la connais cette personne-là. Tout le monde se salue aussi. Il y a des avantages de même. Ce n'est pas la ville ville ville, tu es dans un petit village dans le bois là. Tu es tout seul, c'est plus tranquille.

(Kelly Kim Black, entretien individuel)

Moi ce que j'aime le plus quand je vais dans ma communauté, pour vrai ce que j'adore le plus, c'est que je peux rentrer dans n'importe quelle maison et pas être obligée de cogner, je sais qui reste là. [...] tu ne demandes pas vraiment si tu peux te faire un café, tu t'en fais un et tu jases avec eux, vous mangez du pain ensemble et vous riez et après ça, tu mets tes bottes puis tu t'en vas. [...] Moi quand je vais là, moi le feeling d'être accueillie comme un humain normal, sincèrement c'est le plus beau feeling [...] C'est ça que j'aime quand je vais là, je me sens accueillie : Kuei viens manger j'ai de la perdrix, ou j'ai du caribou, viens-tu manger. Tous les indiens ils ne savent même pas qui je suis et ils m'accueillent, je me sens accueillie en tant qu'humain. - T'es un bon vivant, tu mérites de manger à ma table.

(Andréa Rock, entretien individuel)

Ce qui est l'fun, peu importe quand je retourne je sais que je vais être bien, je ne sais même pas où je vais rester mais je sais que je ce ne sera pas un problème. Ça n'a jamais été un désavantage dans le fond là, parce que j'ai pas vraiment d'endroit à moi mais tu sais peu importe demain j'y retourne et je vais trouver où aller.

(Pinamen Vollant, entretien individuel)

Mettons il y a une fille qui vient ici au collège et puis elle a une maison à Pessamit je pense en tout cas, une réserve sur la Côte-Nord, elle a une maison là-bas qui est multigénérationnelle. [...] Si j'avais continué à vivre en réserve, je serais comme ça aussi et tu sais ça ne me dérangerait même pas, je serais même très contente d'accueillir d'autres membres de ma famille. Le concept de chez soi c'est vraiment différent je trouve.

(Miriam, entretien individuel)

Les possibilités d’user de certaines pratiques culturelles et l’esprit communautaire ressenti sur les réserves sont perçus positivement par les participant·e·s et associés à leurs expériences et connaissances du chez soi. Toutefois, ces grands traits se fondent parfois à d’autres avec lesquels il est plus difficile de conjuguer, et qui donnent un aperçu des motivations poussant certains participant·e·s à déménager hors réserve, ou encore, de celles de leurs parents et de l’intention de ces derniers à leur égard.

Ça va toujours être mon chez nous. Parce que je suis né là, j’ai connu mes premières expériences là-bas. La délinquance que j’ai connue puis qui m’a fait grandir je l’ai connue là-bas, ce n’est pas quelque chose de mauvais non plus là. [...] Je suis partie de là et je pense que je suis un des seuls à être allé à l’université dans tous mes amis. Comme je te dis j’ai choisi d’aller ailleurs pour mieux avancer.

(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)

Ma mère m’a gardé avec elle à Sept-Îles jusqu’à 6 ans. Mais là -bas c’est un milieu, sur la réserve, c’est un milieu que tu es plus précoce à fumer des cigarettes plus de bonne heure, d’avoir des enfants plus de bonne heure. Je ne juge pas il y en a qui ont réussi à être avocate, devenir médecin, ce n’est pas toute la communauté qui est comme ça, mais ma mère voulait le meilleur pour moi alors elle a dit tu vas aller vivre à Chicoutimi chez ton père qui est un blanc. Fait que là bien c’est ça moi je suis allée vivre avec mon père.

(Andréa Rock, entretien individuel)

Moi je vivais dans une ville où il y avait beaucoup de consommation et un moment donné ça n’allait pas bien et ma mère m’a dit viens-t’en à Chicoutimi tu vas voir ici c’est mieux. À un moment donné dans une ville quand tu te connais, tu connais tout le monde, tout le monde sait qu’est-ce que t’as fait et à un moment donné l’énergie était négative. Fait que je suis venu ici pour, ben pour être plus bien.

(Dylan Jean-Pierre, entretien de groupe I)

Avoir vécu des affaires de même sur la réserve, tout le temps avoir un mauvais début je te dirais là, bien ça ne te tente pas que tes enfants subissent ça là. Fait que moi ce que j’ai fait c’est resté ici et avoir une bonne école pour ma fille, avoir les ressources qu’il faut... [...] Moi c’était important que mes enfants ne voient pas ça, qu’ils ne voient pas un soûlon qui se promène dans la rue, qu’ils ne voient pas un gars qui se drogue en dessous d’une galerie, qu’ils ne voient pas qu’un gars s’est endormi en plein hiver et puis qu’il est mort genre. Tu sais il y a comme des avantages et des désavantages à vivre sur une réserve. Puis ici il y a comme des avantages et des désavantages qu’ils vivent tu sais.

(Kelly Kim Black, entretien individuel)

En plus de ces expériences personnelles, les récits d’expériences du chez soi des personnes et familles de cultures autochtones, tels qu’elles leur ont été racontées, participent

eux-aussi à leurs connaissances du chez soi. Cette « mémoire collective » a trait au mode de vie de leurs ancêtres, aux types de relations entre familles et communautés, de même qu'aux transformations graduelles de ces réalités induites par le colonialisme.

[En territoire] pour moi ça c'est vraiment mon vrai chez moi. [...] Oui parce que je me dis que mes ancêtres ont toujours vécu en territoire et ce n'était pas vraiment un endroit fixe mais dans l'imaginaire c'était partout en forêt. Fait que mettons si je m'endors, si on tente la tente à un endroit, le lendemain ça peut être ailleurs. C'est comme relatif, ce n'est pas vraiment un endroit fixe le chez moi.
(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)

Le fameux mot qu'on appelle colonialisme. Ça ça brisé beaucoup de choses, beaucoup de nos pratiques, beaucoup de nos états d'âmes, beaucoup de ces choses-là. Même notre chez soi est devenu autrement.
(Grégoire Canapé, entretien individuel)

Parmi les informations acquises par le biais des histoires et des expériences collectives, plusieurs participant·e·s, évoquent l'actualisation de certaines pratiques et modes de vie propres aux générations de Premières Nations les ayant précédés. Le chez soi se lie ainsi à une certaine forme de temporalité et est perçu tant comme un espace de continuité que de rupture. À titre d'exemple, on pourrait considérer les expériences du nomadisme, qui impliquent l'établissement temporaire des habitations à différents endroits en territoire, selon le chemin parcouru, les saisons, les besoins les ressources disponibles, etc.

Je suis comme resté nomade un peu. Je ne considère pas mon chez nous comme un seul endroit fixe mais comme un peu partout. C'est comme en territoire, justement je m'en vais là en fin de semaine. On va marcher environ 10km par jour après ça on tente la tente après on continue ça le lendemain.
(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)

[Le chez soi] ça peut être un endroit que je peux reproduire aussi un peu partout. Tu sais si je connais la recette pour me faire un chez moi je peux la reproduire un peu partout où je vais. [...] Parce que dans le fond mon territoire c'est partout. Moi j'amène avec moi les connaissances que j'ai et je vais les, je vais réinsérer... C'est pour ça que je te disais moi je porte avec moi mon bagage et je le réinstalle où je suis. Un peu comme traditionnellement c'était fait. On apporte le strict minimum, les connaissances sont dans ma tête et quand je change de lieu bien là je rebâtie dans une autre place mais avec les affaires qui sont disponibles ici sur place.
(David Sioui, entretien individuel)

Certains participant·e·s font référence à différentes pratiques induites par la colonisation dans l'histoire récente des Premières Nations et qui ont bouleversé leur rapport au chez soi, entre autres par la délimitation de frontières, la création des réserves, l'exploitation des ressources et l'introduction de la propriété privée en territoire.

Les peuples autochtones qui venaient le long du fleuve bien ils passaient par le Saguenay et descendaient la rivière jusqu'au Lac. [...] Avant que toutes ces affaires-là changent et que tous les cours d'eau et les rivières soient modifiées.
(*Miriam, entretien individuel*)

Ils ont mis sur pied des réserves à castor qu'ils appellent. Ce sont des lots familiaux. C'est à partir de ce moment-là aussi que les gens ils se sont dit bien ça c'est chez moi. Même un frère qui chassait avec son autre frère et qui n'avait pas le même lot que lui n'avait pas le droit de chasser, plus maintenant, parce que ce n'était plus son lot. Le chez soi est devenu autrement. C'est devenu une appartenance. Dans le sens que ça, ça m'appartient. Tu n'as plus le droit de venir sans que tu me consultes. Ça se faisait autrefois mais dans le respect, ce n'était pas une obligation. Et c'est comme ça que les gens ont commencé à se diviser chez eux, chez eux-mêmes là. Après ça ils ont commencé à créer les réserves. Ils ont délimité des carrés et ont dit ça c'est chez vous vraiment chez vous, tu es maître et roi, parce que c'est comme un terrain privé. Mais sortant il y avait un espèce de paradoxe, parce que tu étais chez vous dans le carré mais en dehors de ça tu avais les réserves à castor autrefois qui elles étaient là, anciennement les terrains familiaux, les terrains de clans, les territoires de clan. Les gens ont commencé à ne plus comprendre ça. Ils disent que je suis chez moi mais chez moi c'est dans ma terre en haut, c'est dans mes territoires de chasse, c'est là qui est vraiment chez moi. On m'a donné ce terrain-là on m'a dit que c'était chez nous, mais c'est vraiment délimité par un carré. C'est comme ça que ça a commencé à changer, que la mentalité des gens a commencé à changer.
(*Grégoire Canapé, entretien individuel*)

Le gouvernement avait besoin de nous réunir dans des endroits spécifiques mais nos manières de nous définir n'étaient pas comme ça non plus avant.

(*David Sioui, entretien individuel*)

Tcitcip : Quand je suis parti d'Obedjiwan pour aller rester à Québec ça été vraiment un choc pour moi parce que j'ai tout le temps on m'a souvent amené dans le bois alors quand je suis rendu là-bas en ville j'ai comme genre perdu un peu de moi-même et quand je suis retourné à Obedjiwan pour aller dans le bois au niveau de la déforestation c'est plus les mêmes feelings ce n'est plus les mêmes images, c'est laid [...] Ils disent ok on va planter, c'est pas pareil. La forêt est plus pareille.

Anonyme : Hydro-Québec à Wemo. Ils ont tout brisé les lacs, c'est fini.

Ronald : Et c'est les machines qu'ils emploient aussi, un multi j'en ai vu un travailler. Tabarnouche que ça roule, les lailles, ça brise tout. Avant au moins les gars étant en chainsaw mais là ils peuvent faire un ravage c'est pas long là.

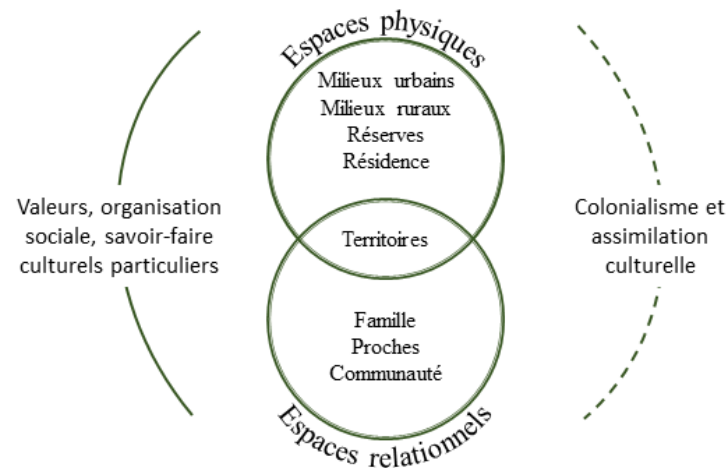
(Tcitcip, Anonyme et Ronald, entretien de groupe I)

En terminant, ajoutons que le thème de l'identité culturelle teinte aussi les sources d'informations détenues à propos du chez soi, en référence aux relations à soi-même et associé au « chez soi en soi ».

Parce que pendant mon adolescence j'ai vraiment eu l'impression d'être déracinée parce que j'étais la seule autochtone du village. [...] Je n'assumais pas mon identité autochtone. J'avais beaucoup de difficulté avec ça à cause du primaire et toutes les langues sales si on veut, toutes les méchancetés et tout ça, fait que mon identité je commence à l'assumer plus et c'est l'fun pour ça. [...] Mon chez moi c'est ça faut que je me le construise j'ai l'impression parce que mon identité autochtone est diffuse et elle n'est pas stable alors il faut vraiment que je me construise quelque chose moi-même là. *(Miriam, entretien individuel)*

La figure 1 permet de dresser un portrait général des expériences personnelles et collectives à partir desquelles les personnes rencontrées tirent leurs informations lorsqu'elles abordent l'idée du chez soi. Celles-ci sont puisées à partir de leurs expériences de certains types d'espaces physiques et relationnels, tous deux intimement liés au chez soi, de même que des connaissances détenues à propos des expériences vécues collectivement par les Premières Nations en regard du chez soi. Les tirets utilisés dans le schéma visent à souligner les transformations et les destructions du chez soi engendrées par le colonialisme et les tentatives coloniales répétées visant l'assimilation culturelle des peuples autochtones. Les aspects collectifs ont évidemment des répercussions sur les expériences personnelles du chez soi pour les personnes rencontrées et vice-versa.

Figure 1 : Les sources d'informations des participant·e·s à propos du chez soi



5.1.2 L'image ou le champ de représentations du chez soi

Le champ de représentations est présenté ici à partir des définitions et caractéristiques qui sont prêtées à l'objet par les participant·e·s.

5.1.2.1 Les définitions du chez soi.

Mentionnons d'emblée que l'expression « chez soi », d'usage courant, a trouvé écho chez toutes les personnes rencontrées. Toutefois, il est possible de saisir dès les premières minutes de certains entretiens que l'expression chez soi n'est pas simple à définir pour les participant·e·s. Le chez soi induit rapidement une diversité de conceptions, dont le caractère subjectif et culturel se traduit à de multiples échelles.

Chez nous chez nous? C'est quoi tu veux dire par là? [...] tu veux dire où j'habite?
Ou tu veux dire partout où ce que j'habite, dans quelle ville?

(Anne, entretien individuel)

Chez moi... Comment ça se passe? [...] ici ou là-bas, d'où je viens?

(Mean machine, entretien individuel)

Moi, c'est ma maison, mes affaires, mes appartements, mes pièces à moi et à mon garçon.

(Miriam, entretien individuel)

Ça me fait penser à chez nous, ma maison, mais dans ma réserve, bien dans ma communauté je dirais plus.

(Pinamen Vollant, entretien individuel)

Tciticip : Dans le bois

Ronald : Je pense que chez nous c'est la planète.

(Tcitcip et Ronald Bacon, entretien de groupe I)

Je ne sais pas si on avait une signification, si ça existait le chez soi, tu sais dans notre culture, je me demande. Si on bougeait tout le temps ou bien on a toujours considéré, on est chez nous on est chez nous, tu sais c'est même pas dans la pensée le chez soi clôturé. *(Réal Junior Leblanc, entretien de groupe II)*

Lorsque certains participant·e·s ont demandé à ce que je définisse davantage le terme du chez soi, je mentionnais qu'aucune définition unique ne me permettait de répondre à cette question et que, par ailleurs, l'objet du projet de recherche était précisément de mieux connaître le sens de cette expression pour elles, de même que de savoir si, sur la base de cette signification, elles se sentaient chez elles à Saguenay.

La plupart des personnes rencontrées ont évoqué l'objet à partir des sentiments qu'il évoque pour elles, des types de relations aux autres, de même que des possibilités qu'un chez soi induit. Pour Mean Machine par exemple, l'idée du chez soi se rapporte aux endroits où il se sent bien, des espaces qu'il connaît, où il trouve des repères, et dans lesquels il entretient des liens significatifs avec des proches ou des personnes de l'entourage. Pour ce participant, l'idée du chez soi renvoie à la communauté où il a grandi – incluant sa maison familiale –, la communauté où il a déménagé chez sa conjointe, en forêt, de même que le logement dans lequel il habite.

Parmi les mots ou images les plus souvent associés au chez soi en début d'entretien, les concepts d'aisance, de zone de confort et de sécurité ont été mentionnées à plusieurs reprises par les participant·e·s. Ainsi, le chez soi a été défini comme un espace « où tu te sens bien » ou « un lieu de repos », de même qu'un espace auquel il est possible de « s'identifier » et « contribuer » et qui permet « d'avancer » et « d'évoluer ».

Dans le fond être chez soi, c'est être dans notre zone de confort peu importe où on est.

(Kelly Kim Black, entretien individuel)

Chez soi ça veut dire une sécurité une place où tu es bien [...] Le chez soi je pense que c'est une place où tu peux évoluer en sécurité. C'est ça que je pense du chez soi.

(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)

Je vais dire quelque chose que tout le monde va comprendre. Il y des gens qui vont arriver chez eux le soir, ils vont s’habiller en mou pour se sentir à l’aise parce qu’ils sont chez eux. Bien un autochtone va parler sa langue parce qu’il se sent chez lui. Un autochtone va faire, va utiliser sa spiritualité quand il se sent chez lui. Un autochtone va être à l’aise d’être ce qu’il est quand il se sent chez lui. [...] Comme quelqu’un qui va être assez safe, assez confortable chez eux pour s’habiller en mou. Qu’il se sente confortable, il ne se sentira pas jugé.

(David Sioui, entretien individuel)

Les possibilités de participer, voire d’exercer un certain contrôle sur un espace permet à certaines personnes rencontrées de s’y sentir chez elles. La notion de participation évoquée renvoie non seulement au contrôle mais aussi à l’exercice de responsabilités.

C’est ma zone à moi, c’est moi qui a le contrôle de ma zone de confort. C’est moi qui choisis qui entre et qui n’entre pas. Quand tu as un contrôle sur ton chez toi c’est déjà bon. Tu choisis ce que tu fais rentrer de mal ou de mauvais, ce que tu fais rentrer de bien.

(Réal Junior Leblanc, entretien de groupe II)

Chez soi c’est être à l’aise dans ton propre confort ta propre maison ton appartement, de faire tes affaires, où ce que tes responsabilités sont dans le fond.

(Yann-Abel Chachai, entretien individuel)

Le chez soi a aussi été envisagé comme un espace qui évolue sans cesse tout au long de notre vie, de notre « passage ». Envisagé ainsi en perpétuelle construction, le chez soi apparaît comme un processus plutôt qu’une fin en soi.

Tu ne peux pas arriver dans une place et dire ok je suis chez nous, faut que tu le construises. Ça se construit.

(Réal Junior Leblanc, entretien de groupe II)

Mon père disait si les gens comprendraient qu’on naît sur cette terre et on s’en va, il me faisait le signe vers l’ouest, où soleil se couche, il me dit avant d’arriver là il y a plein plein de choses dans notre vie. C’est ça que les gens ne comprennent pas. Tu vis dans cette terre, c’est un passage mais dans ce passage là il y a plein plein de chose qui va faire. Mais si les gens comprendraient que tu vis, que c’est rien qu’un passage, tout irait bien, c’est ce qu’il me disait. Et justement dans ce fameux passage là c’est à ce moment-là que tu crées ton chez soi, que tu crées ton chez soi de la manière que tu as vécu.

(Grégoire Canapé, entretien de groupe II)

Enfin, bien qu’il ait été associé à différents espaces physiques – tels que la maison, les villages et les villes ou les territoires – le chez soi est défini comme un espace se situant d’abord, et fondamentalement, à l’intérieur de soi : être bien avec soi-même permettrait de

se sentir chez soi n'importe où, ou à l'inverse, être mal à l'aise avec soi-même ne permettrait de se sentir chez soi nulle part. Comme Ronald dit l'avoir appris, peu importe les aspirations qu'on poursuit ou les apprentissages qu'on souhaite faire, il importe d'être bien avec soi-même avant toute chose.

J'ai trouvé ça cool ce qu'il avait dit. L'importance d'être bien, d'être bien avec soi-même et tout ça. [Mon guide] il dit si tu es bien, tu es ben partout. Je dis tout le temps on a la même adresse c'est la planète. C'est juste qu'il y a du monde qui ont fait des frontières.
(Ronald Bacon, entretien de groupe I)

Christina : Moi je suis chez nous en dedans ici [en pointant son corps]. [...] Je me fais ma bulle, tout ça. Quand je suis bien avec moi-même je suis bien. Quand on dit chez moi, si je suis bien, je suis bien partout.

[...]

Grégoire : Elle a utilisé le mot tantôt, elle a dit ma bulle. Et dans notre langue, anciennement c'est un vieux mot qui n'est plus en usage chez nous. Ton chez soi on appelait ça *nikuieam*, c'est ma bulle. C'est ça ton chez soi, c'est *nikuieam*, elle a dit tantôt c'est ma bulle elle a dit en français mais le vrai mot c'est comme tu dis c'est où tu es, c'est vraiment toi là. Parce que tu voyages hein, et tu voyages, et c'est vraiment ta bulle qui est ton chez soi.

Réal : Ça n'existe pas le matériel de chez soi...

[...]

Jimmy : J'ai compris que le vrai chez soi ce n'est pas vraiment un endroit fixe, mais ça part à l'intérieur de toi. Si tu es bien à l'intérieur de toi, tu peux établir ton chez toi à un endroit, mais il faut comprendre que le vrai chez soi ça part de l'intérieur et après ça peut s'extérioriser. [...], je me sens bien partout parce que j'ai compris que le vrai chez soi était à l'intérieur.

Grégoire : D'où le mot que j'ai utilisé tantôt *nikuieam*, ma bulle. Pis à partir de ce mot-là les Mi'kmaq ils disent *wigwam*, c'est vraiment une demeure hein. Mais nous *nikuieam* c'est ma bulle. Eh eh c'est comme je vous disais tantôt mes parents, mon père disait ça un jour tu vas avoir ton *nikuieam* à toi puis en fait tu l'as déjà ce *nikuieam* va falloir, il va être tout le temps-là présent, partout où tu vas être il va être là. C'est vraiment de... pas de définir... mais de vivre. [...] Et personne ne peut entrer dans cette bulle si toi tu ne veux pas. Quand même si tu es là, personne ne peut rentrer là parce que c'est ta bulle à toi, c'est ton *nikuieam* c'est ton chez soi. C'est de là que vient le vrai sens du mot, être bien chez soi parce que toi-même tu le dis, moi aussi je l'ai expérimenté lors de mes voyages, d'être bien partout où ce que j'étais.

(Christina Hervieux, Jimmy-Angel Bossum, Réal Junior Leblanc et Grégoire Canapé, entretien de groupe II)

5.1.2.2 Les caractéristiques du chez soi

Le schéma suivant a été produit et utilisé comme outil de travail aux fins du traitement des informations recueillies auprès des participant·e·s, de façon à documenter et à synthétiser

les principaux thèmes qu'ils et elles ont abordés. La forme circulaire a été privilégiée afin de traduire les interrelations entre les différentes sphères, le chez soi se compose ainsi d'aspects physiques, émotionnels, psychologiques tout autant que spirituels. La forme et les composantes retenues ne sont pas sans rappeler la structure de la roue de médecine, de même que des modèles de santé holistique. Toutefois le but recherché n'était pas de faire directement référence à ces modèles complexes. Lors de la première rencontre de discussion autour des résultats préliminaires de la recherche, ce schéma a semblé approprié selon les personnes y ayant pris part : il présente l'avantage d'être compris aisément, d'offrir un coup d'œil rapide du concept du chez soi pour les Premières Nations vivant en milieu urbain et surtout de faire en sorte que celles-ci puissent s'y reconnaître. L'ensemble des thèmes retenus ont une influence directe sur le sentiment d'être chez soi, sans que leur importance relative ne soit hiérarchisée.

Figure 2 : Les caractéristiques du chez soi évoquées par les participant·e·s



Sphère physique

Les thèmes présentés dans la sphère physique décrivent les caractéristiques physiques du chez soi telles qu'elles se dégagent des propos des participant·e·s. Celles-ci se rapportent aussi bien aux besoins de base et à la santé physique des personnes, qu'à l'environnement où elles habitent. Plusieurs personnes rencontrées ont référé à leur chez soi en parlant de lieux physiques et d'habitation tels que la maison familiale où elles ont grandi ou encore, à leur

appartement aujourd'hui. Bien qu'indissociables du lieu d'habitation, les limites des espaces physiques habités par les personnes vont bien au-delà et comprennent tout autant ces différents types d'habitation que le milieu où ceux-ci se trouvent, tels que l'environnement naturel ou bâti d'une ville.

Moi ça me fait penser, c'est d'être confortable chez nous, pas nécessairement être chez toi dans ton appartement ni chez ton père ni chez qui que ce soit mais dans la ville aussi où tu vis faut que tu te sentes à l'aise aussi. Moi c'est ça être chez nous.
(Andréa Rock, entretien individuel)

Milieu sain et sécuritaire. Considérant leur milieu de vie, c'est-à-dire aussi bien l'habitation que le milieu plus large que constitue la ville dans son ensemble, les participant·e·s ont fait référence à l'importance pour eux d'habiter un espace dans lequel ils se sentent en sécurité, sans craindre que leur intégrité physique soit menacée.

Je me sens en sécurité ici je sais qu'il n'y a pas un malade qui va venir ouvrir ma porte la nuit... [...] Ça pour la sécurité je dors vraiment bien sur mes deux oreilles, le monde est... sont vraiment gentils.
(Andréa Rock, entretien individuel)

Quelques personnes ont aussi parlé des difficultés à se sentir chez soi lorsque les rapports au voisinage sont difficiles et occasionnent des visites ponctuelles du corps policier.

La plupart des participant·e·s ont souligné l'importance de vivre dans un milieu « sain », ce qui est notamment rendu possible par la qualité de l'environnement dont ils sont entourés. Pour certaines personnes, ce dernier élément a trait à la santé physique, référant notamment aux possibilités de s'adonner à des activités physiques en plein air.

À Chicoutimi c'est ce que j'aime c'est que quand tu marches dehors tu sens les Monts-Valin, ça sent bon. [...] Ça me prend un côté plein air, faut qu'il y ait de la forêt. Ce n'est pas une question de côté autochtone, il y a des blancs aussi comme ça qui vivent que ça leur prend de la forêt.
(Andréa Rock, entretien individuel)

Si cette participante a tenu à souligner que sa volonté de vivre dans cet environnement familial n'était pas uniquement due à ses origines autochtones, d'autres ont toutefois dit que le fait de se retrouver près des espaces plus « naturels » pouvait permettre aux personnes ayant toujours vécu dans de tels contextes, que ce soit à l'intérieur même des villes ou dans

leur proximité comme c'est le cas pour les réserves, souvent situées tout près voire même enclavées dans des milieux urbains, de s'y retrouver davantage chez soi, d'y vivre bien. La beauté a aussi été associée aux milieux « sains », attrayants.

Ici tu es plus proche de la nature, tu es moins dépaycé. En partant tu as la réserve, en venant ici c'est un peu moins pire, tu es moins dépaycé dans le fond quand tu vas partir. Moi en tout cas si j'avais toujours habité dans une réserve, je ne serais jamais partie dans une grosse ville. [...] Oui, c'est moins d'un coup parce que c'est comme une petite ville, c'est plus proche de la nature fait que tu te retrouves un peu. *(Anne, entretien individuel)*

Anonyme C : C'est niais mais le paysage aussi. J'avais le choix de rester à Trois-Rivières ou ici et je trouvais que c'était plus beau ici.

Ronald : C'est beau ici, c'est beau ici.

Dylan : Le fjord!

Ronald : Le fjord, les rivières... »

(Anonyme C, Ronald Bacon et Dylan Jean-Pierre, entretien de groupe I)

Habitation. Plusieurs personnes ont référé à un moment ou un autre à l'appartement ou la maison qu'elles habitent en parlant de leur chez soi. Les conditions matérielles d'habitation sont considérées importantes pour se sentir chez soi, sans toutefois que le lieu où se trouve l'habitation importe quant à lui. L'habitation est considérée nécessaire en premier lieu pour fournir un abri physique pour le corps. Quoique l'idée du chez soi aille bien au-delà « du domicile », plusieurs considèrent primordial d'avoir accès à un tel abri, de sentir qu'il y a quelque part une place pour soi, un lieu de repos.

C'est avoir un endroit où avoir un nid, rester là tu sais, avoir un chez soi, rester dans une maison, avoir un abri. *(Yann-Abel Chachai, entretien individuel)*

Tu as un abri ok, tu as une place où aller où rester [...] en autant que la pluie rentre pas dedans qu'il fasse chaud. *(Ronald Bacon, entretien de groupe I)*

Plusieurs participant·e·s ont souligné que l'un des éléments nécessaires pour considérer ce type de lieu comme étant chez soi, était de pouvoir exercer un certain contrôle sur ce dernier, que ce soit pour choisir (ce) qui peut en entrer ou en sortir que pour décider ce qui compose ou se passe à l'intérieur et ainsi de pouvoir se sentir libre.

Moi, c'est ma maison, mes affaires, mes appartements, mes pièces à moi et à mon garçon. [...] Puis tu sais de ne pas me sentir coupable mettons je décide de partir une fin de semaine, de ne pas sentir coupable genre que si j'amène mon garçon je pars avec lui et mon conjoint on part je ne sais pas moi aux Escoumins, bien c'est ça.

(Miriam, entretien individuel)

Pour cette mère, il importe par exemple de garder à vue quelques traces de ses enfants, de faire de sa maison un lieu où la présence des enfants est visible et accueillie.

Comme chez nous peut-être il y a du monde qui vont trouver ça laid parce qu'il y a des dessins de mes enfants. C'est des choses qui, c'est mes enfants. D'autres c'est tout chic, on dirait un magazine chez eux.

(Cindy Petitquay-Richer, entretien de groupe I)

Suivant le même ordre d'idée, cette participante parle des habitations dans lesquelles elle se sent bien, des espaces *habités*, dont on peut sentir « l'âme », où il est possible de percevoir l'empreinte des gens qui y sont passés.

Ce qui est le fun avec le côté communautaire, comme au Centre ici il y a des affaires en bois, tu vois que c'est naturel, il y a de la nature un peu. Les murs sont blancs mais tu vois des choses que le monde a créé là. Et moi j'aime ça le côté artistique et le côté que tu as l'impression que quelqu'un vit ici, la table de bois ça c'est l'un. C'est important parce que plus on va vieillir, ça n'existera plus ça.

(Andréa Rock, entretien individuel)

Une autre participante parle quant à elle des limites qu'elle ressent quant aux possibilités d'habiter « pleinement » son appartement actuel.

Moi je voulais peindre. Je voulais peindre en noir mais ils n'ont pas voulu. Ils ne voulaient pas que j'accroche ma télé. [...] Ils ont dit tu feras ça quand tu auras ton propre chez vous! (ahah) ils m'ont dit ça. C'était juste un mur noir, je voulais juste faire comme un peu de la création.

(Kelly Petitquay-Richer, entretien de groupe I)

Ainsi, les propriétaires d'appartements locatifs ont le pouvoir de limiter certains gestes des locataires. Or, tel que les participant·e·s l'ont évoqué, se sentir chez soi se traduit d'une certaine façon par la possibilité d'être libre de ses gestes. Certaines personnes ont mentionné que la cohabitation pouvait elle aussi apparaître parfois comme une limite quant au contrôle qu'il est possible d'exercer au sein d'une habitation.

Chez mes parents on vivait mon frère et ses enfants sa blonde et mes parents et sa sœur et leurs enfants dans la même maison à Obedjiwan. [...] Oui et moi je voulais comme avoir mon espace, avoir de la tranquillité. Avoir un appartement pour faire des partys, faire la fête, faire ce que je veux. Quand j'étais jeune c'était plus pour ça et faire ce que je veux là.

(Yann-Abel Chachai, entretien individuel)

Réal : Quand tu es en couple, tu ne peux pas dire que tu es vraiment chez vous parce qu'il faut que tu respectes l'autre dans son affaire. [...] Parce que quand tu es en couple, faut diviser. Tu ne peux pas faire tout à fait ce que tu as envie de faire parce qu'il faut que tu respectes l'autre. Tu ne peux pas avoir le volume que tu veux, écoutez la télé que tu veux, est-ce que ça reste pareil un chez soi? Je me demande. C'est une question que je me pose.

Eden : Hein, c'est drôle avec qu'est-ce que j'allais dire... Moi c'est plutôt le contraire, bien pas le contraire que lui, mais dans le fond moi j'ai été tout le temps en famille d'accueil et j'ai toujours été à la recherche d'un chez nous à moi. À moi. Et je suis avec mon chum en appart ça fait 2 ans et je me sens chez nous, même si lui est là.

Bryan : On a trouvé des bons compromis partout pour bien s'entendre.

Eden : Ça fait qu'on s'entend vraiment bien.

(Réal Junior Leblanc, Eden Germain Awashish et Steve Bryan Awashish, entretien de groupe II)

Se sentir à l'aise dans un nouvel appartement, même s'il constitue un abri adéquat ou qu'on y emménage avec les membres de sa famille, nécessite une adaptation progressive pour l'habiter librement et en créer un chez soi.

Mais c'est l'appartement aussi on a eu comme de la difficulté à se l'approprier. Parce qu'on dormait tous dans la même pièce, on avait comme de la difficulté à s'installer chacun dans nos chambres. [...] Mais la fin de semaine passée on a installé les lits après 5-6 mois. Mais là oui on est bien installés. [...] on dormait tous dans la même pièce, nos lits étaient là, toutes nos affaires.

(Pinamen Vollant, entretien individuel)

Mobilité. Avoir les moyens de se déplacer entre différents lieux, que ce soit à l'intérieur des milieux urbains, vers les réserves ou encore, pour se rendre en territoire, favorise le sentiment d'être chez soi selon plusieurs participant·e·s, de ne pas se sentir isolés dans un espace unique ou inconnu. Ce thème renvoie aux moyens de transport accessibles, de même qu'à la connaissance de son milieu, qui exercent tous deux une influence sur la mobilité des personnes.

L'appartement constitue pour certaines personnes rencontrées l'unique lieu où elles disent se sentir chez elles à Saguenay. La méconnaissance des lieux environnant l'habitation constitue un obstacle à se sentir chez soi dans ce milieu urbain.

Là oui je me sens chez moi à Chicoutimi, depuis j'ai travaillé avant je ne bougeais pas, je ne sortais pas, je voyais juste ma rue.

(Pinamen Vollant, entretien individuel)

Claudia : À Chicoutimi en général te sens-tu chez vous? – Dans mon appartement oui. Claudia : Dans la ville? - Non. [...] Claudia : Est-ce qu'il y a des spots à Chicoutimi où tu aimes aller parce que tu te sens bien? – Je n'ai pas eu le temps encore. Quand j'ai fini [l'école], je fais la cuisine tout de suite chez nous. C'est l'école, chez nous et ici [au Centre d'amitié].

(Mean Machine, entretien individuel)

Revenus et ressources. Pour plusieurs personnes rencontrées, se sentir chez soi implique l'accès à des revenus suffisants, ainsi qu'aux ressources disponibles pour répondre à leurs propres besoins de base, tels que se loger, manger ou se vêtir, et à ceux de leurs enfants. Aucun participant·e n'a référé aux revenus en termes d'enrichissement personnel mais plutôt en regard de leur besoin d'autonomie financière. Avoir accès à un emploi satisfaisant, au-delà des revenus qu'il procure, permet également à certains de se sentir tout simplement mieux.

C'est sûr tu sais un moment donné vivre tout le monde confortablement ça prend de l'argent pour ça, et pour ça, ça prend un job, parce qu'il faut que tu travailles pour gagner ton argent. [...] Faire un job que tu aimes, je pense que ça aussi c'est vraiment quelque chose d'important. *(Andréa Rock, entretien individuel)*

Les possibilités de se construire un chez soi dans un milieu donné, pour éventuellement s'y sentir chez soi, passe par la connaissance de ce milieu mais aussi des ressources qui s'y trouvent. En ville, ces ressources réfèrent ici aux services offerts par des organisations publiques ou communautaires dédiées au soutien des personnes, familles et collectivités (école, hôpitaux, maisons d'hébergement), ainsi qu'aux « commodités » (par exemple, commerces et espaces publics accessibles).

[Être chez soi] c'est quand c'est facile comme à mettons c'est facile d'accéder à l'école, d'accéder à ma banque, mes compagnies où faut que j'aïlle, problèmes de char ou problèmes mettons ma carte, faire mes assurances... Je n'ai pas besoin de courir, «fais-moi faxer ça». Pour moi ma ville, je viens de Chicoutimi, fait que pour moi c'est facile d'habiter ici, c'est ce qui fait que c'est confortable pour moi d'habiter ici. *(Andréa Rock, entretien individuel)*

Évidemment, l'accès aux ressources nécessaires pour répondre à ses besoins facilite la construction d'un chez soi.

Mais on attendait juste son acceptation pour son cours, et aussitôt elle a été acceptée ça s'est tout enclenché là. [...] tout fait en sorte que ça marche ici. Parce qu'elle voulait faire un cours de cuisine, elle s'est inscrit, le CPE a ouvert ses portes on a inscrit les enfants. Le CPE cherchait des employés j'ai postulé. Ça s'est enclenché et ça fait en sorte que ça s'est bien faite.

(Pinamen Vollant, entretien individuel)

Sphère émotionnelle

Les thèmes décrits dans la sphère émotionnelle se rapportent aux sentiments de bien-être, de sécurité et d'appartenance associés au chez soi par les participant·e·s.

Bien-être. Tel qu'il a été possible de constater à travers les éléments de définition présentés précédemment, le sentiment de bien-être est apparu indissociable du chez soi, de se sentir confortable dans un espace physique ou social donné, d'y être à l'aise. Ce sentiment de bien-être avec les autres implique d'être bien avec soi.

J'ai peut-être 5 amis ou pas beaucoup, mais je suis bien. [...] Quand on est bien, on est chez soi. Au départ si je suis bien, je vais être bien avec toi, et avec toi...

(Christina Hervieux, entretien de groupe II)

D'avoir un lieu où se reposer, jaser avec le monde. [...] Dans le fond si tu te sens bien à un endroit et avec les personnes qui sont là ça peut être caractérisé comme chez vous.

(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)

Sécurité. Le sentiment de sécurité est associé ici à la possibilité d'être soi-même, sans être jugé et, ici encore, à la connaissance d'un milieu. Le degré de confort par rapport au milieu qu'on habite s'acquiert et se modifie dans le temps, à mesure qu'on y forge ou qu'on y retrouve des repères.

[Ici je me sens chez moi,] je ne suis pas perdue partout. Puis je n'ai pas peur d'aller dans des endroits, je n'ai pas peur d'y aller, d'aller chercher de l'aide, tu sais d'aller telle place telle place, je n'ai pas peur de me perdre. Comme si je le connaissais, je fermais les yeux et je connaissais.

(Kelly Kim Black, entretien individuel)

[Le chez soi] c'est quelque chose, un endroit où je vais me sentir bien, où je vais me sentir bien personnellement mais culturellement aussi. [...] Partout où je me sens bien dans le fond. Partout où je me sens le droit d'être qui je suis. Dans toutes les sphères de ma vie.

(David Sioui, entretien individuel)

Certains participant·e·s ont mentionné comment certaines activités se trouvent restreintes lorsqu'elles ne sentent pas qu'elles peuvent faire ce qu'elles veulent, Certaines activités pourtant relativement habituelles, comme celles des enfants par exemple, leur paraissent parfois limitées par les regards ou les comportements adoptés par les voisins.

Même encore dans ma maison là, pas dans ma maison à l'intérieur que je ne me sens pas chez moi, mais mettons là où elle est située, ça me met mal à l'aise. [...] tu sais je me sens pas bien mettons que je vais jouer sur la pelouse avec mon garçon le monde ils passent, parce que moi c'est un coin de rue, alors les gens passent là et ils passent là, et tu sais ils voient dans notre cours là, alors je ne me sens pas à l'aise tu sais. J'aurais comme besoin de me clôturer. *C : D'avoir une bulle où ce que tu peux...* Me sentir plus libre là. C'est un peu difficile à cause ça aussi, justement vu que je suis autochtone, les gens ont tendance à penser que les autochtones ils ne prennent pas soin de leurs enfants...

(Miriam, entretien individuel)

Si elles veulent jouer, il faut qu'on les amène au parc. Elles ne peuvent pas aller dehors et jouer en avant de la maison tu sais. [...] bien parce que c'est dangereux et je ne sais pas on dirait que ce n'est pas bien vu avec les blancs on dirait. [...] bien on ne voit pas beaucoup d'enfants qui jouent dans leur terrain, qui jouent dehors là. Ça joue dans les parcs.

(Pinamen Volland, entretien individuel)

Le sentiment de sécurité, référant dans la sphère précédente à un milieu sain et sécuritaire, à l'absence de menace à son intégrité physique, est donc évoqué à nouveau ici mais cette fois en terme de « sécurité culturelle ». Ce thème est apparu fondamental pour plusieurs personnes rencontrées et se traduit dans les entretiens par l'importance de la connaissance, la reconnaissance, l'accueil ainsi que le respect des cultures autochtones. Or, les personnes rencontrées sont toutes au fait et demeurent touchées par les préjugés à l'endroit des Premières Nations, voire d'attitudes racistes à leur égard, aussi vivent-elles, à des degrés divers une forme d'insécurité culturelle.

Même si c'est des histoires interposées, ça nous affecte. Parce qu'une autre personne a maltraité un autochtone bien tu te sens interpellé toi aussi.

(David Sioui, entretien individuel)

Les propos des participant·e·s révèlent leurs perceptions ou leurs expériences des violences à caractère raciste à titre de victimes ou témoins. Même si une personne n'a peut-être jamais vécu personnellement de telles violences, dû à son appartenance culturelle, il est néanmoins possible qu'elle ressente une certaine insécurité, du moins un inconfort, lorsqu'elle sent que des regards se tournent vers elle. Ne sachant trop pourquoi ces regards sont lancés, le réflexe peut être de penser qu'ils sont dus à « sa différence », qu'ils ne sont pas nécessairement positifs ou bienveillants.

Ça me prend beaucoup de temps avant de me sentir à l'aise. Très beaucoup de temps parce que de un à cause de ma différence, puis je me suis sentie toujours différente et c'est comme difficile et aussi j'ai tout le temps l'impression que tout le monde me perçoit comme, ah, c'est l'indienne, ah c'est une ci, une ça, fait qu'il y a un certain malaise pour ça. Fait que ça me prend beaucoup de temps. [...] Moi j'ai comme un petit malaise avec ma couleur un peu, mais là ça va c'est correct là. [...] Mais on me l'aura demandé il y a trois ans et ça aurait fait ah oui, je ne suis pas à l'aise nulle part. Mais maintenant oui parce que je prends plus ma place.

(Miriam, entretien individuel)

Il y aussi le regard par exemple, tu le sens quand quelqu'un te regarde sais-tu. Tu sais je vais dire les « blancs », tu te sens différente tu sais, juste comment ça te regarde, mais tu sais ce n'est pas nécessairement négatif, mais c'est juste que tu sais que l'autre sait d'où tu viens sais-tu. [...] Même ma sœur, elle va le sentir aussi. Pourquoi tout le monde nous regarde, sais-tu? Tu as comme un certain malaise. Mais ça ce n'est pas tout le temps mais c'est souvent. [...] Mais c'est l'fun en parler, quand les gens t'abordent. Parce qu'il y a encore beaucoup d'ignorance et c'est ça qui fait que tu sens la différence.

(Pinamen Vollant, entretien individuel)

Le partage d'un vécu similaire, ou du moins le sentiment qu'une personne puisse comprendre le vécu d'une autre, sans avoir à fournir d'explications détaillées sur son contexte de vie, permettrait aussi de se rassembler tout en préservant une certaine forme d'intimité, un espace sécuritaire au sein duquel on peut rire, crier ou pleurer sans craindre les jugements d'autrui.

Sais-tu les autochtones on aime ça se rassembler, des fois on dit on va faire des souper mais finalement c'est juste pour prendre un peu d'alcool, pour se retrouver et il y en a qui ont des problèmes ou qui vont utiliser un peu d'alcool pour pouvoir pleurer. Parce que c'est la seule place où pour se rencontrer intimement. Je ne dis pas que c'est bon, mais c'est l'un de se libérer avec son propre peuple des fois si tu as des douleurs. *(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)*

Je me sens à l'aise parce que ma façon d'agir c'est la même quasiment comme eux autres puis tu sais je peux leur parler même si je ne la connais pas la fille si c'est une autochtone je vais finir par lui parler, hey salut c'est quoi ton nom, tu viens d'où, on se raconte des affaires, ce qu'elle a vécu. [...] Il y a du monde que je me sens plus à l'aise parce qu'ils ont plus vécu de choses dans leur vie que quelqu'un qui n'a rien vécu rien et qui a tout le temps été protégé par tout le monde. [...] mettons ok elle a eu pas mal la vie facile elle, elle ne comprendra peut-être pas tout ce que j'ai vécu peut-être.

(Kelly Kim Black, entretien individuel)

Appartenance. Le chez soi va au-delà de l'habitation et appelle aux relations d'appartenance entretenues avec les membres de la famille, les proches de même que, plus largement, avec l'entourage (voisin·e·s, commerçant·e·s, intervenant·e·s d'institutions publiques ou autres). Le fait de connaître des personnes et d'être connu soi-même dans un milieu a été associé au sentiment d'appartenance et favorise le sentiment de s'y sentir chez soi. Comme le mentionne David, se sentir chez soi dans un espace importe « pour se sentir à l'aise, pour pas se sentir rejeté, se sentir faire partie d'un tout » *(David Sioui, entretien individuel)*.

Je suis née à Chicoutimi, j'ai fait ma place ici, j'ai fait ma réputation, j'ai fait mes amis ici. Je suis une fille du Saguenay. *(Andréa Rock, entretien individuel)*

Le monde aussi que tu rencontres [dans la communauté]. Quand tu es jeune, eux autres ils sont comme plus jeunes eux aussi. Eux autres tu les revois ils sont comme plus vieux aussi et disent ah je m'en rappelle t'allais tout le temps-là, t'allais voir ma fille ou bien... C'est ça se sentir chez soi, c'est être dans un milieu où tu es bien. - *Claudia : Et les gens te connaissent aussi, c'est ça que tu dis? -* Oui, comme de la famille. *(Kelly Kim Black, entretien individuel)*

Grégoire explique l'importance de prendre le temps de se présenter lorsqu'on se retrouve dans un environnement qui nous est encore étranger. Il évoque ainsi un type de relations aux territoires, à l'environnement.

Je m'en vais dans d'autres endroits où ma langue n'est plus comprise, là je regarde la végétation et ce n'est plus la même, là j'ai un peu de misère. Il faut que je prenne le tabac et je l'offre aux plantes qui sont là. Pour leur faire part de ma présence, parce que je ne connais pas cette végétation-là. Pour me sentir bien il faut que je parle à eux. Je me présente de mon nom puis de quel clan je fais partie et de quelle société à laquelle j'appartiens. Après je peux me sentir bien, parce que la végétation est différente, les animaux sont différents, il y a beaucoup de choses qui changent. Mais il y a une façon d'être bien encore parce que c'est la même terre et la seule chose qui différencie c'est vraiment la végétation, la température, les nuages et partout c'est différent. Donc il faut quand on s'en va dans ces endroits-là il faut que tu te présentes à cette nature-là pour que tu te sentes encore chez vous pour que les esprits de ces endroits-là t'acceptent et te regardent.

(Grégoire Canapé, entretien individuel)

Maintes fois au cours des entretiens, le sentiment d'appartenance à un milieu est associé aux possibilités d'aider et recevoir de l'aide au besoin. Ces possibilités impliquent une forme de reconnaissance de la part des autres, reconnaître que l'autre coexiste en un même lieu et qu'il est possible à chacun de prendre part à cette vie en commun, de contribuer collectivement et dans la réciprocité. L'appartenance associée au chez soi est ainsi nourrie par l'entraide.

Il y a toujours du monde ici prêt à m'aider ici, autant que travailleur social autant que mes amis ma famille sont tout le temps proches.

(Andréa Rock, entretien individuel)

D'ailleurs ils ont beaucoup aidé les gens de Chicoutimi pendant la deuxième guerre mondiale. À la deuxième guerre mondiale les gens, il y avait ce qu'on appelait des rations, les gens recevaient ça et n'avaient pas le droit à plus. Mais eux, mon père, n'avaient pas besoin de ça parce qu'eux vivaient des produits de la chasse. Il était à partir de l'automne, jusqu'à l'hiver, jusqu'au printemps il était en forêt et quand il revenait, il avait plein de bouffe. Donc les gens venaient les voir, il leur donnait leurs coupons, il leur donnait à manger, donc il aidait les gens comme ça. Donc en aidant comme ça les gens ils se sentaient chez eux, ils aidaient leurs prochains, ils aidaient leurs voisins. Il était devenu leur ami. C'est comme ça qu'il a vécu.

(Grégoire Canapé, entretien individuel)

En ce qui a trait au sentiment d'appartenance, la présence de la famille est apparue primordiale pour plusieurs des personnes rencontrées. Plusieurs participant·e·s ont mentionné que la présence de leur partenaire de vie ou de leurs enfants, de même que le maintien de liens avec leur propre parenté, leur permet de se sentir chez eux peu importe l'endroit où ils habitent.

La place où elle se situerait non il n'y a pas vraiment d'importance pour ça, parce que je me dis tant qu'on est bien dans sa maison dans ce quoi on vit ça peut être autant je pourrais partir en Allemagne peu importe là, en autant que j'aurais ma famille proche.
(Miriam, entretien individuel)

Même s'ils ne partagent pas le même lieu d'habitation, la proximité des membres de la famille directe ou élargie (frères, sœurs, cousin·e·s, ami·e·s de longue date) dans une ville favorise le sentiment d'appartenance dans un nouveau milieu et le sentiment d'être chez soi.

J'avais mon frère, j'avais oublié tantôt, mais j'avais mon frère qui habitait ici, et un cousin. Oui. Mais tu sais c'est sûr que ça ça a aidé, je n'y avais pas pensé tantôt. Mais ça ça a aidé c'est sûr....
(Anne, entretien individuel)

Claudia : Comme tu me dis ce n'est pas nécessairement la famille qui t'accueille, ça peut être une amie. - Oui c'est ça, bien ça reste de la famille aussi tu sais, ça fait partie de ma famille aussi. Fait que c'est ça qui fait que c'est chez nous aussi.
(Pinamen Vollant, entretien individuel)

La présence d'un cercle d'ami·e·s participe positivement au sentiment d'être chez soi. Plusieurs participant·e·s soulignent l'importance qu'il y ait « mes amis qui gravitent autour » *(David Sioui, entretien individuel)* pour se sentir chez soi.

Ça c'est connu, tout le monde entend ça, si t'as pas d'amis dans la ville où tu vis ben automatiquement t'aimes pas vraiment la ville. Le monde se tanne vite, ils font bien je n'ai pas d'amis ici, je m'en vais. Mais donne-toi une chance!
(Andréa Rock, entretien individuel)

Il y a aussi chez nous dans mon bloc, tu sais je descends en bas c'est chez mon amie Sarah, je rentre, je ne cogne pas, hey salut! [...] C'est une place où je me sens à l'aise.
(Kelly Kim Black, entretien individuel)

L'importance des ami·e·s dans les informations recueillies ressemble en plusieurs points à celle de la famille. Peu importe leur nombre, entretenir des relations d'amitiés significatives, fondées sur le respect et la réciprocité, permet de maintenir et de développer un sentiment d'appartenance. Lorsque des proches habitent déjà une même ville au moment d'un déménagement, le fait de vivre parfois éloigné de sa famille semble plus aisé et l'intégration se passer « en douceur ». Aussi, très concrètement, la présence d'ami·e·s dans le milieu où on habite facilite les rencontres avec d'autres personnes ayant une connaissance du milieu, de ses ressources et des lieux environnants, ce qui peut avoir un impact significatif sur les conditions de vie matérielles. Dans un cas comme dans l'autre, le réseau de

connaissances peut être partagé et ainsi être susceptible de faciliter la transition lors d'un déménagement et l'adaptation à un nouveau milieu.

Abel a par exemple expliqué avoir eu de la facilité à louer un appartement grâce à des amis, auprès d'un propriétaire qui entretenait déjà de bonnes relations avec ces derniers.

J'avais des amis qui restaient ici et ils m'ont comme hébergé, comme je te disais en 2005 j'ai resté avec des colocs. Entre-temps je me cherchais un appartement par contact [...] Ça ça m'a aidé à connaître les propriétaires de mes amis et ça m'a facilité de trouver un logement, parce que c'était le propriétaire de mes amis.
(Yann-Abel Chachai, entretien individuel)

Lorsqu'il y a des déménagements dans un milieu où on ne connaît personne d'emblée, plusieurs des participant·e·s ont nommé l'importance de prendre le temps de se construire un réseau social avant de pouvoir s'y sentir chez soi un jour. Certains ont souligné la difficulté de créer ces amitiés lorsqu'arrivés dans un nouveau milieu et la dose de courage qui est parfois nécessaire pour sortir de son appartement et oser aller vers les autres.

Ça prend de la patience. Ça prend de la patience, et de l'audace aussi. Faut que tu oses parler aux autres faut pas que tu sois gênée parce que plus tu vas être gênée plus que ça va te prendre du temps à te construire ton chez vous parce que tu n'auras pas construit ton petit cercle d'amis, c'est sûr tu vas t'ennuyer. C'est ça c'est important de construire son chez soi, ça se construit, c'est ça que je veux dire.
(Réal Junior Leblanc, entretien de groupe II)

Faire partie d'un groupe engendre le sentiment qu'on est accueilli, respecté et valorisé tel que nous sommes. L'existence et l'accessibilité des lieux de rencontre ou encore la possibilité de recevoir ses proches à la maison permet de nourrir ces liens et favorise en retour le sentiment d'être chez soi en ces lieux.

Bien j'aimais ça qu'ils soient en haut parce que je les connaissais et je ne me sentais pas seul. [...] On était content d'être là, dans le même bloc. On faisait des soupers, on faisait nos activités ensemble, mettons au cinéma, aller manger au resto, aller se promener, aller au bingo, c'est ça c'est plus nos promenades, nos sorties... [...] Des fois tu es tout le temps à la maison chez toi tout seul. Mais moi j'invite des familles à souper astheure tu sais je m'ouvre. Je fais des activités je fais des soupers, j'invite des amis à venir jouer à des jeux de société.
(Yann-Abel Chachai, entretien individuel)

Le sentiment d'appartenance se rapporte également aux relations entretenues avec un groupe plus large que celui constitué par les membres de la famille ou les amis. Le sentiment d'être chez soi est influencé par l'entourage immédiat propre au milieu dans lequel on vit. L'entourage est ici associé aux concitoyen·ne·s qui partagent un même espace géographique sans que ceux-ci entretiennent nécessairement de liens affectifs particuliers entre eux. Il se compose globalement des personnes qui cohabitent avec les participant·e·s au sein d'un quartier ou d'une ville. Il peut s'agir tout autant de voisins, collègues de classe ou de travail, ou encore de différents acteurs composant le paysage social de la ville (intervenant·e·s, propriétaires, commerçant·e·s, etc.). Entre les citoyen·ne·s étant fréquemment en relation les uns avec les autres, que ce soit par le partage d'espaces privés, commerciaux ou publics, l'accueil, le respect et la reconnaissance sont autant d'éléments permettant aux uns et aux autres de se sentir chez soi, de pouvoir être confortables, être « soi-même », et de se saisir des possibilités de prendre part individuellement et collectivement à cette vie sociale. Ici encore, la possibilité d'aider et recevoir de l'aide de personnes de l'entourage est apparue importante pour plusieurs personnes rencontrées. Qu'on parle du soutien fourni par des intervenant·e·s de profession ou d'entraide entre voisin·e·s, ces formes d'aide sont à la fois perçues comme des manifestations possibles de l'inclusion au sein d'une collectivité et comme un signe témoignant de l'ouverture et des capacités nécessaires pour y participer activement.

Il y a des gens dans l'espace, ces gens-là nous aident à créer notre espace, nous aide à créer cet espace-là. Tout le monde apporte avec ces connaissances et avec aussi, il y a quelque chose que je n'ai pas abordé non plus c'est, ce n'est pas que les gens ont le pouvoir de nous donner le droit d'exister, mais quand les gens t'aiment, quand les gens t'apprécient, quand les gens t'encouragent, bien ça te donne, ça t'encourage à exister et ça t'encourage à créer mais aussi à habiter cet espace-là.
(David Sioui, entretien individuel)

Cette reconnaissance des uns et des autres sert d'une certaine façon d'encouragement pour exister comme tu es. La reconnaissance passe entre autres par la connaissance de l'autre, reconnaître l'autre dans son entièreté. La reconnaissance de l'autre passe conséquemment par la connaissance de sa culture. Cet accueil de l'autre, ces formes de respect et de reconnaissance peuvent être ressenties lorsque l'entourage fait appel à tes propres savoirs, compétences ou expériences. En prenant l'exemple de l'école, ces personnes expliquent

comment l'entourage peut se manifester en ce sens positivement par des gestes simples qui leur permettent de se sentir en relation d'appartenance à l'entourage ou à des milieux spécifiques.

À Laure-Conan aussi je me sens chez nous, je rentre là je salue la secrétaire ça fait longtemps que je la connais, il y a des profs ça fait longtemps que je les connais, en plus il y a des autochtones fait que...

(Kelly Kim Black, entretien individuel)

J'aime quand même mon programme de sociologie à l'UQAC et souvent les professeurs me demandent des questions, vu qu'ils savent que je suis allé à l'Institut Kiuna et que je m'y connais quand même beaucoup.

(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)

Cette reconnaissance de l'entourage peut aussi se traduire par le fait d'avoir accès à un emploi dans le milieu où on habite, ce qui permet non seulement de répondre à ses besoins de base, mais permet aussi de sentir qu'il y a *de la place pour soi* dans le milieu où l'on habite. Par exemple, bien qu'elle souhaite demeurer au Saguenay, Andréa croit qu'elle devra possiblement déménager hors de la ville pour pouvoir se trouver un emploi, comme sa sœur a dû le faire. Rappelons que pour elle, le chez soi est un espace dans lequel on peut accéder aux ressources nécessaires et suffisantes pour vivre confortablement.

J'aimerais ça travailler et vivre à Chicoutimi et qu'il y ait une place de libre pour moi dans mon domaine. [...] mais c'est ça il n'y a pas de job. L'idéal pour moi serait de rester ici, toute ma vie est ici. Mes amis sont ici, à quoi ça me servirait d'aller me recréer une vie ailleurs. [...] C'est normal qu'il va finir par partir le monde. Pourquoi? Ils vont être plus confortable ailleurs, parce qu'ailleurs ils vont se trouver une job.

(Andréa Rock, entretien individuel)

L'entourage, comme communauté géographique, se distingue de la communauté culturelle formée par les personnes des Premières Nations. Il est aujourd'hui courant de désigner les réserves par le terme « communautés ». Quoique plusieurs des personnes rencontrées aient effectivement utilisé cette expression, elles se sont aussi référées aux personnes des Premières Nations vivant en ville comme faisant partie de cette communauté. Comme le souligne Grégoire « le mot c'est ça, ce n'est pas communauté le mot c'est vraiment réserve. [...] mon peuple c'est des gens d'ici aussi. Regarde, ils sont dans les villes » (*Grégoire Canapé, entretien de groupe II*). Le terme « communauté » sera ici utilisé pour

faire référence aux personnes partageant une appartenance culturelle aux Premières Nations, toutes nations confondues.

De se rapporter avec des gens qui eux autres vont savoir de quoi je parle quand je parle de ces identifiants-là culturels. Ça peut être, tu sais quand on arrive ici en ville on aime ça se regrouper entre nous parce qu'on va avoir des référents qui sont les mêmes. On va avoir des manières de penser qui sont les mêmes, des manières de dire les choses qui sont les mêmes...

(David Sioui, entretien individuel)

Bien que l'idée de la communauté ne se confonde évidemment pas qu'aux territoires des réserves, on peut toutefois percevoir dans les différents discours des participants l'importance de se reconnaître et de se retrouver entre autochtones, de « sentir l'énergie rouge » comme le dit Réal.

L'énergie rouge c'est ça, c'est le rire et l'entraide facilement entre nous autres. [...] Ça veut dire genre tu sais quand on est dans une communauté entre autochtones on peut se promener en ville, on voit une personne de loin et tac, tu le sais que c'est un autochtone. Tu le verrais même pas, tu le connaîtrais même pas, tu ne sais même pas de quelle nation et on va dire Kuei, salut.

(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)

Ainsi le fait de se retrouver « en communauté », entre personnes autochtones, est l'un des éléments ayant ressorti comme étant important pour se sentir chez soi. Que ce soit pour discuter, jouer, bref pour socialiser, se retrouver entre eux leur permet de le faire en étant à l'aise, en étant eux-mêmes « gardes baissées », en sécurité. Mis à part ce bien-être et ce repos possible par le partage de vécus similaires ou d'habitudes de vie, d'attitudes, de comportements, ou comme le disait David, de référents culturels, se retrouver entre autochtones leur permet aussi de demeurer près de certains aspects de leurs cultures, entre autres les échanges possibles à propos de certaines activités s'inscrivant dans les traditions ou rituels des Premières Nations ou encore l'utilisation des langues autochtones.

C'est sûr le fait d'être avec des autochtones. C'est sûr que je ne vais pas retrouver ce qui est en territoire mais le fait de côtoyer d'autres autochtones, comment je pourrais dire, ça m'aide à préserver un peu ma culture quand même.

(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)

Les réseaux sociaux permettent de garder contact avec des ami·e·s qui se trouvent dans différentes villes ou réserves et permet par ailleurs de garder un lien avec certaines activités culturelles inaccessibles en ville.

Bien aujourd'hui il y a les réseaux sociaux, qui m'aident beaucoup aujourd'hui. Comme mettons avec les vidéos, j'ai beaucoup d'amis qui partent à la chasse, ils montrent en vidéo leur chasse, d'autres leur artisanat. Fait que les réseaux sociaux sont une des moins coûteuse, pour encore faire partie des cultures autochtones qui sont en mouvement pareil. *(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)*

Sphère psychologique

La sphère psychologique décrit les thèmes associés aux aspects psychologiques du chez soi. Plusieurs ont parlé d'un espace qui permet d'évoluer, de poursuivre son cheminement, ainsi que d'un espace où il est possible de s'identifier.

S'identifier. Pour les personnes rencontrées, c'est entre autres par la présence de repères physiques, linguistiques et à travers les conventions sociales qu'il est possible de s'identifier à un espace. Les repères physiques, qu'ils soient d'ordre sensoriel ou en regard de lieux donnés, sont susceptibles de renforcer l'identification à un milieu lorsqu'ils se rapportent à des souvenirs d'un chez soi connu antérieurement.

J'aime rester dans le parc dans les sentiers. Des fois je m'en vais me promener là je me sens à Obedjiwan là, à Rivière-du-Moulin ou dans parc Rosaire-Gauthier ou les sentiers des Rats musqués. Quand je m'en vais me promener là, je me sens à Obedjiwan, comme à Obedjiwan. *(Yann-Abel Chachai, entretien individuel)*

Eden : Comme les sentiers proches de chez nous.

Bryan : Le bois je me sens bien. Ça me fait rappeler où j'ai grandi. »

(Eden Germain Awashish et Steve Bryan Awashish, entretien de groupe II)

En plus des repères physiques, avoir la possibilité de parler sa langue maternelle influence le sentiment d'être chez soi.

Dès que j'arrive ici, que j'arrive à Québec, dans le nord de Montréal peu importe où je vais être. Vois-tu j'ai parlé ma langue comme je la parle, l'innu, jusque dans le Wisconsin, les gens m'ont compris jusque-là. [...] Oui oui parce qu'on fait partie de la même famille linguistique vois-tu. Donc je pars de chez nous je m'en vais jusqu'au Wisconsin et je parle ma langue. Donc si les gens me comprennent je suis encore chez moi. *(Grégoire Canapé, entretien individuel)*

Même la langue peut faire partie du chez soi, ça fait partie de mon espace et de mon environnement sonore. Donc, tu sais moi même si je ne parle pas beaucoup ma langue, c'est quelque chose que depuis que je suis petit j'entends, donc ce n'est quelque chose qui est étranger pour moi. [...] Ça fait partie de nos conventions c'est notre langue, elle nous appartient. Elle exprime des concepts mentaux spirituels physiques qui ne peuvent être exprimés autrement que de cette façon-là. Que je ne retrouverai pas ailleurs ou que tu sais si ma mère venait ne pourrait pas s'exprimer autrement que par ce concept-là. *(David Sioui, entretien individuel)*

Le fait de pouvoir être compris d'autrui et émettre ses idées dans une forme qui soit fidèle à ce que l'on souhaite exprimer et fidèle à sa personnalité, bref pour pouvoir être soi-même, a ainsi semblé être un aspect important quant aux possibilités de s'identifier. Pour faciliter la compréhension de cet enjeu pour les personnes pouvant utiliser leur langue maternelle dans le milieu où elles habitent, certains ont référé à des expériences vécues dans des milieux anglophones.

Mettons que toi tu t'en irais mettons en Angleterre ou aux États-Unis, tu vas essayer de dire des choses en français qui ne se traduisent pas en anglais. Il va y avoir un concept qui va se rapprocher mais qui n'exprimera pas totalement ce que tu recherches. *(David Sioui, entretien individuel)*

Plusieurs se réjouissent de pouvoir continuer de s'exprimer dans leur langue en milieu urbain, avec d'autres personnes qui y habitent ou encore par le biais des réseaux sociaux.

Bien tu sais entre nous mettons on est une gang tu sais comme mettons à Laure-Conan dans la classe autochtone, là on peut parler autochtone.

(Kelly Kim Black, entretien individuel)

Mais vu depuis qu'on a aussi Facebook, j'écris beaucoup en atikamekw avec quand je parle avec des amis. Ça me permet de garder ma langue comme ça [...] Sur Facebook et mes amis qui restent ici, des Atikamekw qui restent ici, on se parle en atikamekw. *(Yann-Abel Chachai, entretien individuel)*

L'identification à un espace, s'y reconnaître, a maintes fois été abordée en fonction des conventions et règlements qui ont préséance en milieux urbains, des milieux a priori « non-autochtones ». Les conventions ont trait ici à l'ensemble des règles formelles et informelles qui régissent l'organisation de la vie collective. Les règlements explicites tout comme les conventions tacites prescrivent les comportements individuels attendus dans un contexte et un temps donné. Le chez soi a été désigné par plusieurs personnes comme un espace où on se sent à l'aise parce qu'on connaît ce qui est attendu, valorisé et encouragé.

Je pense le chez soi c'est un lieu, c'est une place où tu te sens à l'aise. Tu sais les règlements tu les connais, tu es à l'aise, tu as vécu là-dedans, tu as vécu dans ce milieu-là avec une discipline tu la connais.

(Kelly Kim Black, entretien individuel)

Se conformer à des comportements prescrits par autrui, dans lesquels on ne se reconnaît pas, vient ainsi limiter l'espace où on se sent chez soi et agit en quelque sorte de rappels qu'on est « visiteur » plutôt que « chez soi ». L'ouverture des autres face à nos comportements ou le temps accordé pour s'acclimater à ces nouvelles façons de faire peut avoir un impact sur le sentiment d'être bienvenu à un endroit ou au sein d'un groupe de personnes. Se sentir jugé en fonction de nos comportements, lorsque ces derniers sont remis en question ou dévalorisés par exemple, pousse à avoir ou adopter une attitude de vigilance vis-à-vis nous-mêmes et les autres.

Je me sens toujours comme si j'étais en visite là quand je vais dans une ville. Il y a toujours oui, des fois c'est des détails. Sais-tu mettons quand tu vas à quelque part, tu vas sonner et tu vas attendre qu'on t'ouvre la porte. Mais nous on n'a pas appris ça. Moi je vais à quelque part et je rentre là. Ben chez nous à Malio, tu sais il n'y pas grand autochtone qui vont cogner à ta porte. Mais ici il faut que tu sonnes, il faut que tu sois polie, il faut que tu ailles des manières. Mais c'est tout le temps des petits détails qui te rappellent que tu n'es pas chez vous. C'est des petits trucs.

(Pinamen Volland, entretien individuel)

Mettons t'arrives dans un milieu, mettons dans une autre ville et ils te disent ah tu n'as pas le droit de faire ça de faire ça, tu n'as pas le droit de te promener dans la rue de même c'est sûr que là tu te sens pas à l'aise, faut que tu fasses plus attention et des fois ça *fit* pas c'est pour ça que je pense que c'est là que tu commences à perdre tes repères. Et puis aussi le monde il te juge, tu sais c'est du monde que tu ne connais pas fait qu'ils vont te juger, c'est ça qui rend mal à l'aise. C'est ça je pense qui fait que le monde ne se sente pas chez eux là. [...] des façons de faire et des façons de vivre. Du monde ah c'est la première fois que je vois quelqu'un faire ça! Tu es comme ok... C'est ça je pense qui te rend pas que tu es chez vous surtout si t'es là pour t'établir mettons 1 an ou 2, c'est sûr que tu ne te sens pas chez vous là à quelque part.

(Kelly Kim Black, entretien individuel)

Ces conventions et certaines règles de fonctionnement peuvent aussi influencer les rapports aux services disponibles dans un milieu. Pour s'y sentir à l'aise, il importe de sentir accueilli, bienvenu. Il importe ainsi pour la majorité des personnes rencontrées que les services aient une connaissance et un respect des cultures autochtones, que les façons de faire et réalités des Premières Nations soient considérées.

Ça va faire depuis 6 mois, j'ai commencé un cours à l'université et j'ai un peu de misère. Ça faisait un bout que je n'étais pas allé à l'école. Et je suis rentré à l'université, boom! C'est un cours qui est plus axé sur les femmes, il n'y pas de réalités autochtones dans le cours que je suis. Je suis tout le temps-là hein! Comment ça? On n'a pas le même bassin de taux de délinquance chez les autochtones sais-tu, je pense ce n'est pas adapté. Je ne trouve pas ma place, je suis en questionnement. *(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)*

Mais la première fois que je suis venue ici [dans le local destiné aux étudiant·e·s autochtones du Cégep de Jonquière], j'étais comme on est donc ben loin, à cause on est retirés de même? Mais maintenant je comprends mieux, [...] je trouve ça bien que ce soit quand même retiré, moi j'ai quand même beaucoup de difficulté à me concentrer, j'ai besoin d'avoir du silence et du calme, fait que ça fait bien quand même. *(Miriam, entretien individuel)*

Comme il a été mentionné d'entrée de jeu, le chez soi a souvent été évoqué comme un espace à l'intérieur de soi d'abord et l'identité est au cœur de ce « chez soi en soi ». Si l'identité n'est pas exclusivement définie par la culture, celle-ci n'en constitue pas moins une composante essentielle et comme plusieurs l'ont expliqué, l'appartenance ou l'identité culturelle fait partie intégrante d'eux-mêmes. Les valeurs, les connaissances, les expériences par lesquelles il leur a été donné d'apprendre à vivre, de construire leur identité, de choisir ce qu'ils souhaitaient développer ou transmettre à leur tour font partie de ce chez soi en soi. Suivant les propos d'une participante, comme la culture façonne en partie notre identité, elle s'exprime par les relations à soi-même et aux autres et ce, peu importe les lieux où on se trouve.

Si tu as été élevé dans la tradition, la culture autochtone, tu te sens bien de même parce que tu te sens chez toi comme ça dans ta bulle. Rien et personne ne va changer ça même s'il y a des préjugés [...] Le bagage que tu as apporté tout au long de ta vie. Je suis sûre que si la culture est ancrée en toi, c'est normal qu'en ville tu l'aies aussi. *(Kelly Kim Black, entretien de groupe II)*

Poursuivre son cheminement.

Plusieurs personnes ont référé à la stabilité qu'apportait le chez soi dans leur vie, ce qui et qui permet de poursuivre leurs aspirations, une « base » nécessaire au bien-être psychologique et à la réalisation de soi.

Un endroit que tu te sens à l'aise, bien. [...] Déjà si tu ne te sens pas bien à un endroit c'est sûr ça ne pourra pas fonctionner peu importe ce que tu veux

accomplir. Je pense que c'est la première base de te sentir chez toi où tu vas vivre X années. *(Anne, entretien individuel)*

Pour le moral j'imagine, pour bien dormir le soir. Si à mettons que je ne suis pas bien chez nous, que je ne suis pas bien dans ma ville, je vais angoisser. *(Andréa Rock, entretien individuel)*

Claudia : Est-ce que c'est important de se sentir chez soi? À quoi ça sert ou pourquoi c'est important de se sentir chez soi dans le fond?

Réal: Je pense qu'il faut une certaine stabilité si tu veux avancer dans la vie. [...] Quand tu n'as pas de chez toi tu n'as pas de stabilité. Au fond tu vas dériver si tu n'as pas de chez soi, tu dérives. Ça prend un point d'ancrage pour bien commencer, un QG pour commencer à construire son empire.

[...]

Grégoire: Moi ce serait pour continuer, mon cheminement. On parlait tantôt de chez soi, les gens ont parlé de comment est-ce qu'ils se sentaient chez eux, je suis ici pour bâtir un empire. Moi ben c'est pour continuer à vivre, tout simplement. Continuer mon chemin. Parce que je ne pense pas qu'un moment donné je vais rester rien qu'à une place, même on dit que, l'enseignement que je vous ai dit tantôt, t'arrive ici et c'est un passage, on est tout le temps en continuels nomade pour parler de nomadisme tantôt. On est tous des nomades, au sens large du terme Pour moi c'est pour continuer ma vie. [...] Ça reste qu'on regarde en arrière d'où est-ce qu'on arrive, ce qu'on a fait, c'est toute des choses que tu as a bâti à quelque part, avec l'aide de ton environnement aussi, avec les êtres qui sont là, les animaux, les humains, ont aidé à continuer notre chemin.

(Réal Junior Leblanc et Grégoire Canapé, entretien de groupe II)

La poursuite d'un cheminement a également été associée à l'importance d'avoir les capacités et possibilités d'user de son savoir-faire, qui se rapportera ici aux habiletés et compétences des personnes, incluant les savoir-faire qu'elles associent plus directement aux cultures autochtones.

On parle beaucoup quand on parle de culture on parle beaucoup de savoir-être et de savoir-faire. C'est comme deux éléments de la culture importants. [...] tu as un savoir-faire innu, et cri, c'est plus en territoire que tu vas le retrouver. Fait que les éléments de la culture qu'on peut retrouver ici à Chicoutimi, c'est plus le savoir-être. *(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)*

Pour les personnes rencontrées, le chez soi est un espace où il est possible d'utiliser et de développer nos savoir-faire. Plusieurs personnes rencontrées ont parlé des occasions limitées en milieu urbain pour utiliser ou apprendre certains savoir-faire dits « traditionnels », notamment les savoir-faire directement liés à la vie en territoire. Les possibilités d'user de ces derniers ou d'en faire l'apprentissage en ville sont restreintes par le manque d'accès aux

porteur·e·s de culture en milieux urbains, par l'éloignement et les transformations des territoires ou encore, par les limites qu'impose le concept de propriété privée, lesquelles réduisent littéralement les espaces où ils sont en droit d'agir, d'intervenir. Les aîné·e·s sont considérés pour la plupart comme étant des personnes porteuses de ces savoirs et des pratiques traditionnelles et leur faible présence en ville est vécue sur ce plan comme un manque pour certaines personnes.

La poursuite d'un cheminement a été évoquée sur un plan personnel mais aussi collectif, en référence aux peuples autochtones plus largement – à la protection et l'adaptation des langues et des savoir-faire ainsi qu'à leur droit à l'autodétermination notamment. Envisagée dans une perspective collective et culturelle, la poursuite du cheminement renvoie ainsi : aux pratiques de transmission intergénérationnelle et aux espaces physiques ou symboliques disponibles pour ce faire, de même qu'aux formes de gouvernance dans lesquelles nous sommes insérées et auxquelles il est possible – ou non – de prendre part. La gouvernance réfère ici aux processus, aux moyens et aux acteurs par lesquels les enjeux d'ordre collectif sont adressés. Ainsi la gouvernance ne se réduit pas aux gouvernements non plus qu'aux organisations de représentation politique – qui ne sont que certains des acteurs et actrices impliqués dans la gouvernance – bien qu'elle les concerne. Globalement, les commentaires des participants en cette matière renvoyaient aux possibilités pour les peuples autochtones de se réapproprier leur pouvoir d'agir dans les domaines qui les concernent directement.

Un espace d'existence et de pouvoir. De pouvoir être et faire ce qu'on est en tant qu'autochtones. C'est ce qui est demandé par tous les instances de l'APNQL depuis des années, c'est ce qui est demandé par mes ancêtres depuis des siècles. C'est ce qui est demandé par tous les instances de l'APNQL depuis des années, c'est ce qui est demandé par mes ancêtres depuis des siècles. Des relations de nations à nations là, c'est nous avons le droit de nous autogouverner, de gouverner nos espaces qu'ils soient physiques, éducationnels, économique, etc. etc. etc. même spirituels et mental... Nous avons le droit de nous autogérer dans tous ces domaines-là. [...] Je te respecte dans ton droit d'exister, respecte-moi dans mon droit d'exister. Laisse-moi être ce que je veux chez moi. Laisse-moi bâtir mon chez moi. C'est ça, j'ai même touché à la politique!

(David Sioui, entretien individuel)

Parallèlement, et considérant le système politique actuel, l'importance de participer à la vie démocratique du Québec, du Canada et des localités dans lesquelles elles habitent a aussi été mentionnée, afin que leurs voix citoyennes puissent s'exprimer, être entendues et considérées dans les processus décisionnels concernant les modes d'organisation sociale et le devenir de nos collectivités. Par ailleurs, les orientations socioéconomiques aux niveaux municipal, provincial et fédéral devraient s'inscrire en cohérence des droits humains et des droits des peuples autochtones. Bien que reconnus au Canada, leur application ne semble pas trouver d'échos concrets actuellement, non plus qu'avoir permis la création d'espaces de réflexion collective appropriés et nécessaires pour les mettre en œuvre. Les processus décisionnels devraient reconnaître, inclure et respecter cette diversité de voix, mais comme le dit Réal :

Mon grand-père a 84, il est né dans le bois. Ça veut dire qu'en 84 ans, ma génération, je suis capable d'aller à l'université et je suis capable d'affronter le monde des autres. Mais est-ce qu'eux autres vont être capables de porter nos mocassins? Ça c'est une autre question. J'ai affronté ce mur-là, ce mur blanc de neige que j'affronte toujours. *(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)*

Toujours dans une perspective collective quant à la poursuite du cheminement, plusieurs personnes rencontrées ont parlé de l'importance de la transmission culturelle pour eux, référant à ce que leurs ancêtres ont pu transmettre de générations en générations, ce que leurs parents leur ont transmis, ce qu'eux-mêmes souhaitent transmettre à leurs propres enfants. Sans vouloir leur imposer un mode de vie ou une voie à suivre, il semble fondamental pour plusieurs que leurs enfants connaissent leurs origines autochtones, en respect des générations qui les ont précédées et aussi pour mieux se connaître eux-mêmes.

Je ne veux pas trop leur imposer non plus je ne sais pas comment dire ça, je ne veux pas qu'elles se fassent une autre vision aussi, je veux qu'elle fasse leurs propres idées là. *(Pinamen Vollant, entretien individuel)*

Je ne demande pas qu'ils comprennent leur langue parce que moi je l'ai appris ma langue aussi en innu, je parlais juste français. Je sais que c'est dur, mais tant qu'ils sachent leur identité que c'est des innus [...] Je ne veux pas imposer non plus, mais c'est juste pour dire je trouve ça important qu'ils sachent d'où ils viennent, qu'ils sont un beau peuple, qu'on est pas beaucoup et puis qu'on a besoin d'eux autres. *(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)*

Pour que cette transmission puisse se poursuivre de générations en générations, il importe d'une part de reconnaître l'héritage reçu par les personnes qui nous ont précédés, ce que Grégoire conçoit comme une responsabilité.

Bien nous dans notre façon qu'on vit on dit qu'on a une responsabilité de sept générations avant nous et sept générations après. Donc à la 7^e génération ma lignée à moi, s'il pense à moi je vais être un ancêtre. Donc quand il m'a dit soyons de bons ancêtres. J'ai dût oui, je fais de mon mieux! Mais si je veux être un bon ancêtre, il faut que j'honore mes ancêtres à moi, peu importe d'où ce qu'ils viennent de quelle nationalité de quel peuple ils venaient, parce que eux ils étaient des bons ancêtres parce qu'on en parle encore et moi je suis encore là. Si une partie des chromosomes qu'eux avaient passent dans mon sang, dans mes gènes, que je vais transférer à mes enfants mes petits-enfants et la lignée continue. Ces enfants-là encore une fois se sentent chez eux. C'est ça je pense qu'il y a beaucoup beaucoup d'enseignement à travers ces paroles-là je pense moi quand l'ainé m'avait parlé de ça, ça m'avait beaucoup cherché. C'est bon je pense comme enseignement. J'adore cet enseignement-là.

(Grégoire Canapé, entretien individuel)

Partant de là, il importe d'autre part de créer les conditions propices pour que les générations qui succéderont aient accès à ces savoirs, à ces enseignements, car « qu'est-ce que j'ai le *droit* de transmettre. Parce que je ne peux pas transmettre des choses que je ne connais pas » *(Grégoire Canapé, entretien individuel)*, et ce, peu importe le milieu dans lequel on se trouve. Le fait de vivre au sein d'une réserve autochtone ne peut être garant, en soi, de l'accès à ces savoirs, non plus qu'à la transmission culturelle, même si des efforts sont déployés en ce sens. Grégoire explique comment sa petite-fille a accès à ces savoirs tout en vivant en ville, ou plutôt peu importe où elle réside.

C'est toutes ces lignées, de toutes ces transmissions, de tous ces savoirs qui se rendent jusqu'ici. Aujourd'hui qui se transmettent encore. Je parlais avec ma petite-fille l'autre jour et elle a six ans et parle à peu près le même langage que nous. C'est bon d'entendre ça. On va parler d'esprit, elle va parler d'esprit, elle comprend, quand on va parler de choses, elle comprend. Donc à quelque part c'est une bonne transmission qui est en train de se faire. Ils disent qu'on a perdu notre spiritualité, pourquoi on en ferait si on l'avait perdue? Ils disent qu'on a perdu notre langue, pourquoi je la parlerais si on la perdait?

(Grégoire Canapé, entretien individuel)

Être entouré d'une famille et d'une communauté pour qui cette transmission culturelle importe, indépendamment de l'endroit où on habite, paraît ainsi rendre cette transmission

possible en en actualisant les moyens. La volonté personnelle d'apprendre, de se rapprocher de ces formes de savoirs est, elle aussi, déterminante pour que s'opère cette transmission. Si poser des gestes en ce sens s'avère ainsi fondamental, certains constatent cependant que les réalités actuelles ne les favorisent pas, ne les encouragent pas.

Parce qu'aujourd'hui il faut que ce soit du concret tu sais ça n'existe plus la magie, les contes et légendes dans ce monde ci. Tout est papier, tout est stylo, tout est signature. Tu contes un conte à quelqu'un, il ne te croit plus là. Il va écouter toutes ses affaires qui se passent par Facebook, pas écouter les légendes qui se passent par bouches-à-oreilles là.

(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)

Ceci rappelle le rôle actif de chaque personne souhaitant voir s'opérer cette transmission culturelle; une responsabilité qui incombe tant aux personnes capables d'enseigner qu'à celles qui souhaitent apprendre. Bien que la transmission culturelle s'opère par une diversité de manière – que le rôle de la famille et de la communauté est mis à l'avant plan en cette matière et que les espaces de transmission soient créés à travers une foule de gestes, d'attitudes et d'endroits – certains ont aussi relevé l'influence du système d'éducation dans lequel les enfants évoluent. Ceux-ci passant une partie importante de leur quotidien à travers celui-ci, le contenu enseigné et les valeurs à partir desquels ce système s'articule sont susceptibles d'influencer le rapport des enfants à leurs propres cultures.

Tu sais si on m'apprend à l'école à être un bon petit québécois puis ce n'est pas ma culture, je ne me sens pas chez moi. Donc je me sens rejeté, je ne me sens pas à ma place. [...] Si on m'apprend ma culture, bien là c'est différent. Là je me sens à l'aise parce que ça fait partie de moi. Donc ça fait partie de mon espace culturel, mon espace éducationnel, je me sens chez moi. [...] Je dis toujours oui il y a l'éducation, mais quelle éducation ? *(David Sioui, entretien individuel)*

D'où l'importance pour certains participants de créer des espaces favorables au contact avec les cultures autochtones ou de susciter la curiosité à leur égard, de faire connaître davantage l'histoire sous une autre perspective culturelle, ceci afin d'offrir un éventail de possibilités, de permettre aux enfants et aux générations qui les succéderont d'avoir le droit de choisir pour eux-mêmes, de garder les options disponibles, accessibles.

En ayant les connaissances pour le faire je peux le recréer partout cet espace-là. À mesure qu'on avance dans le temps, de là est le facteur temps, c'est que plus on avance dans le temps, plus de génération en génération on perd ces connaissances pour se recréer un espace autochtone et se sentir chez soi en tant qu'autochtone. Fait qu'à un moment donné tu prends un peu le mode de vie et les façons de faire des non-autochtones qui sont autour de toi, qui sont majoritaires, qui aussi font pression, des fois sans s'en rendre compte, mais la société elle fait pression pour prendre l'espace qu'il te reste. Parce que la nature a horreur du vide, si tu n'as plus les connaissances de tes ancêtres, bien il y en a un autre qui va le prendre. [...]. Mais tu sais les autochtones à travers l'Amérique vivent la même chose. [...]. C'est leur culture et leur espace qui se substituent aux nôtres. Puis on se sent de moins en moins chez soi.

(David Sioui, entretien individuel)

Sphère spirituelle

Cette sphère se rapporte aux sens qu'on donne à nos actions, aux intentions et principes éthiques qui les orientent et permettent de définir les attitudes qui s'y rattachent, qu'on souhaite privilégier pour agir en cohérence avec nos valeurs et nos croyances. Deux derniers aspects viennent s'ajouter à ce portrait général des caractéristiques du chez soi, qui s'articulent autour des pratiques spirituelles ainsi que des valeurs ou savoir-être guidant les actions individuelles et collectives.

Les relations entre le chez soi et les pratiques spirituelles n'ont été que rarement abordées au cours des entrevues. Quelques commentaires permettent néanmoins de saisir en partie l'importance qu'occupent les rituels ou pratiques spirituelles pour certains participants. En voici un extrait en introduction, nous retrouverons cette idée dans la section portant sur les pistes avancées par les participant·e·s pour favoriser le sentiment d'être chez soi à Saguenay présentée à l'annexe 8.

Si j'avais besoin d'une médecine mettons l'arbre là-bas qui est dehors aurait été une médecine et si j'avais besoin de médecine bien je vais aller la prendre. Parce qu'elle n'appartient à personne pour moi elle appartient au Créateur. [...] J'étais aux abords d'Ottawa en train de faire des cérémonies là-bas et on manquait de sapinage pour les tentes à suer on a été dans une place où c'était marqué anciennement Terres de la Couronne. J'ai été cherché du sapin là. Il dit monsieur vous n'avez pas le droit de faire prendre du sapin là. J'ai dit quand est-ce que vous avez vu une grand-mère empêcher son petit-enfant de se faire du bien? J'ai dit on est considérés comme les enfants de la reine. Ils n'ont rien dit! Ils n'ont rien pu dire parce que j'étais chez moi à quelque part.

(Grégoire Canapé, entretien de groupe II)

Valeurs et savoir-être.

Le savoir-être c'est tout ce que tu as appris par les valeurs, qu'est-ce qu'un Innu dans le fond. Un Innu on peut dire littéralement c'est un être humain, mais on oublie souvent c'est quoi un être humain, qu'est-ce que ça signifie. Ce que ça signifie si on l'englobe avec les valeurs de respect, d'entraide, de partage, le sens de la famille, c'est ça qu'on nous apprend. [...] l'humour aussi est très important.
(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)

Ce thème se rapporte aux valeurs guidant les manières de penser, de dire et d'agir, lesquelles sont intrinsèquement liées à une certaine vision du monde. L'idée du chez soi apparaît intimement liée à la responsabilité vis-à-vis soi-même et toutes les relations qui nous permettent de vivre, qui se reflète par le respect des différentes formes de vie, parce qu'elles sont nécessairement liées à notre propre survie.

D'être bien en fait être chez soi c'est là où tu es bien, et là où tu vas être et tu fais attention. [...] C'est un peu ça si on regarde, si on fait le tour de tout ça, tu vas être bien où ce que tu vas être si tu fais attention au sol que tu vas fouler, si tu fais attention à la source que tu vas boire parce que tu sais que l'eau que tu vas boire, c'est ta source de vie. L'eau qui est là.
(Grégoire Canapé, entretien individuel)

Grégoire illustre à nouveau cette responsabilité en rappelant que la liberté d'action associée au chez soi, ou encore le contrôle qu'on peut exercer dans un tel espace, va de pair avec une forme de responsabilité en regard des lieux et milieux d'habitation.

Chez nous, on va dire la maison ou on reste, ce n'est pas vraiment notre maison à nous, c'est à nos enfants. Nous sommes un peu les gardiens de cette maison-là.
(Grégoire Canapé, entretien de groupe II)

Plusieurs personnes ont expliqué de quelles façons cette vision du monde et les valeurs qui en découlent se traduisent dans leurs rapports aux autres et à l'environnement. Que ce soit en milieux urbains, au sein de communautés autochtones ou encore en territoires. Les pratiques décrites étaient toutes liées aux espaces au sein desquels les participant·e·s se sentent chez soi, se reconnaissent. Les participant·e·s ont souvent fait référence aux postures du don, qui implique le respect, la confiance, l'entraide, ainsi qu'une forme d'autonomie.

Faut que tu en donnes, faut que tu sois généreux, tu ne peux pas refuser de la nourriture, tu ne peux pas refuser de quoi à boire. Non faut que tu sois accueillant. Chez les autochtones faut que tu accueilles le monde. Moi ma mère m'a tout le temps élevé comme ça, à être généreuse [...] c'est ça tu partages. Si tu n'as pas faim tu lui donnes au complet tu sais. Tu passes les priorités en premier.

(Andréa Rock, entretien individuel)

Il y a comme un lien qui nous unit, tout le temps de l'entraide, c'est ça qui nous a permis de survivre aussi pendant 10 000 ans. C'est de l'entraide et du non-individualisme. Que tout le monde perd beaucoup je trouve là. [...] D'habitude quand tu donnes tu reçois toujours. *(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)*

Prendre ce que la nature te donne et que tu vas chercher toi-même. [...] Tu ne t'en vas pas en forêt en ayant tout ton cooler avec toi. Tu vas là et puis tu vas manger ce que la forêt va te donner, ce que tu vas être allé chercher.

(Grégoire Canapé, entretien individuel)

Pour Ronald, ces valeurs ont aussi tout à voir avec les relations que nous entretenons vis-à-vis nous-mêmes et dans toutes nos relations. Il s'efforce d'orienter ses gestes et ses pensées en cohérence avec ces quatre principes : le respect, l'honnêteté, l'humilité et la vie spirituelle.

Certains participant·e·s ont parlé d'un certain degré d'aisance nécessaire pour pouvoir agir pleinement à partir des valeurs sur lesquelles se fondent les actions, les attitudes et les relations. Ceci semble possible pour eux au sein de leur famille, avec leurs proches ainsi que dans certains lieux, dont le CAAS, des espaces qui permettent ainsi pour certain·e·s de demeurer en contact avec leur culture ou de permettre aux enfants nés en ville de connaître ces valeurs et les codes sociaux qui en émanent.

5.1.3 Les attitudes à l'égard du chez soi

Tel qu'en témoignent les propos des participant·e·s documentés à la suite des entretiens individuels et de groupe, l'attitude des personnes rencontrées en regard du chez soi est généralement positive. Selon les propos recueillis, le sentiment d'être chez soi entraîne des impacts bénéfiques au plan du bien-être général d'une personne. Lors des entretiens, les participant·e·s ont tous et toutes souligné l'importance qu'un espace leur permette de se sentir chez soi, de s'y reposer et s'y ressourcer. Le chez soi est cet espace sur lequel nous pouvons jouer un rôle actif, en dépit des contraintes sociales, spatiales et politiques qui peuvent venir

de l'extérieur. Les capacités à se construire un tel espace se développent au fil du vécu des personnes et des expériences qui jalonnent leur parcours.

Je ne me suis pas préparé, je suis venu sur le coup j'ai toujours marché de même là. Je n'ai jamais eu peur de déménager, j'étais à Québec avant, ça fait depuis que j'ai 16 ans que je suis en appartement. J'ai tout le temps voyagé, je n'ai jamais eu peur de grand chose. Quand tu as vécu des grosses affaires dans ta jeunesse, il n'y plus grand-chose qui te fait peur. Tu sais c'est sûrement pas moi qui dormirait pas parce que je n'ai pas payé ma carte Visa. Visa il ne crèvera pas de faim.
(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)

Mais je pense qu'on est conscient aussi quand on arrive quelque part que ça va être différent. [...] Qu'il va falloir s'adapter à ça. À Tout ça. Je dis ça j'ai assez déménagé dans ma vie! [...] Mais j'ai eu la chance de vivre un peu partout aussi, donc m'adapter ce n'est pas fatigant. *(Ronald Bacon, entretien de groupe I)*

Bien que l'idée du chez soi engendre une attitude généralement favorable, cette attitude est plus nuancée lorsqu'il est question d'imaginer le chez soi « en pratique ». À cet égard, l'attitude vis-à-vis l'idée du chez soi en relation aux milieux urbains est par exemple plus mitigée chez les participant·e·s Ici encore, elle se décline en fonction des expériences des participant·e·s. Certains y voient des espaces où la présence autochtone est invisible, où il est plus difficile d'apprendre et utiliser certains savoir-faire qu'ils associent à leur culture, de parler (ou plutôt être compris) dans une langue autochtone. Certains se réjouissent des commodités existant en ville, croient fermement que les cultures autochtones puissent s'exprimer, s'actualiser et être transmises en ville et y voient parfois un milieu plus adéquat pour assurer leur bien-être ou celui de leurs enfants. Plusieurs personnes ont aussi parlé d'une adaptation nécessaire pour vivre en ville dans un certain bien-être. Les milieux urbains sont des lieux où on doit apprendre rapidement, parce que nécessairement, de nouvelles habiletés pour s'adapter au rythme et aux activités quotidiennes réalisées en milieux urbains, que celles-ci aient trait à l'organisation familiale, financière ou scolaire par exemple.

Je n'ai pas rien qu'été dans les réserves. J'ai vécu quand même dans des écoles québécoises et j'ai connu la ville et je sais comment ça marche. Mais il y a des fois où je me relâche tu sais, tu sais il y a des moments où je ne connais pas la place et tac tac, ça marche de même. Mais tu sais au début je ne le savais pas et je vais me reprendre puis c'est assez facile à faire, de s'adapter mais il y a du monde qui ont toujours vécu dans les réserves qui arrivent ici et qui n'arrivent pas à s'adapter, bien qu'est-ce qu'ils font? Ils retournent dans des réserves.
(Kelly Kim Black, entretien individuel)

Chapitre 6 : Discussion

Cette dernière section vise à poursuivre l'analyse des informations recueillies lors des entretiens individuels et de groupe dans le but général de documenter et mieux comprendre les représentations sociales du chez soi de personnes des Premières Nations vivant à Saguenay. Cette analyse s'articule autour des trois principales questions de recherche, relatives aux éléments de contenu des représentations sociales du chez soi : l'information, l'image ou le champ de représentation, et l'attitude. Quelles sont les expériences et savoirs à partir desquels les personnes des Premières Nations rencontrées tirent leurs informations à propos du chez soi? Comment les informations fournies par les participant·e·s s'organisent-elles pour former un champ de représentation? Quelles attitudes les personnes des Premières Nations vivant à Saguenay adoptent-elles à propos du chez soi? Est-il possible de dégager certaines particularités inhérentes à ce milieu urbain? Les résultats de ce projet de recherche participative à caractère exploratoire permettent de répondre en partie à chacune de ces questions.

Rappelons que le but général de ce projet de recherche était de documenter les représentations sociales du chez soi, ses significations et ses caractéristiques, pour des personnes des Premières Nations vivant à Saguenay. Nous ne cherchions pas à dresser un portrait exhaustif du concept, non plus qu'à comparer directement les représentations des Premières Nations et les conceptions dominantes du chez soi. La présentation des résultats permet de constater que le but général du projet de recherche a été atteint et les entretiens ont permis d'apporter des éléments de réponses aux trois questions ayant guidé la réalisation du projet. La générosité des participant.e.s et le contexte des échanges auront permis de recueillir des informations concernant les connaissances et expériences du chez soi de même que pour certains, de l'absence du chez soi. Les expériences partagées sont nuancées, notamment en ce qui a trait à la vie et aux rapports à la culture en milieu urbain et en réserve. Quant à l'image du chez soi, il a été possible d'en tirer un portrait général, qu'on peut envisager comme autant de pistes de recherche à approfondir en relation au concept général du chez soi. Enfin, l'analyse et l'interprétation des propos des personnes rencontrées pour répondre à la troisième question de recherche permettent d'éclairer les attitudes entretenues à l'égard de l'objet. Symboliquement, le chez soi est connoté positivement, bien qu'il rappelle vite les enjeux pratiques de la coexistence interculturelle et des transformations des rapports au chez soi pour les Premières Nations induites par le colonialisme.

Les aspects les plus souvent mentionnés par les participant·e·s et les éléments m'étant apparus parmi les plus significatifs ou signifiants au cours des entretiens, feront ici écho à certaines considérations associées au chez soi auxquelles la revue de la littérature m'aura permis d'être introduite. Ce chapitre comprend six sections, qui permettront de faire un retour sur la notion du chez soi en général, de même que répondre en partie aux trois questions de recherche concernant les éléments de contenu des représentations sociales du chez soi pour les personnes rencontrées. Pour terminer, quelques-uns des biais potentiels, des forces et des limites de cette recherche seront énoncés.

6.1 Une complexité (inter)personnelle réitérée

Tel qu'il a été possible de le constater à travers la présentation des extraits d'entretiens, l'idée du chez soi est connotée positivement pour l'ensemble des participant·e·s. Les propos des personnes ayant participé aux entretiens permettent de souligner encore que le chez soi est aussi important dans la vie des gens qu'il peut être complexe à aborder et difficile à définir (Porteous et Smith, 2001). Mais de quel espace parle-t-on et à quelle échelle le situer? Dans les propos des participant·e·s, l'importance du chez soi est affirmée et il est rapidement associé à divers lieux, bien que selon eux et elles, les lieux en eux-mêmes demeurent insuffisants pour définir le chez soi. La difficulté à définir le chez soi simplement relève peut-être ainsi du constat (rapide) qu'aucun lieu réel ne permette de répondre à lui seul, et entièrement, à la définition idéale du chez soi, aux caractéristiques qu'on lui prête. Ceci invite à porter une attention sur ces dernières dans leur ensemble, à reconnaître leur interaction constante, à les considérer dans une perspective holistique.

Les expériences du chez soi montrent aussi que l'ensemble des lieux associés au chez soi sont traversés par des tensions importantes, une tension entre son existence et son absence. Ceci permet d'envisager le chez soi comme processus plutôt que comme un fait objectif, une réalité donnée ou encore un lieu précis. Le chez soi se présente comme une construction active, vivante, réalisée à partir d'idéaux qui s'accrochent aux conditions objectives de nos possibilités dans un contexte donné, de même qu'à une histoire personnelle mais aussi, nécessairement, collective. Rappelons que le chez soi idéal ne constitue pas une expérience fixe (Massey, 1994), sa définition est sujette à transformation en fonction des expériences et moments de la vie, mais aussi des rapports sociaux et des conditions de vie.

La complexité du chez soi tient peut-être du fait que le chez soi appelle aux relations à des lieux mais surtout aux personnes qui s’y trouvent : des relations aux territoires à la famille, aux proches, à la communauté, à soi, de même qu’à la façon dont on conçoit sa propre existence. Pour ajouter à cette complexité, le chez soi se présente en pratique comme un espace en rapport constant, en dialogue, avec celui d’un autre, des autres. Le concept du chez soi comme processus de création d’un espace s’avère nécessairement lié aux enjeux de coexistence. Nécessairement, définir le chez soi s’avère aussi complexe que de dresser le portrait de soi-même et de ses relations aux autres et à son environnement. Ceci étant parce que le chez soi implique nécessairement l’établissement de relations significatives à l’environnement (Dovey, 1978), incluant les autres personnes avec qui on cohabite dans des lieux donnés, où différentes conceptions du chez soi se rencontrent, se heurtent, se chevauchent, se transforment. Le chez soi se déploie ainsi de façons des plus diversifiées au plan identitaire, et inévitables d’un point de vue social ou politique, en référence aux relations entre autochtones et allochtones tout autant qu’aux relations entre les personnes des Premières Nations.

6.2 L’attitude comme révélatrice des rapports sociaux

Explorer le sens (*meaning*) du chez soi nécessite de porter attention aux relations entre les structures physiques et sociales objectives et les interprétations, les buts, valeurs, émotions et comportements subjectifs des personnes (Oswald et Wahl, 2005). De plus, la construction d’un chez soi est influencée entre autres par le positionnement social d’une personne à partir duquel celle-ci fait l’expérience de cet espace (Brickel, 2012)

L’identité culturelle apparaît comme marqueur de ce positionnement social pour les personnes rencontrées. Rappelons que le chez soi, comme espace, est le reflet de théâtres politiques plus larges (Brickel, 2012). Il est empreint de rapports de pouvoir, lesquels indiquent certaines possibilités objectives, certaines capacités (Massey, 1994). D’après les propos recueillis, certaines conditions objectives liées à leur positionnement social ont pour effet de réduire cet espace au sein duquel on peut se sentir chez soi. Par exemple, les possibilités réelles de visibilité, d’expression et de reconnaissance des cultures autochtones en milieux urbains, dont Saguenay, s’insèrent plus largement dans les rapports sociaux et interpersonnels entre autochtones et allochtones au Canada et conséquemment, dans les

modes de fonctionnement des différentes institutions étatiques, dans les domaines de la santé, de l'éducation, de la protection de la jeunesse ou encore de la sécurité publique, pour ne nommer que ceux-là. Ce positionnement social des personnes des Premières Nations en milieu urbain est perçu à travers les regards posés sur certains aspects « visibles » (couleur de peau, nom de famille), ainsi qu'à travers certains sentiments et impératifs dont voici quelques exemples tirés des propos des participant·e·s : sentir les regards posés sur soi, dans les espaces publics, commerciaux et privés, sentir « sa » différence, sentir ne pas faire « partie du groupe » ou en constater les effets réels, douter de la qualité des services et de la formation reçus ou simplement constater qu'ils ne sont pas adaptés à sa réalité, avoir l'impression de se retrouver dans des espaces de préjugés défavorables en relation aux voisin·e·s ou encore aux policier·e·s, et enfin pour les parents, avoir conscience de la nécessité d'apprendre aux enfants « une deuxième langue », celle des conventions de la ville, des lieux non-autochtones, en les outillant pour les protéger vis-à-vis des préjugés ou de l'exclusion.

Les possibilités et capacités réelles, objectives, pour se sentir chez soi sont directement associées pour plusieurs participant·e·s au respect de leur identité culturelle, plus particulièrement, à la connaissance et la reconnaissance des valeurs et de certaines pratiques des Premières Nations : que ce soit par rapport à l'accès et à l'utilisation des territoires, aux modalités de communication interpersonnels, aux contenus abordés dans les salles de classe, à travers les réalités dont on fait mention ou auxquelles on souhaite porter attention dans les médias, dans les institutions, les services publics, en santé et services sociaux notamment ou encore dans les espaces communautaires (organismes communautaires, espaces publics). Or les réalités auxquelles ils et elles sont confrontés dans ces domaines impliquent encore le plus souvent le respect des normes édictées à partir de la perspective de la culture majoritaire.

Le processus d'ancrage impliqué dans la construction des représentations sociales du chez soi est marqué par les rapports sociaux, notamment ceux existant entre les groupes des Premières Nations et des non-autochtones. Ainsi les représentations sociales du chez soi des Premières Nations sont en partie tributaires de celles d'un groupe culturel majoritaire (non-autochtones) à propos du chez soi d'une part, et aussi, de leurs représentations sociales des Premières Nations. Le processus d'ancrage s'opère en fonction de nos expériences et des

nouvelles informations qui en émergent. Il est conséquemment marqué aussi par les transformations graduelles des rapports entre les « Blancs » et les Premières Nations.

Par ailleurs, les significations du chez soi apparaissent différentes entre les Premières Nations et les Blancs pour les personnes rencontrées tout comme les possibilités réelles pour ces deux groupes de se sentir pleinement chez soi à Saguenay. Parmi les éléments qui éclairent l'objet de la recherche figurent leurs connaissances et perceptions de ce que représente le chez soi pour la société coloniale, perçu comme étant distinct, différent, de ce qu'il peut représenter pour les Premières Nations. Les participant·e·s ont parlé de cultures des Premières Nations diversifiées : particulières dans leurs relations aux territoires sur lesquels elles habitent, mais qui se distinguent toutes de « la » culture des Blancs. Sans vouloir taire toute la diversité existant aussi chez ces derniers, sans généraliser à outrance la participation de tout un chacun à la production et la reproduction de certaines trames de la culture coloniale, certains ont souligné quelques grands traits de ces façons d'être chez soi, de ces manières d'habiter associés à la culture des « blancs », des Québécois, tels que l'attachement à la propriété privée ou encore à la maîtrise, voire la domination, de son environnement. Plusieurs personnes ont aussi parlé de certains comportements qu'ils ont associés à la méfiance et on a parallèlement souligné le caractère frondeur de certaines pratiques, ne serait-ce qu'en ce qui a trait à l'exploitation des forêts et des rivières par exemple.

En ce qui a trait à la posture vis-à-vis le chez soi, il me semble que les discours des participants référaient moins aux notions de contrôle, qu'on associe au chez soi lorsqu'entendu comme sphère privée - comme division, comme domicile, comme lieu ancré, particulier -, qu'à celles de la participation et de la responsabilité. L'idée de responsabilité inhérente au chez soi m'est apparue des plus intéressantes. Ici encore, elle me semblait témoigner d'une vision du monde, d'une perspective tenue à distance des conceptions dominantes du chez soi, parmi lesquelles, l'idée de propriété fait figure de proue, qui implique à des degrés divers qu'on puisse « faire ce qu'on veut chez soi », user de la même logique dans la sphère privée que sur des pans de territoire énormes, gigantesques et n'être imputable qu'à soi-même, comme individu, famille, comme groupe, ou nation. La participation et la responsabilité apparaissent cohérentes avec l'idée que le chez soi réfère

fondamentalement aux relations, culturellement ancrées, à soi-même, à l'entourage et à l'environnement.

Par ailleurs, rappelons que le chez soi réfère pour Benjamin et Saile (1995) à des cadres physique et conceptuel qui sont situés dans le temps et dans l'espace. Lorsque nous avons abordé les questions entourant la ville de Saguenay plus particulièrement, et en ce qui a trait au caractère temporel du chez soi, bon nombre des participant·e·s ont parlé des relations existant entre ce territoire et les Premières Nations bien avant l'arrivée des commis, colons et forestiers pour contextualiser le sentiment d'y être chez eux. En ce qui a trait au cadre physique situé dans l'espace, cette perspective temporelle s'insère aussi dans les transformations ayant marqué les relations aux territoires géographiques. Plusieurs ont évoqué les dépossession territoriales, la surexploitation des ressources, ainsi que les concessions ayant dû être effectuées, à toute l'adaptation dont ont dû faire preuve leurs ancêtres, pour en minimiser les impacts et conserver certaines pratiques culturelles. Aussi, le concept du chez soi rappelle néanmoins indéniablement (et relativement ouvertement me semble-t-il), les efforts de destructions du chez soi avec lesquels doivent composer les Premières Nations. Ainsi bien que le chez soi est connoté positivement, il ramène aussi vite à des mémoires perçues négativement, pour le moins qu'on puisse dire. Les participant·e·s ont tous évoqué d'une manière ou d'une autre la perte et l'absence d'un chez soi qui caractérisent les réalités des Premières Nations, renvoyant d'une certaine façon à ce que Memmott et Chambers (2008) ont abordé comme l'itinérance spirituelle.

Dans cette perspective, on peut peut-être un peu mieux saisir les raisons pour lesquelles le sentiment d'être chez soi pour une personne des Premières Nations n'est jamais un fait objectif ou gagné d'avance et que le chez soi soit envisagé comme processus, particulièrement en milieu urbain peut-être au quotidien. Pour plusieurs personnes, la ville est non-autochtone, elles se sentent « en visite », bien que l'ensemble des personnes rencontrées ne soient pas étrangères aux codes sociaux dominants, qu'elles ont appris. Par ailleurs, les conditions de possibilités pour user de certaines pratiques culturelles ne peuvent être réalisées en ville; par l'absence d'un lieu dédié, ou encore par l'acceptation sociale à l'égard d'une pratique particulière. Toutefois on peut aussi déduire des propos des participant·e·s que même si certains ont dit percevoir un risque réel, « la ville ne [les] rendra

pas blanc ». Elles et ils souhaitent continuer d'inscrire leurs idées, leurs gestes et leurs choix en continuité avec ce qu'ils connaissent de leur propre culture, en respect des générations de Premières Nations les ayant précédées et pour celles qui les suivront.

6.3 Des informations à propos du chez soi issues de savoirs expérientiels et d'une « mémoire collective »

Appréhender la notion de chez soi appelle un ensemble de souvenirs quant à ses aspects affectifs, physiques ou encore temporels, ainsi qu'aux expériences évaluées positivement, et négativement. Tel que présenté précédemment, les représentations du chez soi peuvent être fondées sur des expériences personnelles et familiales vécues pendant l'enfance et à l'âge adulte (Therrien, 2009). Nos souvenirs influencent les représentations d'un chez soi idéal ou réel, lesquels peuvent ainsi être teintés d'une certaine forme de nostalgie (Porteous et Smith, 2001). Les informations partagées par les participant·e·s sur leurs expériences du chez soi font appel à leur mémoire d'événements personnels, mais aussi communautaires et collectifs. Les informations qu'elles ont partagées à propos de leurs expériences du chez soi ont été acquises ou comprises par leurs expériences au sein de différents espaces relationnels : des relations à soi-même, au sein de la famille, de « sa » communauté, en relation aux autres communautés des Premières Nations ou encore plus largement à « la société ».

Leurs savoirs pratiques et leurs conceptions symboliques du chez soi relèvent à la fois d'expériences « positives » du chez soi et d'expériences « en négatif » de l'objet, soit de l'absence du chez soi. De plus, « la mémoire collective » liée aux transformations du chez soi pour les Premières Nations marque leurs représentations du chez soi, entendues comme une manière d'être en relation à son environnement. Ces transformations du chez soi ont par exemple été associées à la création des réserves, l'exploitation intensive des ressources en territoires, le système de pensionnats ou encore à celui de l'adoption au sein de familles allochtones; des attentats colonialistes ayant mené au bouleversement des valeurs, des façons de faire et des « états d'âme » des personnes et communautés des Premières Nations.

Cette perspective collective, faisant ici référence aux réalités des Premières Nations plus généralement, à l'histoire commune qu'elles partagent vis-à-vis la société coloniale et

ses institutions, a été adoptée à maintes reprises au fil des entretiens. La considération portée à ces transformations du chez soi révèle encore le caractère temporel du chez soi : que pouvait représenter le chez soi avant ces transformations et à l'égard des traces que ces façons d'être et d'habiter (ensemble) ont laissées? Où peut-on en percevoir aujourd'hui les continuités? Le concept du chez soi est culturellement et socialement ancré (Somerville, 1992), l'idéal qu'il contient est aussi teinté de l'imaginaire symbolique d'un groupe auquel on s'identifie et en dialogue avec celui de la culture dominante (Brickel, 2012). Il importe donc de reconnaître la valeur et l'importance de cette mémoire collective dans la construction du champ de représentation du chez soi tout autant que la situer dans ce qu'elle peut comporter d'idéal.

Rappelons que la notion du chez soi serait construite tant dans sa forme *réelle* qu'*idéale* (Somerville, 1997) et que parler du chez soi pour soi-même contient presque toujours sa part d'une image valorisante de l'identité des personnes en faisant partie (Zielinski, 2015) ou encore de certaines parties de leur passé (Porteous et Smith, 2001). L'idéal du chez soi est marqué, à l'instar du champ de représentation dégagé à travers les propos recueillis, par l'identité culturelle. Toutes les personnes ayant participé aux entretiens individuels ont fait référence à leur appartenance culturelle en parlant d'elles-mêmes et de leurs conceptions du chez soi. On ne peut passer sous silence à quel point ces références ont pris une place importante, significative, dans les manières et les mots choisis pour se (re)présenter. Les participant·e·s ont nécessairement parlé de ce qu'ils et elles connaissaient de leur culture ou des cultures des Premières Nations plus largement, en mettant de l'avant ce qui leur semble perçu positivement.

Si l'identité culturelle apparaît si importante, on pourrait penser que les réserves soient encore plus susceptibles de constituer un lieu de choix où se construire un chez soi. Les conditions objectives dont ont fait mention certains participants à propos des réserves peuvent éclairer les raisons pour lesquelles les milieux urbains peuvent apparaître comme tout indiqués à certains temps de la vie pour construire son chez soi, pour se retrouver dans un milieu où les opportunités d'emploi, de formation ou même de divertissement apparaissent plus nettement. Les interprétations et comportements des participantes sont aussi influencés par les violences de toutes sortes présentes sur les réserves (entre autres milieux) : la violence conjugale ou familiale, la surconsommation d'alcool ou de drogues ou

encore le suicide. Les préjugés y sont aussi présents et véhiculés; par exemple, les expériences de certaines participantes revenant sur les réserves après un séjour en ville, qui ont senti ne plus faire tout à fait partie du « groupe », qui ont ressenti être jugées différentes.

Parallèlement, parmi les expériences associées au chez soi, plusieurs ont parlé des réserves, des espaces au sein desquels elles se savent chez elles, où elles se sentiront toujours chez elles, où certains codes quotidiens agissent comme marqueur géographique et symbolique: enlever les ceintures de sécurité, marcher dans la rue, entrer sans cogner. Les réserves ont été désignées (à juste titre) comme des espaces définis de l'extérieur, inadaptés aux pratiques coutumières des Premières Nations, conçues dans le but de les assimiler et les exclure du devenir et de la gouvernance des territoires, ainsi que de la définition des codes juridiques et sociaux ayant préséance sur les territoires nationaux sur lesquels elles habitent. Simultanément, les réserves sont désignées comme « les communautés », bien que l'idée de communauté soit loin d'être synonyme de réserve. Pour les participant·e·s rencontrés, les relations avec les membres de leurs familles et communauté habitant au sein de réserves étaient maintenues de diverses manières adaptées à la distance (réseaux sociaux, téléphone, visites ponctuelles, etc.). Elles se savent par ailleurs en mouvement sur les territoires, dont en milieux urbains, et reconnaissent les communautés qui se (re)créent aussi en ces lieux. Les réserves sont vues néanmoins comme des espaces de rassemblement pour les Premières Nations, utiles, nécessaires et pour plusieurs personnes, elles font partie des lieux d'où elles ont accès à cet espace désigné comme chez soi.

L'histoire des résidents vis-à-vis un lieu précis, significatif, qui a été jadis ou est actuellement source de bien-être et de pouvoir, a une influence sur le degré d'attachement et le sentiment d'y être chez soi (Porteous et Smith, 2001). Il semble en être de même pour les personnes rencontrées en ce qui concerne les réserves mais aussi les milieux urbains. « L'histoire des résidents » réfère ici à l'histoire de la présence des Premières Nations à Saguenay, à l'utilisation constante de certaines portions de territoires par des membres de leur famille ou par leurs ancêtres directs incluant ceux des milieux urbains actuels depuis des générations. Plusieurs personnes rencontrées ont référé à l'histoire de la présence constante des Premières Nations au Saguenay, avant l'arrivée d'Européens, au sein des paroisses établies sur les territoires de chasse, par le métissage, plus récemment, pour l'éducation aux

cycles supérieurs, ou depuis toujours, pour des raisons économiques, entendues au sens large. Ainsi, retenons que les propos des participant·e·s suggèrent qu'elles se *savent* chez elles sur le territoire actuel de Saguenay, au sens où les communautés des Premières Nations qui les ont précédées y ont toujours été.

6.4 Culturellement ancré, le chez soi est d'abord relationnel

La revue de la littérature a permis d'établir que le chez soi réfère, à tout moins, à certains attributs géographiques, physiques ou matériels d'un domicile et de son environnement extérieur direct (ex. aménagement urbain, services), des aspects économiques et légaux, tout autant que des aspects affectifs, relationnels, symboliques ou spirituels (Christensen, 2011; FEANTSA, 2011; Walsh, 2009; Memmott et Chambers, 2008). Rappelons que l'un des modèles importants permettant d'analyser et d'interpréter l'organisation des informations composant le champ d'une représentation sociale implique une hiérarchisation des thèmes entre des éléments centraux et périphériques. J'ai choisi de ne pas analyser et présenter les résultats sous cette forme. Toutefois, au fil des entretiens, c'est le caractère essentiellement relationnel du chez soi, de même que son ancrage culturel, qui sont apparus comme des processus phares dans la construction des représentations sociales du chez soi pour les personnes rencontrées.

Le schéma présenté au chapitre précédent (section 5.1.2, page 91) s'est avéré être un outil d'analyse et un résultat de recherche. Ne visant pas à créer une nouvelle typologie du chez soi, ce schéma offre une synthèse des thèmes apparaissant fondamentaux à une meilleure compréhension des représentations sociales du chez soi des personnes des Premières Nations vivant à Saguenay. Chacune des sphères présentées dans le schéma pour broser le portrait du chez soi des participant·e·s est traversée par le caractère culturel du chez soi. Qu'on parle de mobilité, du sentiment d'appartenance et de sécurité, des possibilités de s'identifier à un milieu ou encore des valeurs et des capacités à user de pratique qui en soient cohérentes pour n'en donner que quelques exemples, tous ces aspects nécessitent alors de garder en mémoire l'importance de l'identité culturelle dont ils sont teintés.

Au plan spatial, plusieurs ont parlé de lieux physiques significatifs dans leur conception du chez soi, en référant aux réserves ou encore aux territoires empruntés par leur

famille ou des membres de leur communauté depuis des générations. Pour plusieurs participant·e·s, le chez soi réfère fondamentalement au territoire. L'importance du territoire, tout comme celle de l'identité culturelle, de la famille et de la communauté, telles que soulignées par Christensen (2013) ont aussi été souvent abordées par les participant·e·s à ce projet pour définir le chez soi. Les rapports aux territoires (référant ici aux forêts, cours d'eau, à la faune et à la flore qui y vit, etc.), ont été maintes fois nommés comme permettant de se ressourcer, se vivifier, et d'en apprendre davantage sur leur culture. Les conceptions du chez soi qui se dégagent des propos des participant·e·s (ses implications tout comme ses fonctions) paraissent ainsi se tenir à distance de certaines caractéristiques abondamment associées au chez soi dans la littérature, telles que des références à la structure d'habitation comme la maison par exemple.

Mallet (2004) résumait par ailleurs que le chez soi ne réfère pas nécessairement à un endroit physique précis, rejoignant les propos évoqués plus haut, mais plutôt un espace habité par des personnes, où des relations particulières se réalisent. Les types de relations associées au chez soi ici renvoient aux sentiments d'appartenance, de sécurité personnelle et culturelle, de responsabilité au sein d'un milieu donné. Alors que le domicile est considéré être un type d'espace susceptible d'offrir une certaine forme de contrôle et de protection, de même que de contenir en soi les dimensions fondamentales d'un chez soi, les discussions avec les participant·e·s mènent à penser que c'est plutôt les relations aux autres et à leur culture qui s'avèrent structurantes du chez soi, qui agissent comme structures (sociales) d'habitation, comme espace du chez soi. La structure supportant le mode d'habiter, si on peut le dire ainsi, n'est pas tant physique que sociale ou plutôt relationnelle. Suivant cet ordre d'idée, on peut peut-être mieux saisir l'importance des aspects relatifs à la participation et à la responsabilité au sein d'un espace qu'on qualifierait de chez soi, qui se substituent peut-être à celles du contrôle et du droit à la propriété.

Les expériences relatées étaient marquées par la mobilité entre des lieux – les réserves, forêts, milieux urbains, ruraux, ou encore les maisons familiales. Les types d'espaces relationnels caractéristiques du chez soi sont (ou peuvent être) créés dans des lieux physiques divers puisque qu'il est possible de se considérer être toujours, ultimement, en territoire. Therrien (2009) avait d'ailleurs montré que le concept du chez soi permet de

reconnaître « l'attachement et la continuité dans les parcours de mobilité et de mixité » et que le chez soi est trajectoire(s). On reconnaît par exemple dans les propos des participant·e·s se retrouvant en milieux urbains l'attachement aux territoires et aux communautés, lire aussi aux réserves comme espaces de rassemblement, qui apparaît presque indépendant de la fréquence et de la durée des séjours en ces lieux.

Nous avons vu qu'en ce qui a trait aux éléments contenus dans la sphère physique, être chez soi était lié au fait d'avoir un abri, d'avoir accès aux ressources suffisantes et aux territoires mais aussi d'être en mesure de se déplacer entre différents lieux significatifs (par exemple, les réserves ou les territoires). À propos des aspects physiques, l'importance de la mobilité est apparue des plus importantes et est plus rarement soulignée dans la littérature. Dans le cadre des entretiens, la connaissance des lieux environnants et l'accès aux moyens de transport ont tous deux été nommés comme ayant une influence sur leur mobilité et conséquemment, sur le sentiment d'être chez soi. Quoique le chez soi apparaisse comme un espace davantage relationnel que physique, il implique néanmoins l'accès aux ressources suffisantes pour vivre, qui témoigne en quelque sorte aussi « qu'on y a notre place », qu'on appartient à un milieu, qu'on peut légitimement s'y sentir chez soi et jouir d'une certaine sécurité physique et culturelle. Les conditions de vie ont ainsi été présentées comme un indice d'inclusion sociale. Les conditions de vie matérielles les plus problématiques évoquées à Saguenay ont semblé être d'ordre financier (manque d'accès à l'emploi ou à un revenu adéquat), ou encore au manque d'organisation pour y pallier (initiatives visant à favoriser l'accès aux logements sociaux, et l'application d'ententes fiscales).

Rappelons aussi que le chez soi est associé dans la sphère émotionnelle à des sentiments de bien-être, de sécurité et d'appartenance. Le bien-être se caractérise par le confort et la sécurité par les possibilités de se (re)poser. Les définitions du chez soi des participant·e·s rejoignent certaines significations communes documentées dans la littérature, parmi lesquelles l'idée d'un refuge, d'un espace sécuritaire (Mallet, 2004; Porteous et Smith, 2001; Somerville, 1992). On a vu par la revue de littérature que le chez soi, ce lieu de refuge, était assimilé à la sphère « privée », dont les frontières épousent le plus souvent celle du domicile, et qui constitue un espace où l'on peut s'attendre à exercer un certain contrôle et jouir d'une intimité (Mallet, 2004). Symboliquement, l'idée du chez soi appelle aussi pour

les participant·e·s au refuge, au nid, une bulle – *nikueiam* -, à un lieu de repos, de même qu'à un espace aux repères familiers, une base fondamentale pour se sentir bien et poursuivre son cheminement. Les participant·e·s n'ont pas référé à un lieu de domicile précis en parlant du chez soi comme refuge mais plutôt à un espace où il est possible de se reposer et qui peut se retrouver, se construire, peu importe où on se trouve, montrant encore le caractère relationnel du chez soi, dont les rapports à soi-même. Le repos se traduit par les possibilités d'être suffisamment bien personnellement et culturellement, en soi et avec les autres, pour se sentir le droit d'être soi-même. Les relations à la culture, aux personnes qui la partagent aussi bien qu'aux territoires en ayant fondé les pratiques, semblent davantage caractéristiques du chez soi pour les participant·e·s que les types de relations particulières pouvant avoir cours à l'intérieur d'une sphère privée.

À d'autres égards, les participant·e·s ont aussi évoqué une certaine forme d'intimité qui caractériserait un espace où on peut se sentir chez soi. Si les relations familiales (élargies) peuvent faire partie de cet espace d'intimité, c'est le cas aussi pour les relations aux personnes qui partagent ou ont une compréhension des réalités et cultures des Premières Nations. On pourrait parler d'une intimité collective, renvoyant à l'énergie rouge dont parlait Réal. Si le chez soi est présenté à des espaces relationnels à échelles multiples (en référence aux relations à soi-même, aux proches, à la famille, aux communautés et aux territoires), celles-ci se présentent comme autant d'espaces d'intimité impliquant une forme de contribution, de participation. Les personnes rencontrées ont référé au chez soi surtout en terme de relations aux autres et à sa culture de même qu'à un bien-être personnel et collectif, en référence aux peuples autochtones. En ce sens, il se présente comme un espace symbolique et imaginatif d'appartenance (Brickel, 2012).

L'appartenance est ressortie comme l'un des aspects fondamentaux pour se sentir chez soi. Les participant·e·s y ont référé en évoquant aussi bien des relations interpersonnelles que des lieux d'appartenance. Rappelons que l'appartenance se traduit par le sentiment de faire partie d'un tout, par les possibilités d'aider et de recevoir de l'aide lorsque nécessaire, de même qu'en étant connu et reconnu par l'entourage, en demeurant soi-même et en étant respecté comme tel. En ce qui a trait aux possibilités de se rassembler, d'aider et de recevoir de l'aide, plusieurs personnes ont évoqué différentes formes d'entraide

s'organisant informellement entre les personnes autochtones et certains membres de l'entourage (ami·e·s, voisin·e·s par exemple), ainsi que la possibilité de recevoir de l'aide par le biais des ressources accessibles sur le territoire.

Aussi, s'identifier à un milieu ou un groupe, qu'on retrouve dans la sphère psychologique, est aussi apparu fondamental pour développer ce sentiment d'appartenance. Le chez soi est un environnement au sein duquel on ne se sent pas étranger suivant les commentaires recueillis. Ceci rejoint aussi les propos d'Amhed (1999), pour qui le chez soi réfère à des espaces d'appartenance et identitaires familiaux davantage qu'à un endroit précis, particulier. Le chez soi a été désigné comme un espace auquel on peut s'identifier, de façons diverses, par le partage de référents sociaux tels qu'évoqués plus haut, tout comme des repères linguistiques. Le partage d'une langue commune, la possibilité de l'utiliser au quotidien et se faire comprendre, a été relevé comme l'un des aspects permettant de susciter le sentiment d'être chez soi, tout comme l'avaient noté Porteous et Smith (2001).

Concernant la poursuite d'un cheminement, d'un point de vue personnel tout autant que collectif, plusieurs personnes ont parlé de leur volonté de demeurer en contact avec leur culture, de continuer d'en apprendre davantage à propos de l'histoire de leurs pratiques et de leur langue. Cette posture est nourrie par une démarche personnelle en rapport à sa propre culture et des cultures autochtones plus largement. La transmission culturelle est apparue importante pour l'ensemble des parents rencontrés et partie prenante de la poursuite d'un cheminement collectif, et de la connaissance de cette partie de leur histoire, de leur identité. Reconnaisant l'importance de la culture dans l'identité des personnes rencontrées, ceci implique de considérer le chez soi comme un espace où les cultures autochtones sont connues, respectées et à partir duquel il devient possible de les transmettre. Les stratégies évoquées par les participant·e·s pour se sentir chez soi ont souvent référées aux moyens utilisés pour demeurer en relation avec les personnes des Premières Nations : créer et profiter des lieux et opportunités pour se rencontrer, se rassembler, maintenir des contacts réguliers avec les proches habitant dans une autre ville ou village via le téléphone, internet, ainsi que par des visites ponctuelles; et demeurer en relation avec leur culture, mettre en pratique et enseigner aux enfants certaines valeurs, voire, une langue.

Enfin, en ce qui a trait à la sphère spirituelle, plusieurs ont aussi montré comment leurs perspectives et leurs pratiques en ville ou encore sur les réserves, étaient liées aux valeurs et visions du monde qu'elles associaient à la vie en territoire telle qu'elles l'ont imaginée, apprise. Certains ont situé explicitement les gestes qu'ils posent aujourd'hui en territoire en continuité avec ce qu'ont pu faire les générations les ayant précédés. Il y a bien sûr une actualisation des pratiques, induite entre autres par les moyens disponibles pour « habiter », mais aussi certainement une perception de continuité en regard des relations aux territoires pour les personnes des Premières Nations. Bien que les territoires soient toujours traversés de lacs et de rivières, ils sont dorénavant marqués d'agglomérations urbaines, de centres industriels, et d'immenses toiles électrifiées, de réservoirs inondables, de forêts rasées. Peu importe les lieux physiques précis, il semble possible pour plusieurs personnes rencontrées de se considérer toujours, partout, en territoire, et conséquemment d'agir en respect des mêmes valeurs ayant pu structurer les communautés les ayant précédées. Ainsi, plutôt que d'autonomie (Christensen, 2013), certains participants ont plutôt référé à la notion d'autodétermination, qui serait intrinsèque au chez soi : a) une autodétermination envisagée sur un plan individuel, choisir par exemple ce qui peut entrer et ce qui ne peut pas entrer dans notre chez soi, tout autant que b) sur un plan collectif, entendu comme les possibilités réelles de participer aux décisions les concernant.

Ainsi en définissant le chez soi, un accent plus importante a été mise sur les relations à la communauté, à la famille, ou encore à sa culture - comme partie intégrante de son identité - que sur les rapports à une structure ou un lieu physique précis.

6.5 Être (chez) soi

En résumé, le concept du chez soi est apparu pour plusieurs comme une nécessité. Il se traduit en un espace relationnel sécuritaire au sein duquel il est possible d'être soi-même et qui agit comme une base à partir de laquelle poursuivre son cheminement. Ceci rejoint les propos de Porteous et Smith (2001) qui avaient résumé que le chez soi est un facteur positif dans la vie des gens puisqu'il était capable de conférer une identité, tant aux individus qu'aux groupes, et d'agir comme un concept structurant permettant de demeurer « centré » (*centredness and identity*, p.20). Le chez soi est apparu à travers les propos recueillis comme étant intimement lié aux relations familiales et communautaires ainsi qu'à l'identité

culturelle, aux possibilités de demeurer près des valeurs et des pratiques culturelles significatives pour eux-mêmes tout autant qu'au respect et à la reconnaissance de ces dernières par l'entourage, et ce, peu importe le lieu où on se trouve.

Plusieurs participant·e·s ont évoqué des manières de construire ou se réapproprier un espace au sein desquels se sentir chez soi, « un espace d'existence et de pouvoir ». Personnellement par exemple, en ayant juste assez d'audace pour oser aller vers les autres et ainsi créer un réseau d'appartenance, fondamental au sentiment d'être chez soi, ou encore en initiant des actions collectives visant à répondre par et pour eux-mêmes aux problématiques que plusieurs rencontrent, par exemple, le manque d'accès à des logements abordables ou encore le manque de visibilité des cultures autochtones dans les espaces publics et médiatiques.

La notion de chez soi est une étiquette volontairement choisie pour qualifier un ou plusieurs environnements auxquels une personne est liée d'attachement (Hayward, 1975). Ceci invite à prendre acte que pour l'ensemble des personnes rencontrées, les milieux urbains, Saguenay ou un autre, sont des lieux au sein desquels il est possible de se construire un chez soi, de créer et jouir d'un espace sécuritaire d'appartenance auquel elles peuvent s'identifier personnellement et culturellement, et qu'heureusement, elles prennent quotidiennement les moyens d'y parvenir.

6.6 Biais potentiels, forces et limites du projet

Il importe de situer les propos des participant·e·s dans le contexte général dans lequel ils ont été recueillis. À ce titre, mentionnons qu'il est possible que j'aie induit un biais dans la perception des réponses attendues par les participant·e·s en mentionnant que le projet portait sur les représentations sociales du chez soi de personnes des Premières Nations. Les personnes rencontrées ont-elles répondu à partir de ce qu'elles croyaient (devoir) être les conceptions d'une personne des Premières Nations? Le fait que je sois non autochtone a-t-il pu influencer les résultats? Certaines personnes ont clairement tenté d'adopter cette perspective plus générale sur les Premières Nations. J'ai tenté à quelques occasions de centrer la discussion sur leurs expériences personnelles, mais me suis aussi gardé de le faire à maintes reprises. Ce qu'elles décrivaient ainsi, même si possiblement biaisé, m'en disait aussi long

sur leurs conceptions des Premières Nations. Or celles-ci étaient aussi nécessaires à ma compréhension de leurs expériences et du contexte plus large dans lequel s'inscrivaient les informations qu'elles avaient à propos de l'objet de recherche.

De plus, il est possible que dans cette recherche, ma propre conception du chez soi et des enjeux personnels et culturels qu'il évoque aient conduit à des biais dans l'interprétation des résultats. Pour réduire la portée de ce biais potentiel, j'ai choisi de donner accès le plus possible à la parole directe des participant·e·s, en retenant de longs extraits d'entretien dans la présentation des résultats. Dans le même but, et par souci de cohérence avec l'approche participative privilégiée, plusieurs rencontres pour faciliter la rétroaction des résultats ont été réalisées, ce qui a permis d'augmenter la validité interne de l'étude.

Cette approche participative constitue d'ailleurs une force de cette étude malgré le travail entamé concernant un autre objet de recherche. La redéfinition du projet, combiné à la validation des outils de cueillette d'informations, se sont avérés être des avantages certains tout au long de la recherche. Le thème choisi et les questions d'entretiens qui en découlaient étaient facilement compréhensibles pour l'ensemble des participant·e·s. De même, le choix d'effectuer des entretiens individuels et de groupe aura permis d'inscrire les activités de recherche en cohérence des pratiques du CAAS tout en permettant à un plus grand nombre de personnes d'y prendre part et s'exprimer sur le sujet de recherche. Les deux types d'entretien permettaient par ailleurs de trianguler les données de façon à vérifier si certains thèmes ressortaient en entretien individuel et non en groupe ou vice-versa. Aucune différence notable n'est cependant apparue sur ce plan, l'ensemble des thèmes retenus pour qualifier le chez soi ont été abordés tant lors des entretiens individuels que des entretiens de groupe.

L'un des objectifs sous-jacent à cette étude était d'adopter une approche collaborative et respectueuse des principes PCAP®. Des améliorations sur ces deux plans seront nécessaires dans le cadre de recherches futures, notamment en ce qui a trait au maintien des liens avec chaque participant·e·s tout au long du projet. Une liste d'envoi courriel, ou par la poste si nécessaire aurait été un moyen accessible et peu coûteux pour donner un aperçu de l'état d'avancement du projet, en particulier au cours de la rédaction du mémoire. Pour ce qui est des principes PCAP®, la planification du projet aura permis de demander le consentement des participant·e·s à partager l'intégralité de l'entretien auquel ils ont participé,

sous forme audio ou écrite, au CAAS pour que l'organisation puisse l'utiliser pour les fins de leurs propres activités. Les propriétaires des données demeurent les participant·e·s et le contrôle, l'accès et la possession des données sont assurés par le CAAS et moi. Ainsi, Tout au plus avons-nous réussi dans le cadre de ce projet à « tendre vers » les principes PCAP® et ceux aux fondements des recherches participatives.

Les rencontres périodiques de rétroaction auront permis d'ajuster au fil du projet le calendrier de recherche. Certains ajustements ont en effet été nécessaires en raison des disponibilités des personnes impliquées dans le projet, de même que du temps de rédaction qui s'est étendu au-delà des échéanciers prévus à l'amorce du projet. Par contre, aucune activité d'évaluation collaborative n'a été effectuée avec le CAAS et l'ensemble des participant·e·s au terme du projet⁵². Une rencontre nous ayant permis de faire un retour sur le projet dans son ensemble a eu lieu au terme du projet avec Karine Cleary, du CAAS et Ronald Bacon, participant, en préparation à une communication que nous avons effectuée ensemble dans le cadre du 86^e congrès de l'ACFAS⁵³. Ce bref retour sur le projet, perçu plutôt positivement de part et d'autre, nous aura permis de réaffirmer la nécessité de rendre plus accessible le contenu du mémoire, plus particulièrement les extraits d'entretien, ne serait-ce que par la forme par laquelle il est présenté. Il s'agit de l'un des gestes à poursuivre dans le cadre de la diffusion de cette recherche.

Les informations associées au chez soi par les personnes rencontrées ne peuvent évidemment pas être généralisées à l'ensemble des personnes des Premières Nations vivant à Saguenay. L'échantillon n'est pas représentatif, ne serait-ce que par le petit nombre de personnes rejointes, ou encore par leur groupe d'âge. De plus, le recrutement s'est effectué par le biais des voies de communication du CAAS. Il est probable que ces modes de communication ne permettent pas de rejoindre chacune des personnes des Premières Nations vivant à Saguenay. Il aurait pu être avantageux d'effectuer un recrutement des participant.e.s

⁵² Au cours de la période de rédaction de ce mémoire, il y eut une importante restructuration au sein du CAAS. Ce faisant, plusieurs employé·e·s n'étaient plus en poste au terme du projet, ce qui a compliqué les possibilités d'effectuer un bilan évaluatif avec l'ensemble des personnes concernées dans l'élaboration et la conduite du projet.

⁵³ Nous avons été invités par le collectif Mamu minu-tutamutau à prendre part à une communication dans le cadre du colloque *Les (re)configurations actuelles des relations collaboratives : réalités, enjeux et préoccupations des acteurs de la recherche en milieux autochtones* tenu les 10 et 11 mai 2018 à l'Université du Québec à Chicoutimi.

en parallèle à celui effectué au CAAS, par le réseau du Centre Nikanite en autres, pour pouvoir recueillir les expériences des personnes âgées entre 35 et 50 ans, voire même les expériences des personnes habitant Saguenay temporairement, tels que bon nombre d'étudiant.e.s universitaires pendant la session d'été.

Dans le cadre d'une recherche future similaire à celle-ci, je veillerai aussi à préciser les questions de recherche avec les collaborateurs, ce qui aurait probablement permis de faciliter l'analyse des propos recueillis concernant un thème si vaste que celui du chez soi. Par ailleurs, les outils utilisés pour la cueillette des informations et le schéma synthèse créé au cours de leur analyse, ne permettent pas de s'assurer que l'organisation des caractéristiques choisies reflète justement les visions du monde culturellement ancrées des personnes rencontrées. Aussi, une attention plus importante pourra être portée dans le cadre de recherche future sur le processus de construction des représentations sociales à partir de ces matériaux. Dans le même ordre d'idée, pour éclairer ce processus de construction des représentations sociales du chez soi, il aurait été intéressant d'approfondir les échanges et les réflexions concernant les relations entre le chez soi et la coexistence, d'autant plus que les recherches portant sur ce dernier concept ont été réalisées davantage en relation à certaines problématiques particulières, tels que le racisme ou encore l'inadéquation entre l'offre de services en milieux urbains et les réalités des Premières Nations.

Enfin, j'aurais aimé consacrer une partie de la recherche à dresser le portrait de la présence des Premières Nations à Saguenay d'après les histoires personnelles et familiales des participant.e.s ou leurs proches. Explorer cette partie de l'histoire aurait été pertinent tant en ce qui concerne la compréhension du chez soi, notamment en ce qui a trait aux informations détenues par les participant.e.s à propos du Saguenay plus précisément, qu'en ce qui concerne les pistes d'action imaginées par les personnes rencontrées pour soutenir le processus de construction du chez soi et favoriser le sentiment d'être chez soi à Saguenay, notamment par une meilleure (re)connaissance des cultures des Premières Nations au sein de ce milieu urbain. Cette histoire de la présence constante des Premières Nations à Saguenay, particulièrement après la création des réserves de Pessamit et Mashteuiatsh, demeure à mon sens trop méconnue et serait digne d'intérêt pour faire l'objet d'une recherche future.

Conclusion

Nous cherchions par ce projet à documenter et mieux comprendre les représentations sociales du chez soi de personnes des Premières Nations vivant à Saguenay. Ce thème apparaît au terme du projet tout aussi pertinent du point de vue de la recherche et de l'intervention collective et individuelle en travail social, que du point de vue du CAAS. Nous nous sommes efforcés tout au long de la réalisation de ce projet d'inscrire nos gestes en cohérence avec les principes sur lesquels nous nous étions entendus à l'amorce du projet, et dont nous avons souhaité conserver une trace par l'entente de collaboration.

Les résultats permettent de dresser un portrait général de la représentation du chez soi pour les personnes rencontrées qui se décline en 11 caractéristiques principales qui ont été regroupées en quatre sphères. La sphère physique permet de considérer les caractéristiques suivantes associées au chez soi : milieu sain et sécuritaire, habitation, mobilité et revenus/ressources. Les sentiments de bien-être, de sécurité et d'appartenance ont été regroupés dans la sphère émotionnelle. La sphère psychologique réfère au chez soi comme espace au sein duquel il est possible de s'identifier et qui permet de poursuivre son cheminement. Enfin, la sphère spirituelle réfère au respect et aux conditions de possibilités des pratiques spirituelles significatives pour les participant·e·s et appelle fondamentalement aux valeurs et au savoir-être associés au chez soi. Il n'a pas été possible d'établir de hiérarchie claire entre ces caractéristiques et les sphères doivent ainsi être considérées en interrelations.

Les résultats ont permis de constater que le caractère identitaire du chez soi, dans une perspective individuelle et collective, traverse l'ensemble des sphères et chacune des caractéristiques énoncées. Les propos des participant·e·s permettent d'affirmer que leurs représentations sociales du chez soi sont teintées des transformations des conditions de vie et des modes d'habiter des Premières Nations induites par le colonialisme. Ce faisant, aborder le chez soi avec les participant·e·s les ont amenés à discuter d'un point de vue personnel, en partageant leurs expériences personnelles et familiales notamment, tout autant que d'un point de vue collectif, en référant à leurs expériences communautaires mais aussi, plus largement, à l'histoire des Premières Nations au Québec et en relation aux milieux urbains.

Pour plusieurs participant·e·s, leur appartenance au groupe culturel des Premières Nations les amène à distinguer leurs représentations sociales du chez soi de celles qu'ils associent à une culture autre, celle des « Blancs ». Les villes sont perçues par certaines

personnes rencontrées comme des lieux a priori non-autochtones mais qui ne sont pas pour autant synonyme d'assimilation culturelle. L'ensemble des participant·e·s ont affirmé leur volonté de demeurer près de leur culture et croient qu'il est possible de « vivre sa culture » en milieux urbains; qu'il est réaliste de croire qu'on puisse exprimer et transmettre les cultures autochtones à Saguenay et pour ce faire, qu'il est nécessaire de persister à poser des gestes pour les faire rayonner.

Les propos des participant·e·s me semblent lancer deux invitations. D'abord aux personnes des Premières Nations, pour qu'elles alimentent elles-mêmes leur processus de construction du chez soi, à Saguenay ou ailleurs. D'un point de vue personnel, en cherchant à être bien avec elles-mêmes, en référence à l'importance du chez soi en soi, et collectivement, en s'efforçant de continuer à exprimer ou apprendre à propos de leur culture et ainsi être en mesure de la transmettre.

Les propos lancent aussi une invitation aux personnes non-autochtones, pour que nous nous efforcions aussi à mieux connaître les cultures des Premières Nations. Considérant les rapports historiques ayant prévalu entre la société coloniale et les Premières Nations, il s'agit de premiers pas nécessaires pour être en mesure de participer à la transformation de représentations sociales entretenues au sujet des Premières Nations et soutenir les processus par lesquels celles-ci pourront exercer pleinement leur droit à l'auto-détermination, une caractéristique fondamentale du chez soi, qu'il soit envisagé personnellement ou collectivement.

Les problématiques auxquelles font face les Premières Nations au Canada concernent l'ensemble de la société canadienne qui, d'après Renée Dupuis (2001, p.36), « fait face à un double problème : l'échec du système qu'elle a mis en place pour les Autochtones et la résolution des problèmes majeurs engendrés par ce système ». Si le système ayant prévalu jusqu'ici a failli, si les interventions de l'État mènent à son échec à titre de fiduciaire à l'endroit des Autochtones, serait-ce justifiable de penser pouvoir résoudre les failles à travers ce même système, érigé à partir des mêmes jeux de pouvoir, des mêmes divisions? La reconnaissance de nos responsabilités historiques et contemporaines en ce qui a trait aux conditions de vie des populations autochtones ne devrait pas s'accompagner intuitivement d'une prise en charge des modalités de réparation.

Ceci invite à penser que nos actions actuelles devraient d'abord être appuyées sur une bonne connaissance des enjeux et réalités des Premières Nations, ainsi que des initiatives ayant déjà eu cours dans un domaine ou vis-à-vis une problématique particulière. Ensuite ces actions pourront être orientées de façon à rendre caduque, ou abolir, les processus par lesquels les pratiques coloniales, qu'il s'agisse de dépossession territoriale et d'assimilation culturelle, ont été, et sont, toujours possibles. La réconciliation ne peut être confondue, non plus que réduite, ni à des excuses, ni à des actions visant à corriger les impacts des gestes du passé. Si ceci relève de l'évidence, une vigilance s'impose. Prenons seulement pour exemple les nombreuses demandes de consultations et de participation aux commissions d'enquête avec lesquelles doivent maintenant composer les communautés. L'agenda est fixé selon le rythme de nos gouvernements et rien ne garantit l'application des recommandations des communautés, comme toute bonne consultation publique. Plutôt que de prendre connaissance de tout ce qui a déjà été dit, recommandé, on demande aux personnes et aux familles de répéter (encore) ce qu'elles-mêmes, ainsi que les générations qui les ont précédées ont déjà partagé à propos de leurs expériences et ce que leurs ancêtres ont maintes et maintes fois réclamé politiquement.

Ceci invite encore à travailler à transformer les processus, les rapports entre les institutions, les pratiques coloniales et les Premières Nations, plutôt que de tenter de résoudre les problématiques particulières qui teintent les réalités des Premières Nations. De ma perspective, pour l'instant, il s'agit d'une posture d'intervention digne d'intérêt pour éviter de nuire à nouveau.

RÉFÉRENCES

- Abele, F. et Graham, K. A. H. (2011). Federal Urban Aboriginal Policy: The Challenge of Viewing the Stars in the Urban Night Sky. Dans E. J. Peters (Éd.), *Urban Aboriginal Policy Making in Canadian Municipalities* (pp. 33-51), Canada, McGill-Queen's University Press.
- Abele, F., Lapointe, R., Leech, D. J. et McCrossan, M. (2011). Aboriginal People and Public Policy in Four Ontario Cities. Dans Peters, E. J. (Éd.), *Urban Aboriginal Policy Making in Canadian Municipalities* (pp. 87-125): McGill-Queen's University Press.
- Abric, J.-C. (1987). *Coopération, compétition et représentations sociales*. Delval.
- Abric, J.-C. (1994). *Pratiques sociales et représentations*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Abric, J.-C. (2003). L'analyse structurale des représentations sociales. Dans Moscovici, S. et Buschini, F. *Les méthodes des sciences humaines*. (374-394). Presses universitaires de France.
- Absolon, K. et Winchester, T. (1994). *Cultural Identity for Urban Aboriginal Peoples Learning Circles Synthesis Report*. Rapport préparé dans le cadre du programme de recherche de la Commission royale sur les peuples autochtones. Ottawa.
- Affaires autochtones et Développement du Nord Canada. (2010). *Feuillelet d'information - Population autochtone urbaine au Canada*. Repéré à <https://www.aadnc-aandc.gc.ca/fra/1100100014298/1100100014302>
- Affaires autochtones et Développement du Nord Canada. (2013a). *Glossaire terminologique*. Repéré à <https://www.aadnc-aandc.gc.ca/fra/1358879361384/1358879407462>
- Affaires autochtones et Développement du Nord Canada. (2013b). *Données démographiques sur les Autochtones : tirées de l'Enquête nationale auprès des ménages de 2011*. Repéré à <https://www.aadnc-aandc.gc.ca/fra/1370438978311/1370439050610>
- Affaires autochtones et Développement du Nord Canada. (2013c). *Migration et urbanisation des Autochtones au Canada : 1961-2006*. (2013). Repéré à <https://www.aadnc-aandc.gc.ca/fra/1375456585272/1375456664811>
- Affaires autochtones et Développement du Nord Canada. (2014). *Autochtones en milieu urbain*. Repéré à <https://www.aadnc-aandc.gc.ca/fra/1100100014265/1369225120949>
- Affaires autochtones et du Nord Canada. (2017). *Premières Nations*. Repéré à <https://www.aadnc-aandc.gc.ca/fra/1100100013791/1100100013795>
- Ahmed, S. (1999). Home and away : Narratives of migration and estrangement. *International Journal of Cultural Studies*, 2(3), 329-347.
- Asch, M.I. et Filice, M. (2017). *Déné*. Encyclopédie canadienne. Repéré à <https://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/dene/>
- Assemblée des Premières Nations. (2007). *PCAP : propriété, contrôle, accès et possession. Données sur le droit inhérent des Premières Nations à régir leurs données*.
- Association des femmes autochtones du Canada. (2010). *Fiche. La violence envers les femmes autochtones*. Repéré à <http://www.nwac.ca/wp-content/uploads/2015/06/Fact-Sheet-Violence-Against-Aboriginal-Women-FR.pdf>
- Association des femmes autochtones du Canada. (2011). *Protocole d'application culturellement pertinent selon les sexes*. Repéré à <http://www.nwac.ca/wp-content/uploads/2015/06/2010-AFAC-Brochure-sur-lACS-Protocole-dapplication-culturellement-pertinent-selon-les-sexes.pdf>

Association des Premières Nations du Québec et du Labrador et Commission de la santé et des services sociaux des Premières Nations du Québec et du Labrador. (2014). *Protocole de recherche des Premières Nations au Québec et au Labrador*. Repéré à https://www.cssspnql.com/docs/default-source/centre-de-documentation/francais_web.pdf?sfvrsn=2

Aubin-Auger, I., Mercier, A., Baumann, L., Lehr-Drylewicz, A.-M., Imbert, P., Letrilliart, L. et le groupe de recherche universitaire qualitative médicale francophone [GROUM-F]. (2008). Introduction à la recherche qualitative. *Exercer, la revue française de médecine générale*, 19(84), 142-145.

Bellavance, M. (2010). *La représentation sociale des soins palliatifs chez un groupe de professionnels de CLSC*. Thèse, Université de Montréal.

Benjamin, D. S., et Saile, D. (1995). *The Home: Words, Interpretations, Meanings and Environments*. London: Avebury.

Benoît, K. (2017, 15 mai). Le statut métis devant la Cour d'appel du Québec. *Radio-Canada, Espaces autochtones*. Repéré à <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1033924/statut-metis-cour-appel-quebec-ghislain-corneau-chasse>).

Blunt, A. et Dowling, R. (2005). *Home*. London/New York, Routledge.

Bonardi, C. et Roussiau, N. (2014). *Les représentations sociales*. France, Dunod.

Borchard, K. (2013). Homelessness and conceptions of home. Sous la direction de Kusenbach, M. et Paulsen, K.E. *Home : International Perspectives on Culture, Identity and Belonging* (pp.113-134). New York, Peter Lang.

Bouchard, P., Maltais, L. et Turgeon, A. (2014). *Mamu : Une classe autochtone en milieu urbain*. Présenté dans le cadre du projet Solidarité avec les Autochtones. Centre de formation générale aux adultes, Commission scolaire des Rives-du-Saguenay.

Brickel, K. (2012). 'Mapping' and 'doing' critical geographies of home. *Progress in Human Geography*, 36(2), 225-244.

Campos, P.H.F. et Lima, R.deC.P. (2016). Social positions and groups : New approximations between Pierre Bourdieu's sociology and social representation theory. *Culture & Psychology*, 23(1), 38-51.

Castellano, M. B. (2004). Ethics of Aboriginal Research. *Journal of Aboriginal Health*. January. 98-114.

Centre d'amitié autochtone du Saguenay. (2016). Repéré à <http://caasaguenay.ca/>

Centre de collaboration nationale de la santé autochtone. (2012). La santé des autochtones vivant en milieu urbain. Repéré à www.censa.ca

Centre de gouvernance de l'information des Premières Nations. (2018). Les principes PCAP® des Premières Nations. Repéré à <http://fnigc.ca/fr/pcapr.html>

Centre des Premières Nations. (2007a). *Analyse et modèles d'éthique en recherche*. Organisation nationale de la santé autochtone. Repéré à http://www.naho.ca/documents/fnc/french/FNC_Considerations&Templates_Fr.pdf

Centre des Premières Nations. (2007b). *PCAP : propriété, contrôle, accès et possession*. Approuvé par le Comité de gouvernance sur l'information des Premières Nations, Assemblée des Premières Nations. Organisation nationale de la santé autochtone. Repéré à http://www.naho.ca/firstnations/french/Toolkits/FNC_OCAP_Fr.pdf

Champagne, S. R. (2015, 7 août). Les règles sur le statut d'Indien à nouveau jugées discriminatoires envers les femmes. *Le Devoir*. Repéré à <http://www.ledevoir.com/societe/justice/447038/les-regles-sur-le-statut-d-indien-a-nouveau-jugees-discriminatoires-envers-les-femmes>

Christensen, J. (2013). 'Our home, our way of life': spiritual homelessness and the sociocultural dimensions of Indigenous homelessness in the Northwest Territories (NWT), Canada. *Social & Cultural Geography*, 14(7), 804-828

Christensen, J. B. (2011). *Homeless in a homeland: housing (in)security and homelessness in Inuvik and Yellowknife, Northwest Territories, Canada*. McGill University, Montréal.

Clémence, A. (2003). L'analyse des principes organisateurs des représentations sociales. Sous la direction de Moscovici, S. et Buschini, F. *Les méthodes des sciences humaines*. (pp.393-410). Paris : Presses universitaires de France

Cloutier, É. & Lévesque, C. (2011). Un regard autochtone urbain tourné vers l'avenir. *Développement Social*, 11(3), 6-8.

Commission de la santé et des services sociaux des Premières Nations du Québec et du Labrador. (2008). *Enquête régionale sur la santé des Premières Nations du Québec*. Wendake.

Commission de la santé et des services sociaux des Premières Nations du Québec et du Labrador. (2013). *Racisme et discrimination envers les Premières Nations : Portrait sommaire et recommandations*. Mémoire déposé au Secrétariat des affaires autochtones dans le cadre des consultations en vue d'élaborer un plan d'action gouvernemental pour contrer le racisme et la discrimination envers les Autochtones. Wendake.

Commission de vérité et réconciliation du Canada. (2012). *Appels à l'action*. Winnipeg. 20p. Repéré à http://www.trc.ca/websites/trcinstitution/File/2015/Findings/Calls_to_Action_French.pdf

Commission de vérité et réconciliation du Canada. (2015). *Honorer la vérité, réconcilier pour l'avenir Sommaire du rapport final de la Commission de vérité et réconciliation du Canada*. Montreal & Kingston, McGill-Queen's University Press. Repéré à http://www.myrobust.com/websites/trcinstitution/File/Reports/French/French_Executive_Summary_Web.pdf

Commission royale sur les peuples autochtones & Table ronde nationale sur les préoccupations des populations urbaines autochtones. (1993). *Les peuples autochtones vivant en milieu urbain : rapport de la Table ronde nationale sur les préoccupations des populations urbaines autochtones*. Ottawa : Commission royale sur les peuples autochtones.

Commission royale sur les peuples autochtones (1996). *À l'aube d'un rapprochement : points saillants du Rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones*. Ottawa : Commission royale sur les peuples autochtones.

Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada, Instituts de recherche en santé du Canada. (2014). *Énoncé de politique des trois Conseils : Éthique de la recherche avec des êtres humains*.

Cook, M. (2013). Les droits ancestraux autochtones : reconnaissance et contestation : la controverse entourant l'Approche commune. *Recherches amérindiennes au Québec*, 43(1), 59-68.

Cooke, M. et Bélanger, D. (2006). Migration theories and first nations mobility : towards a systems perspective. *The canadian review of sociology and anthropology*, 43(2), 141-164.

Coté, S., Girard, C., Leblanc, P. et Kurtness, J. (2015). Migration interne et dynamique culturelle chez les jeunes des Premières Nations au Québec (Canada). Innus, Atikamekw et algonquins. *Anales de antropologia*, 49(II). 175-205.

- Couture, C., Bednarz, N. et Barry, S. (2007). Multiples regards sur la recherche participative : une lecture transversale. Sous la direction de Anadón, M. *La recherche participative : Multiples regards*. (205-220). Québec, Presses de l'Université du Québec.
- Darnell, R. et Munguia, M.C.M. (2005). Nomadic Legacies an Urban Algonquin Residence. Dans Wolfart, H.C. *Papers of the Thirty-Sixth Algonquian Conference* (173–186). Winnipeg, University of Manitoba.
- Delage, D. (1991). *Le Pays renversé : Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est – 1600-1664*. Montréal : Les éditions du Boréal.
- Denzin, N.K. et Lincoln, Y.S. (2008). Introduction : Critical Methodologies and Indigenous Inquiry. Sous la direction de Denzin, N.K., Lincoln, Y.S. et Smith, L.T. *Handbook of critical Indigenous methodologies*. (1-20). Los Angeles, SAGE Publications.
- Denzin, N.K. et Lincoln, Y.S. (2011). Introduction : The discipline and practice of qualitative research. Sous la direction de Denzin, N.K. et Lincoln, Y.S. *The SAGE Handbook of Qualitative Research*. (1-19)
- Després, C. (1991). The Meaning of Home: literature review and directions for future research. *Journal of architectural and planning research. Special issue : The meaning and use of home*. 8(2), 96-115.
- DeVerteuil, G. and Wilson, K. (2010). Reconciling indigenous need with the urban welfare state? Evidence of culturally-appropriate services and spaces for Aboriginals in Winnipeg, Canada, *Geoforum* 41: 498–507.
- Douglas, M. (1991). The Idea of a Home: A Kind of Space. *Social Research*, 58(1), 287–307.
- Dovey, K. (1985). Home and Homelessness. Dans Altman I. et Werner C.M. *Home Environments. Human Behavior and Environment (Advances in Theory and Research) Volume 8*, (33-64). Springer, Boston, MA.
- Dovey, K. (1978). Home as an ordering principle in space. *Landscape*, 22(2), 27-30.
- Dumbleton, S.M. (2005). In the absence of home. *Journal of Prevention & Intervention in the Community*, 30(1-2), 57-73.
- Dupuis, R. (2001). *Quel Canada pour les autochtones : la fin de l'exclusion*. Montréal, Québec: Les Éditions du Boréal.
- Environics Institute. (2010). L'Étude sur les Autochtones vivant en milieu urbain. État principal. 208p.
- Fédération Européenne d'Associations Nationales Travaillant avec les Sans-Abri. (2011). ETHOS - European Typology of Homelessness and housing exclusion. Repéré à www.feantsa.org
- Feldman, R. (1996). Constancy and change in attachments to types of settlements. *Environment & Behavior*, 28(4), 419-445.
- Femmes autochtones du Québec. (2006). Les femmes autochtones du Canada: une discrimination juridique. *Droits et démocratie*.
- Femmes autochtones du Québec. (2008). *Les femmes autochtones et la violence*. Rapport No Rapport de recherche adressé au Dr Yakin Ertürk, rapporteure spéciale des Nations unies sur la violence à l'égard des femmes, ses causes et ses conséquences.
- Femmes autochtones du Québec. (2012). *Lignes directrices en matière de recherche avec les femmes autochtones*. Repéré à http://www.faq-qnw.org/sites/default/files/publications/Lignes_directrices.pdf
- Femmes Autochtones du Québec. (2013). *Discrimination et violation du droit des femmes autochtones du Canada à la transmission de l'appartenance culturelle*. Communication à la Commission du Statut de la Femme des Nations Unies : Kahnawake.

- Femmes autochtones du Québec. (2015, 11 août). Une victoire historique pour les femmes autochtones. *Communiqué de presse*. Repéré à <http://nationtalk.ca/story/an-historic-victory-for-native-women>
- First Nations Child & Family Caring Society of Canada. (2014). *Jordan's principle*. Repéré à <http://www.fncaringsociety.com/jordans-principle>
- Fisher, D.H. (2011). Extraits de l'ouvrage *Le rêve de Champlain*. L'actualité, 6 avril 2011. Repéré à <https://lactualite.com/culture/2011/04/06/le-reve-de-champlain/>
- Frideres, J. (2008). Aboriginal Identity in the Canadian Context. *The Canadian Journal of Native Studies*, XXVIII(2), 313–342.
- Gauthier, B. (2003). La structure de la preuve. Sous la direction de Gauthier, B. *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données*. (129-157). Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Geoffrion, P. (2003). Le groupe de discussion. Sous la direction de Gauthier, B. *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données*. (333-355). Québec, Presses de l'Université du Québec.
- Gouvernement du Québec. (2014). *Ensemble pour éviter la rue et en sortir*. Politique nationale de lutte à l'itinérance. Québec.
- Guimelli, C. et Rouquette, M.-L. (1992). Contribution du modèle associatif des schèmes cognitifs de base à l'analyse structurale des représentations sociales. *Bulletin de Psychologie*, XLV(405), 196-202.
- Hayward, G. (1975). Home as an environmental and psychological concept. *Landscape*, 20(2-9).
- Healy, B. (2014). *Ethical space as ceremony*. Communication présentée au 3^e séminaire sur l'éthique de la recherche avec les Peuples autochtones. Des exemples concrets pour décoloniser la recherche. Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue.
- Hollander, J. (1993). It all depends. Sous la direction de Mack, A. *Home : A place in the world*. (27-45). New York & London, New York University Press.
- Jackson, M., (ed.). (1995), *At Home in the World*, Sydney: Harper Perennial.
- Jodelet, D. (1989). *Les représentations sociales*. Paris, Presses Universitaires de France. Jodelet, D. (2003). *Les représentations sociales (2^e éd.)*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Keys Young. (1998). *Homelessness in the Aboriginal and Torres Strait Islander Context*
- Kidd, S. A. et Evans, J. D. (2011). Home Is where You Draw Strength and Rest: The Meanings of Home for Houseless Young People. *Youth & Society*, 43(2), 752-773.
- Lachapelle, L. et Puana, S.d. (2015). Kapatakana / Chemins de portage : Négocier les passages d'une intention aux pratiques de la collaboration, dans Commission de la santé et des services sociaux du Québec et du Labrador et Centre de recherche en droit public. *Boîte à outils des principes de la recherche en contexte autochtone: éthique, respect, équité, réciprocité, collaboration et culture*. Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue.
- Lachapelle, L. et Puana, S.d. (2012). Mamu minu-tutamutau Bien faire ensemble : L'éthique collaborative et la relation de recherche. *Éthique publique*, 14(1), 225-269.
- Laplantine, F. (2003). Anthropologie des systèmes de représentations de la maladie: de quelques recherches menées dans la France contemporaine réexaminées à la lumière d'une expérience brésilienne. Dans Jodelet, D. *Les représentations sociales*. (295-318). Paris : Presses universitaires de France.
- Lawrence, B. (2004). *“Real” Indians and Others : Mixed-blood Urban Native peoples and Indigenous nationhood*. University of Nebraska Press, Lincoln and London.

- Le chemin des mille rêves. (2017) Innu Meshkenu : Le chemin Innu, the Innu trail. Repéré à <http://www.innu-meshkenu.com/>).
- Lévesque, C., Apparicio, P., Gagnon, M., Cloutier, É. et Langevin, S. (2011). Fiche d'information. Profil social et économique de la population autochtone à Saguenay. Faits saillants tirés de Cartographie sociale et économique de la population autochtone des villes du Québec. La ville de Saguenay et la zone d'influence territoriale du Centre d'amitié autochtone de Saguenay. Rapport de recherche.
- Lévesque, C. (2003). « La présence des autochtones dans les villes du Québec : mouvements pluriels, enjeux diversifiés », dans Newhouse, D. et Peters, E. (dir.) (2003). *Des gens d'ici. les Autochtones en milieu urbain*. Ottawa. Projet de recherche sur les politiques, 25-37.
- Mailhot, J. & Vincent, S. (1979). *La situation des montagnais du Saguenay-Lac-St-Jean et de la Haute Côte-Nord au milieu du xix^e siècle : rapport remis au Conseil Attikamek-Montagnais*. S.l.: s.n.
- Mallett, S. (2004). Understanding home: a critical review of the literature. *Sociological Review*, 52(1), 62-89.
- Marcus, C.C. (1995). *House as a mirror of self :exploring the deeper meaning of home*. Nicolas-Hays.
- Marin, S. (2016, 26 mai). Les Atikamekw gagnent contre le fédéral pour leurs terres inodées en 1918. *Radio-Canada*. Repéré à <http://www.lapresse.ca/actualites/national/201605/26/01-4985422-les-atikamekw-gagnent-contre-le-federal-pour-leurs-terres-inondees-en-1918.php>
- Massey, D. (1994). *Space, place and gender*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Mayer, R., Ouellet, F., Saint-Jacques, M.-C, & Turcotte, D. (2000). *Méthodes de recherche en intervention sociale*. Boucherville: Gaétan Morin Éditeur ltée.
- Memmott, P. & Chambers, C. (2008). *Homelessness amongst aboriginal people in inner sydney*. Sydney, University of Queensland.
- Miles, M. B., & Huberman, A. M. (2003). *Analyse des données qualitatives* (éd. 2^e édition). Bruxelles: Editions De Boeck Université.
- Moscovici, S. (1976). *La psychanalyse, son image et son public* (2^e édition). Paris, Presses Universitaires de France.
- Moscovici, S. (2011). An essay on social representations and ethnic minorities. *Social Science Information*, 50(3-4), 442-461.
- Moscovici, S. et Marková, I. (1998). Presenting social representations : A conversation. *Culture & Psychology*, 4(3), 371-410.
- Murray, K. B. (2011). The Silence of Urban Aboriginal Policy in New Brunswick. Dans E. J. Peters (Éd.), *Urban Aboriginal Policy Making in Canadian Municipalities* (pp. 53-85): McGill-Queen's University Press.
- Musée régional de la Côte-Nord. (2010). *Nametau innu : Mémoire et connaissance du Nitassinan*. Repéré à <http://www.nametauinnu.ca/>
- Newhouse, D. (2003). L'infrastructure invisible : institutions et organisme autochtones en milieu urbain. Dans Newhouse, D. et Peters, E. (dir.), *Des gens d'ici. Les Autochtones en milieu urbain*. Ottawa: Projet de recherche sur les politiques.
- Newhouse, D. et Peters, E. (dir.) (2003). *Des gens d'ici. les Autochtones en milieu urbain*. Ottawa. Projet de recherche sur les politiques.
- O'Mahony, L.F. (2013). The meaning of home : from theory to practice. *International Journal of Law in the Built Environment*, 5(2), 156-171.

- Oswald, F. et Wahl, H-W. (2005). Dimensions of the meaning of home. Dans Rowles, G.D. et Chaudhury, H. *Home and Identity in Late Life: International Perspectives*. (21-45). New York. Springer.
- Paillé, P. (2007). La recherche qualitative : Une méthodologie de la proximité. Sous la direction de Dorvil, H. *Problèmes sociaux : Théories et méthodologies de la recherche*. Tome III, Vol.3.
- Parsell, C. (2012). Home is where the house is : the meaning of home for people sleeping rough. *Housing studies*, 27(2), 159-173.
- Peters, E. (1996). Urban” and “Aboriginal : An Impossible Contradiction. Sous la direction de Caufield, J. et Peake, L. *City Lives and City Forms : Critical Research and Canadian Urbanism*. (47-62). Toronto, University of Toronto Press.
- Peters, E. (2001). Geographies of Aboriginal people in Canada. *The Canadian Geographer / Le Géographe canadien*, 45(1), 138-144.
- Peters, E. J. (2002). “Our City Indians”: Negotiating the Meaning of First Nations Urbanization in Canada, 1945-1975. *Historical Geography*, 30, 75-92
- Peters, E. J. (2011a). Emerging Themes in Academic Research in Urban Aboriginal Identities in Canada, 1996–2010. *Aboriginal policy studies*, 1(1), 78-105.
- Peters, E. J. (2011b). Aboriginal Public Policy in Urban Areas: An Introduction. dans Peters, E. J. (Éd.), *Urban Aboriginal Policy Making in Canadian Municipalities* (pp. 3-31): McGill-Queen’s University Press
- Porteous, J.D. et Smith, S.E. (2001). *Domicide : The Global Destruction of Home*. McGill-Queen’s University Press, Montréal & Kingston.
- Rapoport, A. (1992). *A critical view of the concept of home*. Communication présentée dans le cadre du symposium The Ancient Home and the Modern Internationalized Home : Dwelling in scandinavia. University of Trondheim Division of architectural design. Trondheim, Norway.
- Râteau, P. (2007). Chapitre 4: Les représentations sociales. Dans Pétard, J.-P. *Psychologie sociale* (éd. 2e édition, p. 164-218). Rosny: Bréal.
- Roy, S. (2008). Histoire politique de la question itinérante au Québec. Dans Pichon, P., Francq, B. et Roy, S. *Oser la comparaison : la question SDF en France, en Belgique et au Québec*. (25-41) Louvain : Presses de l’Université de Louvain.
- Rybczynski, W. (1986) *Home: A Short History of an Idea*. New York, N.Y: Penguin Books.
- Rykwert, J. (1993). House and Home. Sous la direction de Mack, A. *Home : A place in the world*. (47-58). New York & London, New York University Press.
- Saunders, P. et Williams, P. (1988). The Constitution of the Home: Towards a Research Agenda. *Housing Studies*, 3(2). 81–93.
- Savoie-Zajc, L. (2003). L’entrevue semi-dirigée. Sous la direction de Gauthier, B. *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données*. (619 pages). Québec : Presses de l’Université du Québec.
- Schnarch, B. (2004). Ownership, Control, Access, and Possession (OCAP) or Self-Determination Applied to Research. First Nations Centre, National Aboriginal Health Organization. *Journal of Aboriginal Health*. January 2004. 80-95.
- Seca, J. M. (2010). *Les représentations sociales*. Paris : Armand Colin.
- Secrétariat aux affaires autochtones du Québec. (2012). *Statistiques des populations autochtones du Québec*. Repéré à <http://www.autochtones.gouv.qc.ca/nations/population.htm>

- Secrétariat aux affaires autochtones. (2011). *Amérindiens et Inuits : Portrait des nations autochtones du Québec (2^{ème} édition)*. Repéré à http://autochtones.gouv.qc.ca/publications_documentation/publications/document-11-nations-2e-edition.pdf
- Secrétariat aux affaires autochtones. (2016). *Statistiques des populations autochtones du Québec 2015*. Repéré à <http://autochtones.gouv.qc.ca/nations/population.htm>
- Skelton, I. (2002). Residential mobility of aboriginal single mothers in Winnipeg : An exploratory study of chronic moving. *Journal of Housing and the Built Environment*, 17(2), 127-144.
- Silver, J. (2006). *In Their Own Voices: Building Urban Aboriginal Communities*. Halifax: Fernwood.
- Smith, L.T. (2005). *Decolonizing methodologies : Research and Indigenous Peoples (8^e impression)*. London, Zed Books Ltd.
- Société canadienne d'hypothèques et de logement. (2018). *Stratégie nationale sur le logement*. Repéré à <https://www.chezsoi.dabord.ca/>
- Somerville, P. (1992). Homelessness and the Meaning of Home: Rooflessness or Rootlessness? *International Journal of Urban and Regional Research*, 16(4), 529-539.
- Somerville, P. (1997). The social construction of home. *Journal of Architectural and Planning Research*, 14(3), 226-245.
- Statistique Canada. (2008). *Peuples autochtones du Canada en 2006 : Inuits, Métis et Premières nations, Recensement de 2006. No 97-558-XIF*, 59.
- Statistique Canada. (2010). *Feuillelet d'information – Population autochtone urbaine au Canada*. Repéré à <https://www.aadnc-aandc.gc.ca/fra/1100100014298/1100100014302>
- Statistique Canada. (2011a). *Recensement de 2006 : Peuples autochtones du Canada en 2006 : Inuits, Métis et Premières nations*. Repéré à <http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2006/as-sa/97-558/p4-fra.cfm>
- Statistique Canada. (2011b). *La victimisation avec violence chez les Autochtones dans les provinces canadiennes, 2009. Produit numéro 85-002-X*, 37.
- Statistique Canada. (2013a). *Les peuples autochtones au Canada : Premières Nations, Métis, Inuits, Enquête nationale auprès des ménages de 2011*. Produit numéro 99-011-X2011001 au catalogue.
- Statistique Canada. (2013b). *Mesure de la violence faite aux femmes : tendances statistiques. no 85-002-X*, 130.
- Statistique Canada. (2013c). *Saguenay, V, Québec (Code 2494068), Profil de l'enquête nationale auprès des ménages (ENM)*, Enquête nationale auprès des ménages de 2011, produit n° 99-004-XWF au catalogue de Statistique Canada. Ottawa. Repéré à <http://www12.statcan.gc.ca/nhs-enm/2011/dp-pd/prof/index.cfm?Lang=F>
- Statistique Canada. (2016). *Série « Perspective géographique » de l'Enquête nationale des ménages, 2011, Ville Saguenay*. Repéré à <http://www12.statcan.gc.ca/nhs-enm/2011/as-sa/fogs-spg/Pages/FOG.cfm?GeoCode=2494068&lang=F&level=4>
- Statistique Canada. (2017a). *Dictionnaire, Recensement de la population, 2016*. Repéré à <http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/ref/dict/index-fra.cfm>
- Statistique Canada. (2017b). *Les peuples autochtones au Canada : faits saillants du Recensement de 2016*. Repéré à <http://www.statcan.gc.ca/daily-quotidien/171025/dq171025a-fra.htm>

- Statistique Canada. (2017c). *Recensement en bref : Les conditions de logement des peuples autochtones au Canada, Recensement de 2016*. Repéré à <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/as-sa/98-200-x/2016021/98-200-x2016021-fra.cfm>
- Statistique Canada. (2017d). *Saguenay, V [Subdivision de recensement], Québec et Le Saguenay-et-son-Fjord, CDR [Division de recensement], Québec* (tableau). *Profil du recensement*, Recensement de 2016, produit n° 98-316-X2016001 au catalogue. Ottawa. Repéré à <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/dp-pd/prof/index.cfm?Lang=F>
- Therrien, C. (2013). Lien conjugal et représentations du chez-soi : la multiplicité et la mobilité comme éléments de construction identitaire. *Diversité urbaine*, 13(2), 87-106.
- Tremblay, E. (2015). L'ouverture du Saguenay à la colonisation (1821-1842). Maîtrise en interventions régionales, Université du Québec à Chicoutimi.
- Trudel, J. (2000). Autour du tableau : trois chefs montagnais et Peter McLeod pint par Théophile Hamel en 1848. *Journal of Canadian Art History*, 21(1/2), 40-61.
- Trudel, L., Simard, C. et Vonarx, N. (2007). La recherche qualitative est-elle nécessairement exploratoire? Dans Association pour la recherche qualitative. *Actes du colloque Recherche Qualitative : Les questions de l'heure*. Recherches Qualitatives, Hors Série (5), 38-45.
- Veness, A. R. (1993). Neither homed or homeless: contested definitions and the personal worlds of the poor. *Political Geography*. 12(4). 319-340
- Walsh, C. A., Rutherford, G. E. et Kuzmak, Natasha. (2009). Characteristics of Home: Perspectives of Women Who Are Homeless. *The Qualitative Report*, 14(2), 299-317.
- Wikstrom, T. (1995). The home and housing modernization. Sous le direction D. N. Benjamin, D. S., et Saile, D. *The Home: Words, Interpretations, Meanings and Environments*. (267-82) London: Avebury.
- Wotherspoon, T. (2003). Perspectives d'une nouvelle classe moyenne parmi les peuples autochtones. Dans Newhouse, D. et Peters, E. (dir.), *Des gens d'ici. Les Autochtones en milieu urbain*. Ottawa: Projet de recherche sur les politiques
- Zielinski, Agata. (2015). Être chez soi, être soi. Domicile et identité *Études*, (6), 55-65.
- Zingmark, K., Norberg, A. et Sandman P.-O. (1995). The experience of being at home throughout th life span Investigation of persons aged from 2 to 102. *The International Journal of Aging and Human Development*, 41(1), 47-62.

ANNEXE 1 : Lettre d'appui



Centre D'Amitié Autochtone du Saguenay
491, rue Jacques-Cartier Est
Chicoutimi (Québec)
G7H 1Z9
Téléphone: 418 973 - 3424
Télécopie: 418 973 - 8474

Saguenay, 13 octobre 2015

Objet : Lettre d'appui pour le projet de recherche portant sur les représentations sociales du chez soi des personnes des Premières Nations vivant à Saguenay.

Madame, Monsieur

Nous avons pris connaissance du projet de recherche présenté par Claudia Maltais-Thériault, étudiante à la maîtrise en travail social à l'UQAC et souhaitons donner notre appui à sa réalisation. Les rencontres préparatoires effectuées avec l'étudiante nous ont permis de participer à la définition du thème de cette recherche et d'identifier un but commun.

Nous avons compris que l'objectif général de ce projet de recherche est de documenter les représentations sociales du chez soi des personnes s'identifiant aux Premières Nations qui vivent à Saguenay. Nous croyons que les résultats du projet pourront nous être utiles afin de mieux comprendre plus particulièrement quelles influences les conditions d'habitation, le sentiment d'appartenance ainsi que l'expression et la transmission de la culture, peuvent avoir sur les rapports au chez soi.

Nous souhaitons être tenus informés de l'ensemble des activités de recherche et sommes prêts à collaborer pour les phases du recrutement des participants, ainsi que pour la cueillette d'informations. Nous pourrions par exemple informer nos membres à propos du projet et prêter des locaux pour la réalisation des entretiens. Nous souhaiterions que cette collaboration soit confirmée dans le cadre d'une entente formelle, s'inspirant du protocole de recherche auprès des Premières Nations.

Le Centre d'amitié autochtone du Saguenay (CAAS) vise, tel que l'ensemble des Centres d'amitié à travers le Canada, l'amélioration des conditions de vie des autochtones qui vivent en milieu urbain, la promotion de la culture et le rapprochement entre les peuples. Il offre des activités et des services de support et d'intervention aux familles et aux jeunes autochtones du Saguenay. Les employés du CAAS et les bénévoles reçoivent au quotidien les autochtones de tous âges ayant des besoins divers et les accompagnent.

En espérant que ce projet puisse contribuer au bien-être des personnes des Premières Nations vivant à Saguenay et favoriser le rayonnement des langues et cultures autochtones,

Veuillez recevoir nos sincères salutations,

Shantala Langevin, directrice
Centre d'amitié autochtone du Saguenay

ANNEXE 2 : Entente de collaboration

Les trois sections principales de l'entente de collaboration convenue avec le CAAS sont reproduites ici. Les annexes de l'entente n'ont pas été reproduites toutefois la lettre d'appui, l'approbation éthique ainsi que le formulaire d'informations et de consentement sont présentés respectivement à l'annexe du présent mémoire.

Entente de collaboration

ENTRE

Le Centre d'amitié autochtone du Saguenay, représenté par :

- ❖ **Shantala Langevin,**
directrice au Centre d'amitié autochtone du Saguenay;
418 973 3424, poste 201
slangevin@caasaguenay.ca
 - ❖ **David Sioui,**
chargé de projet au Centre d'amitié autochtone du Saguenay;
418 973 3424, poste 210
dsioui@caasaguenay.ca
- ET
- ❖ **Claudia Maltais Thériault,**
étudiante à la maîtrise en travail social à l'UQAC
418 545 5011 #4570 (bureau)
418 482 3330 (cellulaire)
819 326 6357 (résidence)
clotheriault@hotmail.com
 - ❖ *sous la direction de* **Christiane Bergeron-Leclerc, Ph.D.,**
professeure à l'Unité d'enseignement en travail social de l'UQAC.
418 545 5011 #4230 (bureau)
cblecler@uqac.ca

Cette entente de collaboration est effectuée dans le cadre du projet de recherche dont le titre est : *Les représentations sociales du chez soi de personnes des Premières Nations vivant à Saguenay*. Ce projet s'inscrit dans le cadre d'une maîtrise en travail social effectuée par Claudia Maltais Thériault, sous la direction de Christiane Bergeron-Leclerc, Ph.D., professeure à l'Unité d'enseignement en travail social de l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC). Le projet est réalisé en partenariat avec le Centre d'amitié autochtone du Saguenay (CAAS), conformément à cette entente de collaboration.

Cette entente survient à la demande du CAAS, qui a donné son appui au projet de recherche conditionnellement à la réalisation d'une entente formelle inspirée du *Protocole de recherche des Premières Nations du Québec et du Labrador* (voir *Annexe 1 : Lettre d'appui*). Cette entente a été rédigée à partir du modèle proposé dans ce protocole, en plus des autres ouvrages référencés (voir *Références*). Elle s'inscrit en complémentarité de l'évaluation du projet effectuée par le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains (CÉR) de l'UQAC (voir *Annexe 2 : Approbation éthique*).

Claudia Maltais Thériault, sous la direction de Christiane Bergeron-Leclerc, et le CAAS ont conclu cette entente afin d'encadrer le processus de réalisation du projet de recherche ici présenté. Elle vise à soutenir la création et le maintien de relations égalitaires entre l'étudiante-chercheuse, le CAAS et les participants. Si

l'une des parties souhaite modifier le projet de recherche, incluant cette entente de collaboration, le consentement de l'autre partie devra être préalablement obtenu.

I : Lignes directrices de la collaboration

Responsabilités partagées

Reconnaissant le droit à l'autodétermination des personnes et des Peuples autochtones ainsi que l'existence d'un héritage colonial et patriarcal concernant la recherche avec les Peuples autochtones au Canada, nous souhaitons travailler dans une perspective de décolonisation de la recherche et en ce sens nous engageons à :

- Favoriser la participation des employés⁵⁴ et membres du CAAS dans le processus de recherche;
- Nous assurer que les participants à la recherche, ainsi que les employés et membres du CAAS soient informés de l'ensemble du processus de recherche, ainsi que des publications et présentations futures;
- Répondre dans les meilleurs délais aux éventuelles questions sur le projet et ses conclusions;
- Nous assurer que la recherche soit menée en respect des protocoles, droits et cultures des Premières Nations;
- Nous assurer que la recherche soit conforme aux normes prescrites dans le cadre d'une maîtrise en travail social;
- Partager les ressources, informations, connaissances ou expériences nécessaires à la réalisation et à l'évaluation du projet de recherche;
- Nommer dès que possible les divergences d'opinions, insatisfactions ou toute situation inconfortable liés au projet à l'autre partie;
- Privilégier les prises de décisions consensuelles et créer les conditions propices aux discussions collectives préalables;
- Favoriser la participation équitable des hommes et des femmes dans la réalisation du projet.

L'étudiante-chercheuse veillera en particulier à :

- Assurer un lien entre l'équipe du projet de recherche et les diverses instances et organisations de l'UQAC, leur soumettre les informations pertinentes en temps opportun au sujet du projet.

Les représentants du CAAS veilleront en particulier à :

- Assurer un lien entre l'équipe du projet de recherche, les employés du CAAS et ses membres, leur soumettre les informations pertinentes en temps opportun au sujet du projet.

⁵⁴ Dans ce document, le masculin pour désigner des personnes est utilisé à titre épiciène.

Recherche participative

Ce projet de recherche s'inscrit dans une perspective participative et se fonde sur des valeurs de respect, d'honnêteté et de réciprocité entre les parties.

Les recherches participatives sont considérées pertinentes afin de mener des recherches dont les principes méthodologiques sont adaptés culturellement. Ne niant pas les intérêts propres aux chercheurs dans le processus de recherche, elle permet de les conjuguer à ceux des principales personnes concernées par le problème de recherche, sans s'y substituer. La recherche participative met l'accent sur un processus de recherche dans lequel l'ensemble des acteurs concernés par un enjeu s'efforce de travailler de concert pour définir, réaliser et diffuser la recherche. Basée sur une étroite collaboration - dont les modalités sont à négocier en fonction des besoins et réalités des parties -, elle permet ainsi la participation active d'une communauté à toutes les étapes de la recherche. Ce type de recherche sous-entend la reconnaissance et la valorisation des savoirs des participants et partenaires, en considérant que ceux-ci sont les mieux placés pour envisager l'enjeu, l'analyser et trouver des pistes d'actions pour y répondre. La recherche participative implique des rétroactions régulières entre les parties, de même que sur des discussions collectives et des interactions entre tous les acteurs impliqués (chercheur, organisation et participants).

Recherche participative avec les Premières Nations

Les approches et méthodologies participatives sont dites utiles à la création de relations équitables entre les chercheurs et les Premières Nations, ainsi qu'à l'exercice de leur droit à l'autodétermination. Elles permettent d'adresser les enjeux liés au partage des pouvoirs et responsabilités liés au projet de recherche lors de la négociation des conditions de la collaboration, participant ainsi au renforcement des capacités des personnes et organisations y prenant part.

Nous reconnaissons que la recherche menée en collaboration avec les Premières Nations nécessite une adaptation de la méthode de recherche ainsi qu'une ouverture d'esprit pour permettre d'ajuster l'interprétation des résultats de recherche aux commentaires formulés par les participantes ou le CAAS. Certains enjeux liés aux principes éthiques et méthodologiques ayant pu être abordés lors de rencontres préparatoires avec les personnes représentant le CAAS, les stratégies présentées dans la section II ont été prévues en tenant compte de ces enjeux.

Comité de recherche

L'étudiante-chercheuse, sa directrice de maîtrise, et les représentants du CAAS s'engagent à collaborer entièrement durant le projet de recherche. Un comité de la recherche sera créé, composé de l'étudiante responsable de la recherche, sa directrice, ainsi que d'une personne désignée par le CAAS afin de faciliter les communications avec l'organisation.

Le comité de recherche se compose pour l'instant de :

- Claudia Maltais Thériault, étudiante à la maîtrise en travail social à l'UQAC;
- Christiane Bergeron-Leclerc, directrice de maîtrise;
- David Sioui, chargé de projet au Centre d'amitié autochtone du Saguenay.

L'ensemble des employés du CAAS seront informés de la nature du projet et invités à se joindre aux rencontres du comité selon leurs besoins et disponibilité, afin de ne pas nuire aux activités régulières de l'organisation.

Respect des principes PCAP

Les principes PCAP (Propriété-Contrôle-Accès-Possession) s'appliquent à toute recherche, initiative, information et donnée sur les Premières Nations (Organisation nationale de la santé autochtone, 2007). Ils visent à favoriser leur pleine participation dans les initiatives les concernant directement de façon à renforcer leurs capacités et la pertinence de ces projets pour elles-mêmes.

Le respect et l'application de ces principes dans le cadre du présent projet de recherche ont fait partie des discussions préparatoires entre l'étudiante et les représentants du CAAS. Suivant le rappel de chacun des principes, les modalités présentées ci-bas ont été négociées entre les parties en considérant leurs limites matérielles, les réalités socioculturelles de la population des Premières Nations vivant en milieu urbain, ainsi que le rôle du Centre d'amitié autochtone à Saguenay.

Propriété

Une communauté est propriétaire de l'information sur sa collectivité, tout comme un individu est propriétaire de ses renseignements personnels.

Il est entendu que les participants demeurent en tout temps propriétaires de leurs informations personnelles, recueillies dans le cadre du projet. En plus de partager ces informations avec l'étudiante-chercheuse au cours du projet, ils peuvent aussi les partager en tout ou en partie au Centre d'amitié autochtone du Saguenay, de façon anonyme ou non. Le CAAS demeure en tout temps propriétaire des informations concernant l'organisation, recueillies dans le cadre du projet.

Contrôle

Les peuples, communautés et groupes représentants des Premières Nations conservent le droit de contrôler tous les aspects de la recherche et des méthodes de gestion de l'information qui les concernent, conformément à leur droit de maintenir et de reprendre le contrôle de tous les aspects de leur vie et de leurs institutions.

Il est entendu que l'étudiante-chercheuse et le CAAS utiliseront les informations concernant les participants uniquement aux fins présentées dans le formulaire d'information et de consentement, en respect du degré de confidentialité choisi par chacun d'eux. Les chercheuses s'engagent à utiliser les informations recueillies concernant le CAAS uniquement aux fins présentées dans la présente entente. Toute autre utilisation nécessitera l'obtention du consentement du CAAS ou des participants concernés.

Accès

Les Premières Nations doivent avoir accès à l'information et aux données à leur sujet et sur leurs communautés, peu importe où ces renseignements sont détenus. Le principe concerne également le droit des organisations et communautés autochtones de prendre de décisions et de gérer l'accès à l'information sur leur collectivité.

Les participants peuvent avoir accès aux informations et documents les concernant en tout temps. Les seules personnes autorisées à consulter les informations à caractère personnel pendant la réalisation du projet sont l'étudiante responsable et la directrice du projet de recherche. Les

informations ne peuvent être transmises à des tiers, à moins du consentement explicite des participants et du CAAS.

Les informations qui seront transmises au CAAS, sous le consentement des participants, seront accessibles aux deux représentants du CAAS nommés dans cette entente. Ces informations pourront être transmises au CAAS trois mois après chacun des entretiens, et devront l'être en totalité lors de la validation du mémoire. L'étudiante-chercheure et les représentants du CAAS qui auront accès aux données s'engagent à signer deux copies de la déclaration d'honneur du CÉR de l'UQAC (voir Annexe 3 : Déclaration d'honneur). Une copie sera conservée à l'UQAC et une autre au CAAS.

Les personnes souhaitant avoir accès aux données transmises au CAAS devront obtenir une autorisation écrite de la part de la direction de l'organisme, incluant la période couverte par l'autorisation d'accès aux informations, et signer avec témoin une copie de la déclaration d'honneur du CÉR de l'UQAC. Ces personnes devront par ailleurs prendre connaissance de la présente entente de collaboration, incluant le formulaire d'information et de consentement en annexe, et s'engager à en respecter les termes en signant une copie de l'entente. L'ensemble de ces documents seront conservés au CAAS.

Possession

Si ce n'est pas une condition de propriété en tant que tel, la possession (de données) est un mécanisme par lequel la propriété est affirmée et protégée.

La confidentialité, la sécurité et l'intégrité des données seront sauvegardées comme suit :

Considérant le contexte sociohistorique marquant la recherche avec les Peuples autochtones au Canada et considérant le thème abordé dans le projet de recherche, nous croyons pertinent d'offrir aux participants la possibilité de choisir que les informations les concernant soient identifiées par leur nom et prénom plutôt que par un code ou un pseudonyme. Afin de favoriser le respect de l'identité des participants, de même que de la confidentialité des renseignements les concernant, ils pourront ainsi choisir 1) que leurs informations soient publiées de façon anonyme; 2) que leurs informations soient associées à un pseudonyme de leur choix, ou; 3) que leurs informations soient associées à leur nom et prénom, dans la langue de leur choix.

Les données recueillies dans le cadre du projet seront conservées de la façon suivante : les fiches d'informations seront retranscrites sous format word et conservées en version électronique seulement. Les fichiers audio des entrevues seront conservés tel quel, et les verbatims des entretiens seront conservés en format électronique. Chaque fichier et document sera identifié par un code ou un pseudonyme différent pour chaque participant, sauf si un participant choisit d'associer plutôt son nom et prénom à ses informations (auquel cas ceux-ci seront associés directement à chacun des fichiers et documents le concernant).

La liste des codes, pseudonymes ou nom et prénom associés à chaque participant sera sous forme de fichier crypté, dont le mot de passe sera détenu par l'étudiante responsable. Une version papier de cette liste sera conservée à l'UQAC dans le bureau de Christiane Bergeron-Leclerc dans un classeur barré différent que celui contenant les données. Les deux copies de cette liste seront conservées pendant un an après la fin du projet de recherche. Hormis cette liste, tous les documents relatifs à ce projet de recherche seront conservés sous clé dans le bureau de Christiane

Bergeron- Leclerc à l'UQAC pendant 7 ans après la fin du projet et seront détruits par la suite (hiver 2023).

Si un participant choisit de transmettre au CAAS une partie des informations le concernant, recueillies dans le cadre de ce projet, il dispose de trois mois après la date de son entretien afin de modifier son choix quant au type de données qu'il souhaite partager avec l'organisation (Nom et coordonnées, fiche signalétique, fichier audio, verbatim). Après ce moment, il consent alors à ce que le CAAS puisse les utiliser pour les fins de leurs propres activités, publications ou présentations publiques, en respect des mêmes modalités prévues pour la rédaction du mémoire (informations anonymes, associées à un pseudonyme ou à leur nom et prénom). Selon le choix des participants, les fichiers et documents transmis au CAAS seront identifiés de la même façon que décrite ci-haut (par un code, un pseudonyme ou un nom et prénom). Les informations obtenues dans le cadre de rencontres de groupe pourront être partagées au CAAS sous l'accord de l'ensemble des participants concernés. Sous l'accord des participants concernés et en respect du degré de confidentialité qu'ils ont choisi, le CAAS pourra utiliser les informations recueillies pour les fins de leurs propres activités, publications ou présentations publiques, conformément à ce qui est décrit dans le formulaire d'information et de consentement. Les informations recueillies seront conservées au CAAS pendant 7 ans, dans un espace dont l'accès est contrôlé, et seront détruites par la suite.

Droit de retrait

Si un participant souhaite mettre fin à sa participation à la recherche, l'information déjà obtenue dans le cadre de ce projet sera conservée à l'UQAC aussi longtemps que nécessaire pour rencontrer les exigences réglementaires, soit pendant 7 ans. Les informations ne pourront toutefois plus être utilisées pour les fins du présent projet de recherche. Si ce participant avait autorisé l'accès à ses informations au CAAS, la demande de retrait sera communiquée par écrit à l'organisation, laquelle ne pourrait non plus les utiliser pour leurs propres activités, à moins d'une entente particulière avec le participant. Les participants peuvent aussi communiquer eux-mêmes ces informations au CAAS.

La liste reliant les codes ou pseudonymes au nom et prénom des participants sera conservée par les chercheurs responsables de l'étude. Cette liste sera conservée pendant un an après la fin du projet, après quoi les données seront anonymisées et ne pourront donc plus être retirées de l'ensemble des informations recueillies si un participant en faisait la demande. Si un participant avait choisi d'associer son nom et prénom (plutôt qu'un pseudonyme) aux informations le concernant, ceux-ci seront inscrits dans le mémoire et ne pourront être retirés une fois celui-ci publié. Les participants disposent de trois mois après la date de l'entretien s'ils souhaitent modifier leur choix en regard de la confidentialité de leurs informations (anonymat, pseudonyme ou nom et prénom). Les participants peuvent communiquer pour ce faire directement avec l'étudiante responsable du projet, par téléphone ou par courriel. Après cette date, leurs informations seront transmises au CAAS et les extraits d'entretiens seront publiés en respect de ce qui a été convenu au moment de l'entretien.

Toute nouvelle connaissance acquise durant le déroulement du projet qui pourrait affecter la décision d'un participant de continuer d'y être impliqué leur sera communiquée sans délai, verbalement et par écrit.

II : Description du projet de recherche

But et objectifs du projet de recherche

Ce projet de recherche est de nature qualitative et exploratoire. Tel qu'il a été convenu entre l'étudiante et les personnes représentant le CAAS, l'objectif général de ce projet de recherche est de documenter les représentations sociales du chez soi des personnes s'identifiant aux Premières Nations vivant à Saguenay.

Ceci devrait permettre d'éclairer à la fois la signification du chez soi que de l'absence de chez soi pour elles. Nous cherchons par ailleurs à mieux comprendre quelle influence les conditions matérielles d'habitation, les lieux et réseaux d'appartenance ainsi que l'expression et la transmission de sa culture, peuvent avoir sur les rapports au chez soi.

Les objectifs spécifiques qui permettront d'explorer les représentations sociales du chez soi sont définis à partir des éléments de contenu d'une représentation sociale, soit 1) l'information, 2) le champ de représentation et 3) l'attitude. Les questions suivantes guideront la réalisation de ce projet de recherche :

4. Quelles sont les informations et savoirs des personnes des Premières Nations vivant à Saguenay à propos du chez soi? D'où ces informations et savoirs proviennent-ils?
5. Quelles sont les images associées au chez soi pour les personnes des Premières Nations vivant à Saguenay?
6. Quelles attitudes les personnes des Premières Nations vivant à Saguenay adoptent-elles ou entretiennent-elles en regard du chez soi à Saguenay? Y a-t-il des particularités inhérentes à ce milieu urbain?

Population cible et recrutement

Les critères d'inclusion des participants pouvant faire partie de l'un ou l'autre des deux échantillons sont : 1) s'identifier comme membre de l'une des Premières Nations au Canada, 2) être âgé de 18 ans ou plus, 3) vivre sur le territoire de Saguenay depuis au moins 6 mois, et 4) avoir la capacité de donner un consentement éclairé à la recherche au moment des entretiens.

Le recrutement des participantes à la recherche se fera selon trois stratégies de recrutement : a) promotion de la recherche par l'affichage d'un feuillet présentant l'objectif général du projet de recherche ainsi que les critères d'inclusion à la recherche. Les lieux d'affichage ciblés pour le moment sont le CAAS et le Centre des Premières Nations Nikanite (CPNN) de l'UQAC; b) présentation du projet de recherche aux employés des deux organisations et; c) présentation du projet de recherche aux membres du CAAS lors de la présence de l'étudiante au sein de l'organisme.

L'échantillonnage sera effectué selon une stratégie de type «boule de neige». Si l'échantillon ne peut être fidèlement représentatif de la population totale des Premières Nations vivant à Saguenay (p.ex. en raison des limites que supposent le choix de deux organisations principales pour effectuer le recrutement), une attention sera portée afin de diversifier l'échantillon selon les caractéristiques suivantes : l'appartenance de genre, l'âge des participants; la présence ou absence d'enfant à charge; la scolarité; ainsi que la durée de résidence à Saguenay, au sein d'autre milieux urbains et sur les territoires des communautés autochtones («réserves»).

Aucune compensation financière n'est prévue pour la participation à ce projet de recherche. Aucun budget n'est prévu pour la compensation de l'implication des deux organisations mentionnées ci-haut (CAAS et CPNN).

Cueillette d'informations

De façon à recueillir les données nécessaires pour répondre aux objectifs de recherche fixés, trois stratégies de collecte d'informations seront privilégiées : a) fiche d'informations du participant, b) entrevue semi-dirigée individuelle d'une durée d'environ 75 minutes et c) deux entretiens de groupe d'une durée d'environ 120 minutes chacun. Deux échantillons seront conçus pour les fins de cette étude totalisant entre 20 et 34 personnes. La taille de l'échantillon attendue pour la réalisation des entretiens individuels se situe entre dix (10) et quatorze (14) personnes. La taille de l'échantillon attendue pour la réalisation des deux entretiens collectifs prévus se situe entre dix (10) et vingt (20) personnes; de cinq à dix personnes sont attendues pour chacun des entretiens collectifs.

La fiche d'informations sera complétée par chaque participant lors des entretiens individuels et collectifs et permettra de recueillir des informations sociodémographiques sur les participants de même qu'un profil de leur trajectoire résidentielle. Les thèmes abordés lors des entretiens auront trait aux différents lieux habités et fréquentés, à leurs expériences et conceptions du chez soi ou de l'absence de chez soi. Les opinions et expériences des participants liées à la vie à Saguenay ou au sein d'autres milieux urbains seront aussi abordées.

Analyse et interprétation des informations

Les informations recueillies lors de la collecte de données seront analysées de deux façons. Le contenu de la fiche signalétique sera analysé en utilisant le logiciel Microsoft Excel de façon à rendre compte du profil des participantes et en extraire des données statistiques descriptives. Les entretiens individuels et collectifs seront enregistrés sur soutien audionumérique (sous l'accord de l'ensemble des participants) et retranscrites sous forme de verbatim. Les informations issues de ces rencontres seront d'abord codifiées en utilisant le logiciel NVivo et appréhendées selon un processus classique d'analyse de contenu.

Un exercice de validation et d'interprétation des résultats sera proposé à chacun des participants aux entretiens individuels après l'analyse de contenu préliminaire des entretiens individuels, selon leur disponibilité. Cette rencontre visera principalement à permettre aux participants d'approfondir ou nuancer leur discours de même que partager leurs propres analyses et interprétation des résultats.

Deux ateliers de groupe, ouverts à toute personne répondant aux critères d'inclusion, sont aussi prévus pour les fins de l'interprétation des résultats. L'analyse de contenu préliminaire des entretiens individuels et de groupe seront présentés aux participants. Ceux-ci seront invités à participer à leur interprétation. Les informations concernant chacun des participants seront anonymisées pour la réalisation de cet exercice.

Le CAAS recevra une copie du mémoire de maîtrise au moins un mois avant son dépôt. L'étudiante tentera de prendre en compte au mieux possible les informations complémentaires ou commentaires émis en les intégrant dans une version finale dont le dépôt est prévu à l'automne 2016.

Résultats attendus

Les résultats de cette recherche permettront possiblement de mieux connaître les réalités vécues par les personnes des Premières Nations vivant à Saguenay, de comprendre plus spécifiquement comment elles conçoivent l'idée du chez soi et d'explorer comment elles peuvent construire un chez soi au sein de l'espace urbain qu'est Saguenay. (p.ex. attentes, opportunités, défis et contraintes). Par ailleurs, ce projet de recherche permettra possiblement de pallier à la relative méconnaissance de leurs réalités pour les citoyens et institutions allochtones de Saguenay. Une meilleure compréhension du chez soi permettra possiblement d'identifier certains facteurs contribuant à la sécurité culturelle au sein des organisations de services allochtones, de même qu'adapter les interventions en fonction des réalités que les personnes des Premières Nations peuvent vivre à Saguenay.

Diffusion des résultats

Les données et résultats du projet de recherche ne pourront pas être commercialisés, à moins d'une entente particulière avec les participants concernés.

Les données et résultats de la recherche pourront être utilisés aux fins suivantes :

- Rédaction d'un mémoire, dont le contenu sera rendu public et accessible à partir de la fin du projet, prévu à l'automne 2016.
- Utilisation des données par le CAAS pour les fins de leurs propres activités, publications ou présentations publiques, en respect du degré de confidentialité choisi par le participant en vue de la rédaction du mémoire (cf. formulaire d'informations et de consentement).

La façon de présenter les résultats et conclusions de la recherche dans un format qui soit clair et pratique pour les participants et le CAAS fera l'objet de discussions plus spécifiques lors des étapes d'analyse et d'interprétations des résultats.

Avantages et risques

L'un des inconvénients associés à cette étude est le temps requis pour y participer, ceci concerne tant les employés du CAAS que les participants au projet. Pour ces derniers, il est également possible que le fait de livrer leur point de vue sur leurs expériences suscite en eux des réflexions ou des souvenirs émouvants ou encore désagréables. Il est possible que le partage du vécu et des expériences lors des entretiens collectifs engendrent des jugements quant aux opinions de l'un ou l'autre des participants.

Afin de minimiser ces risques, les participants en seront informés avant et après l'entrevue et seront invités à contacter l'étudiante responsable, les personnes représentant le CAAS ou l'infirmière de la Clinique Miro Matisiwin s'ils éprouvent quelque difficulté que ce soit liée à leur participation au projet de recherche. Une liste de ressources publiques et communautaires à Saguenay leur sera aussi remise. Les valeurs et modalités de la communication non-violente guidant le partage d'expériences lors des entretiens collectifs seront énoncées au début des entretiens de groupe.

Tous les employés du CAAS sont invités à communiquer avec l'étudiante responsable du projet, sa directrice de maîtrise, Shantala Langevin ou David Sioui si quelque problème survenait quant à la participation du CAAS dans le présent projet de recherche (p.ex. surcharge de travail, indisponibilité des locaux).

Révision éthique du projet de recherche

Le projet de recherche a été examiné par le CÉR de l'UQAC, à partir du mois d'octobre 2015. La présente entente tient compte des modifications et clarifications demandées par le CÉR. La certification éthique a été octroyée le 20 janvier 2016.

Source de financement du projet

L'étudiante responsable du projet n'a reçu aucun financement pour la réalisation de ce projet. D'autres formes de soutien financier (en termes d'heures travaillées) ont toutefois été rendues possibles par l'implication de deux employés du CAAS dans la définition et l'élaboration du projet.

Il a été entendu que le CAAS contribuait au projet de recherche en fournissant les types de ressources suivantes, s'il y a lieu et selon leur disponibilité, de façon à ne pas nuire aux activités régulières du CAAS :

- Prêt de locaux pour la réalisation des entretiens individuels (n = 10 à 14) et collectifs (n = 2);
- Prêt de locaux pour la réalisation des entretiens individuels et de groupe aux fins de la validation et de l'interprétation des résultats;
- Partage des publications ou rapports réalisés par le CAAS pouvant être utiles au présent projet (p.ex. informations sociodémographiques, rapports des consultations tenues avec les membres, description des services du CAAS);
- Rémunération des employé(e)s participant aux différentes activités du projet de recherche.

L'étudiante et sa directrice de maîtrise se chargeront des autres dépenses courantes liées aux activités de recherche, tel que les impressions et transcriptions des entretiens par exemple.

Calendrier

Mars-Août 2015	Définition du projet de recherche et de l'approche à privilégier
Octobre-Décembre 2015	Demande d'approbation éthique, élaboration finale des outils de collecte de données, recrutement des participants
Janvier-Février 2016	Recrutement des participants, entretiens collectifs (2) et entretiens individuels (10 à 14)
Février-Mars 2016	Analyse préliminaire des informations recueillies lors des entretiens collectifs et individuels
Avril 2016	Présentation de l'analyse préliminaire et ateliers de groupe (2) visant l'interprétation des résultats, validation des informations auprès des participants
Mai-Juin 2016	Analyse des résultats et rédaction finale du mémoire
Août 2016	Validation de la section du mémoire portant sur la problématique et les résultats par les organismes partenaires
Automne 2016	Corrections et dépôt du mémoire, diffusion des résultats

III : Durée et résiliation de l'entente de collaboration

Cette entente entre en vigueur à partir de la date à laquelle les parties ont signé cette entente et prend fin le 20 décembre 2016.

Toute partie qui le souhaite peut également mettre un terme à cette entente par un avis présentant les raisons de sa résiliation. De part et d'autre, chaque partie prendra en compte les attentes de l'autre partie avant de mettre fin à l'entente.

Lorsque l'entente prend fin, certaines sections de l'entente continuent d'être en vigueur, notamment la section portant sur les principes PCAP et sur l'utilisation des informations recueillies dans le cadre du projet.

Christiane Bergeron-Leclerc

_____ Date : _____

Lieu : _____

Shantala Langevin

_____ Date : _____

Lieu : _____

Claudia Maltais Thériault

_____ Date : _____

Lieu : _____

David Sioui

_____ Date : _____

Lieu : _____

Références

Les documents suivants ont inspiré la rédaction de cette entente de collaboration :

Assemblée des Premières Nations. (2007). PCAP : propriété, contrôle, accès et possession. Données sur le droit inhérent des Premières Nations à régir leurs données.

Association des Premières Nations du Québec et du Labrador et Commission de la santé et des services sociaux des Premières Nations du Québec et du Labrador. (2014). Protocole de recherche des Premières Nations au Québec et au Labrador. Repéré à https://www.cssspnql.com/docs/default-source/centre-de-documentation/francais_web.pdf?sfvrsn=2

Association des femmes autochtones du Canada. (2011). Protocole d'application culturellement pertinent selon les sexes. Repéré à <http://www.nwac.ca/wp-content/uploads/2015/06/2010-AFAC-Brochure-sur-IACS-Protocole-dapplication-culturellement-pertinent-selon-les-sexes.pdf>

Centre des Premières Nations. (2007). PCAP : propriété, contrôle, accès et possession. Approuvé par le Comité de gouvernance sur l'information des Premières Nations, Assemblée des Premières Nations. Organisation nationale de la santé autochtone. Repéré à http://www.naho.ca/firstnations/french/Toolkits/FNC_OCAP_Fr.pdf

Centre des Premières Nations. (2007). Analyse et modèles d'éthique en recherche. Organisation nationale de la santé autochtone. Repéré à http://www.naho.ca/documents/fnc/french/FNC_Considerations&Templates_Fr.pdf

Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada, Instituts de recherche en santé du Canada. (2010). Chapitre 9 : La recherche visant les Premières Nations, les Inuits ou les Métis du Canada. dans Énoncé de politique des trois Conseils : Éthique de la recherche avec des êtres humains.

Femmes autochtones du Québec. (2012). Lignes directrices en matière de recherche avec les femmes autochtones. Repéré à http://www.faq-nqw.org/sites/default/files/publications/Lignes_directrices.pdf

LACHAPELLE, Louise et PUANA, Shan dak. (2015), Kapatakana / Chemins de portage : Négocier les passages d'une intention aux pratiques de la collaboration, Boîte à outils des principes de la recherche en contexte autochtone: éthique, respect, équité, réciprocité, collaboration et culture, Commission de la santé et des services sociaux du Québec et du Labrador, Centre de recherche en droit public, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, 2015.

ANNEXE 3 : Approbation éthique



Comité d'éthique de la recherche
Université du Québec à Chicoutimi

APPROBATION ETHIQUE

Dans le cadre de l'*Énoncé de politique des trois conseils : éthique de la recherche avec des êtres humains 2* (2014) et conformément au mandat qui lui a été confié par la résolution CAD-7163 du Conseil d'administration de l'Université du Québec à Chicoutimi, approuvant la *Politique d'éthique de la recherche avec des êtres humains* de l'UQAC, le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'Université du Québec à Chicoutimi, à l'unanimité, délivre la présente approbation éthique puisque le projet de recherche mentionné ci-dessous rencontre les exigences en matière éthique et remplit les conditions d'approbation dudit Comité.

Responsable(s) du projet de recherche :	<i>Madame Claudia Maltais Thériault, Étudiante Maîtrise en travail social, UQAC</i>
Direction de recherche :	<i>Madame Christiane Bergeron-Leclerc, Professeure Département des sciences humaines, UQAC</i>
Projet de recherche intitulé :	<i>Les représentations sociales du chez soi de personnes des Premières Nations vivant à Saguenay</i>
No référence :	602.495.01
Financement :	N/A

La présente est valide jusqu'au 31 janvier 2017.

Rapport de statut attendu pour le **31 décembre 2016 (rapport final)**.

N.B. le rapport de statut est disponible à partir du lien suivant : <http://recherche.uqac.ca/rapport-de-statut/>

Date d'émission initiale de l'approbation : 20 janvier 2016

Date(s) de renouvellement de l'approbation :

Nicole Bouchard,
Professeure et présidente

ANNEXE 4 : Formulaire d'informations et de consentement

Formulaire d'information et de consentement

Titre du projet de recherche

Les représentations sociales du chez soi des personnes des Premières Nations vivant à Saguenay.

Durée de la recherche

Octobre 2015-Octobre 2016

Chercheuses responsables du projet de recherche

Claudia Maltais Thériault,
étudiante à la maîtrise en travail social à l'UQAC

Sous la direction de
Christiane Bergeron-Leclerc, Ph.D.,
professeure à l'unité d'enseignement en travail social,
département des sciences humaines et sociales de l'UQAC.

Organisme partenaire

Centre d'amitié autochtone du Saguenay
Personne-ressource : **David Sioui**, chargé de projet

Préambule

Merci de nous accorder votre temps pour la présentation de ce projet de recherche. Avant d'accepter de participer à ce projet et de signer ce formulaire d'information et de consentement, nous vous invitons à le lire, de comprendre et de considérer attentivement les renseignements qui suivent.

Ce projet de recherche est réalisé en partenariat avec le Centre d'amitié autochtone du Saguenay (CAAS). Il est orienté selon les principes éthiques privilégiés par le *Protocole de recherche des Premières Nations au Québec et au Labrador* (APNQL, 2014), ainsi que les *Lignes directrices en matière de recherche avec les femmes autochtones* (FAQ, 2012).

Nous vous invitons à poser toutes les questions que vous jugerez utiles à l'étudiante responsable du projet et à lui demander de vous expliquer tout mot ou renseignement qui n'est pas clair.

Nature et objectifs du projet de recherche

L'objectif général de ce projet de recherche est de documenter les représentations sociales du chez soi des personnes s'identifiant aux Premières Nations qui habitent à Saguenay. Nous aimerions mieux connaître ce que peut signifier *être chez soi* aujourd'hui, et mieux comprendre quelle influence les conditions matérielles d'habitation, l'appartenance ainsi que l'expression et la transmission de la culture, peuvent avoir sur les rapports au chez soi.

Les questions suivantes guideront la réalisation de ce projet de recherche :

- Quelles sont les informations et savoirs des personnes des Premières Nations vivant à Saguenay à propos du chez soi? D'où ces informations et savoirs proviennent-ils?
- Quelles sont les images associées au chez soi pour les personnes des Premières Nations vivant à Saguenay?
- Quelles attitudes les personnes des Premières Nations vivant à Saguenay adoptent-elles ou entretiennent-elles en regard du chez soi à Saguenay? Y a-t-il des particularités à ce milieu urbain?

Ce projet de recherche se déroulera principalement à Chicoutimi, mais concerne l'ensemble des personnes s'identifiant aux Premières Nations vivant sur le territoire actuel de la ville de Saguenay (incluant Jonquière et La Baie). Nous aimerions rejoindre environ 12 personnes adultes pour participer aux entretiens individuels, d'une durée approximative de 75 minutes, et environ 12 personnes pour participer à l'un des deux entretiens collectifs, d'une durée approximative de 120 minutes. Le recrutement des participants sera réalisé par bouche-à-oreilles, ainsi qu'en collaboration avec le CAAS et le CPNN.

Déroulement du projet de recherche

Votre participation implique une discussion portant sur votre parcours résidentiel (les lieux où vous avez habités, les lieux que vous fréquentez) vos expériences du *chez soi* ou de l'absence d'un *chez soi*, de même que sur la signification de l'expression *chez soi* pour vous. Nous pourrions aussi aborder vos opinions et expériences de la vie à Saguenay ou au sein d'autres milieux urbains.

L'entrevue sera enregistrée afin de permettre sa retranscription intégrale. Le lieu et le moment de l'entrevue seront déterminés à votre convenance. Vous devrez également remplir un court questionnaire visant à recueillir certaines informations telles que le nom, genre, âge, coordonnées, de même que des informations portant sur votre parcours résidentiel et vos conditions de logement actuelles. Au besoin, il est possible que nous fassions de nouveau appel à vous afin d'obtenir des informations supplémentaires ou pour valider certaines informations.

Inconvénients associés au projet de recherche

L'un des inconvénients associés à cette étude est le temps requis pour votre participation.

Il est possible que le partage du vécu et des expériences lors des entretiens collectifs engendrent des jugements quant aux opinions de l'un ou l'autre des participants. Il est également possible que le fait de livrer votre point de vue sur votre expérience suscite en vous des réflexions ou des souvenirs émouvants ou encore désagréables. Si un tel inconfort était ressenti, vous pouvez en parler avec la personne qui réalise l'entrevue. Elle pourra alors vous référer à Info-Social (811) qui pourra vous offrir un soutien ou vous diriger vers les ressources appropriées. Une liste de ressources communautaires offrant des services d'hébergement et d'aide alimentaire à Saguenay, de même que les numéros de lignes d'écoute 24/7, est aussi disponible.

Avantages

Il se peut que vous retiriez un bénéfice personnel de votre participation à ce projet de recherche, mais on ne peut vous l'assurer.

Les résultats de cette recherche permettront possiblement de mieux connaître les réalités vécues par les personnes des Premières Nations vivant à Saguenay, de comprendre plus spécifiquement comment elles conçoivent l'idée du chez soi et d'explorer comment elles peuvent construire un chez soi au sein de l'espace urbain qu'est Saguenay. (p.ex. attentes, opportunités, défis et contraintes). Par ailleurs, ce projet de recherche permettra possiblement de pallier à la relative méconnaissance de leurs réalités pour les citoyens et institutions allochtones de Saguenay. Une meilleure compréhension du chez soi permettra possiblement d'identifier certains facteurs contribuant à la sécurité culturelle au sein des organisations de services allochtones, de même qu'adapter les interventions en fonction des réalités que les personnes des Premières Nations peuvent vivre.

Participation volontaire et possibilité de retrait

Votre participation à ce projet de recherche est volontaire. Vous êtes donc libre de refuser d'y participer. Vous pouvez également vous retirer de ce projet à n'importe quel moment, sans avoir à donner de raisons, en faisant connaître votre décision à l'étudiante responsable du projet ou sa directrice. Les informations vous concernant ne pourraient plus être utilisées pour les fins de la recherche. Si vous autorisez l'accès à vos informations au CAAS, votre demande de retrait serait communiquée par écrit à l'organisation, laquelle ne pourrait non plus les utiliser pour leurs propres activités, à moins d'une entente particulière avec vous. Vous pouvez aussi communiquer vous-mêmes ces informations au CAAS.

Si vous vous retirez, l'information déjà obtenue dans le cadre de ce projet sera conservée à l'UQAC aussi longtemps que nécessaire pour rencontrer les exigences

réglementaires, soit pendant 7 ans. Les données conservées à l'UQAC seront détruites après 7 ans.

La liste reliant les codes ou pseudonymes au nom et prénom de chaque participant sera conservée à l'UQAC par les chercheurs responsables de l'étude. Cette liste sera conservée pendant un an après la fin du projet, après quoi les données seront anonymisées et ne pourront donc plus être retirées de l'ensemble des informations recueillies si un participant en faisait la demande.

Si vous choisissez d'associer votre nom et prénom (plutôt qu'un pseudonyme) aux informations vous concernant, ceux-ci seront directement associés à vos propos dans le mémoire et ne pourront être retirés une fois celui-ci publié. Vous disposez de trois mois après la date de l'entretien si vous souhaitez modifier votre choix en regard de la confidentialité de vos informations (anonymat, pseudonyme ou nom et prénom). Après cette date, vos informations seront transmises au CAAS et publiées en respect de ce qui a été convenu au moment de l'entretien. Vous pouvez communiquer pour ce faire directement avec l'étudiante responsable du projet, par téléphone ou par courriel.

Toute nouvelle connaissance acquise durant le déroulement du projet qui pourrait affecter votre décision de continuer d'y participer vous sera communiquée sans délai verbalement et par écrit.

Confidentialité

Durant votre participation à ce projet, l'étudiante responsable consignera dans un dossier de recherche les renseignements vous concernant. Seuls les renseignements nécessaires pour répondre aux objectifs scientifiques de ce projet seront recueillis. Ces renseignements peuvent comprendre les réponses que vous aurez fournies lors des rencontres effectuées dans le cadre du projet de recherche de même que les informations contenues dans la fiche signalétique.

Tous les renseignements recueillis demeureront strictement confidentiels dans les limites prévues par la loi. Afin de préserver votre identité et la confidentialité des renseignements, vous ne serez identifié que par un numéro de code ou pseudonyme de votre choix. La liste reliant les codes/pseudonymes à votre nom sera conservée par les chercheurs responsables de l'étude. Lors de la diffusion des résultats, nous utiliserons ce code/pseudonyme lorsque nous ferons référence à l'un des extraits de l'entretien vous concernant.

Utilisation des informations

L'étudiante responsable du projet de recherche utilisera les données à des fins de recherche dans le but de répondre aux objectifs du projet décrits dans le formulaire d'information et de consentement. Le projet donnera lieu à la rédaction d'un mémoire, dont la version finale sera accessible au public à partir de la fin du projet, prévu à l'automne

2016. Les données pourront être publiées dans des revues spécialisées ou faire l'objet de discussions scientifiques, en respect des mêmes modalités que vous avez choisi quant à la confidentialité de vos informations (1. informations anonymes; 2. associées à un pseudonyme ou; 3. à votre nom et prénom). Également, les données du projet pourraient servir pour d'autres analyses de données reliées au projet ou pour l'élaboration de projets de recherches futurs.

Utilisation secondaire des informations

Les personnes qui le désirent peuvent donner accès à l'ensemble des informations fournies dans le cadre de projet au Centre d'amitié autochtone du Saguenay. Vous pouvez également choisir de donner un accès partiel à vos informations (p.ex. anonymat, type de contenu accessible – fichier audio, verbatim, photos). Si vous choisissez de donner un accès total ou partiel à ces informations, vous consentez ainsi à ce que le CAAS puisse les utiliser pour les fins de leurs propres activités, publications ou présentations publiques.

À des fins de surveillance et de contrôle, votre dossier de recherche pourra être consulté par une personne mandatée par le Comité d'éthique de la recherche (CÉR) de l'UQAC ou par une personne mandatée par des organismes publics autorisés. Toutes ces personnes et ces organismes adhèrent à une politique de confidentialité.

À des fins de protection, notamment afin de pouvoir communiquer avec vous rapidement, vos noms et prénoms, vos coordonnées et la date de début et de fin de votre participation au projet seront conservés pendant un an après la fin du projet dans un répertoire à part maintenu par l'étudiante responsable du projet.

Vous avez le droit de consulter votre dossier de recherche pour vérifier les renseignements recueillis et les faire rectifier au besoin et ce, aussi longtemps que les chercheurs responsables du projet ou l'établissement détiendront ces informations, soit pendant 7 ans.

Financement du projet de recherche

Aucun financement n'est octroyé pour la réalisation de la recherche.

Droits du sujet de recherche

En acceptant de participer à ce projet, vous ne renoncez à aucun de vos droits ni ne libérez les chercheurs, l'organisme subventionnaire ou l'établissement de leur responsabilité civile et professionnelle.

Compensation

Aucune compensation monétaire n'est prévue pour la participation à ce projet de recherche.

Identification des personnes-ressources

Si vous avez des questions concernant le projet de recherche ou si vous éprouvez un problème que vous croyez reliés à votre participation à ce projet, vous pouvez communiquer avec l'une des personnes suivantes :

- ❖ **Claudia Maltais Thériault**, étudiante responsable du projet;
418 482 3330 - clotheriault@hotmail.com
- ❖ **Christiane Bergeron-Leclerc**, directrice du projet de maîtrise;
418 545 5011, poste 4230 - cblecler@uqac.ca
- ❖ **Shantala Langevin**, directrice au Centre d'amitié autochtone du Saguenay;
418 973 3424, poste 201 - slangevin@caasaguenay.ca
- ❖ **David Sioui**, chargé de projet au Centre d'amitié autochtone du Saguenay;
418 973 3424, poste 210 - dsioui@caasaguenay.ca

Surveillance des aspects éthique du projet de recherche

Le projet a été soumis à l'approbation du Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQAC. Celui-ci approuvera au préalable toute révision et toute modification apportée au formulaire d'information et de consentement et au protocole de recherche. Pour toutes les questions reliées à l'éthique, concernant vos droits ou concernant les conditions dans lesquelles se déroule votre participation à ce projet, vous pouvez communiquer avec la coordonnatrice du comité :

- ❖ **Claude Thibeault**, coordonnatrice du Comité d'éthique de la recherche;
418 545 5011, poste 4704 - cer@uqac.ca

CONSENTEMENT

Titre du projet : Les représentations sociales du chez soi de personnes s'identifiant aux Premières Nations vivant à Saguenay

I. Consentement du participant au projet de recherche

J'ai pris connaissance du formulaire d'information et de consentement. Je reconnais qu'on m'a expliqué le projet, qu'on a répondu à mes questions et qu'on m'a laissé le temps voulu pour prendre une décision.

Je consens à participer à ce projet de recherche aux conditions qui y sont énoncées. Une copie signée et datée du présent formulaire d'information et de consentement m'a été remise.

Je souhaite que les informations et extraits des rencontres me concernant, choisis pour la rédaction du mémoire, soient :

- ☐ 1. Anonymes
- ☐ 2. Associés à un pseudonyme de mon choix : _____
- ☐ 3. Associés à mon prénom et mon nom : _____

Je comprends que les informations recueillies pourraient être partagées au Centre d'amitié autochtone du Saguenay, lequel pourra ensuite les utiliser pour les fins de leurs propres activités, publications ou présentations publiques, en respect du degré de confidentialité choisi ci-haut.

Je souhaite qu'on transmette au Centre d'amitié autochtone du Saguenay ce type d'informations :

- Fiche signalétique (Questionnaire) ☐ oui ☐ non
 - o incluant mon prénom et nom et mes coordonnées ☐ oui ☐ non
- Enregistrement audio de l'entretien ☐ oui ☐ non
- Transcription de l'entretien (écrit) ☐ oui ☐ non
- Photos et vidéos, s'il y a lieu ☐ oui ☐ non

Prénom, Nom

Signature

Date

II. Signature et engagement de l'étudiante responsable du projet ayant obtenu le consentement

Je certifie qu'on a expliqué au sujet de recherche les termes du présent formulaire d'information et de consentement, que l'on a répondu aux questions que le sujet de recherche avait à cet égard et qu'on lui a clairement indiqué qu'il demeure libre de mettre un terme à sa participation, et ce, sans préjudice.

Je m'engage, avec l'équipe de recherche, à respecter ce qui a été convenu au formulaire d'information et de consentement et à en remettre une copie signée au sujet de recherche.

Prénom, Nom

Signature

Date

ANNEXE 5 : Thèmes et sous-thèmes généraux du guide d'entretien

Conception du chez soi

- **Parcours résidentiel**
 - Lieux habités
 - Conditions matérielles d’habitation
 - Milieu rural, urbain ou en «résERVE»
 - Motifs et moyens de mobilité
 - Autres milieux urbains fréquentés
- **Expériences du chez soi**
 - Espaces physiques associés
 - Activités quotidiennes et mode de vie
 - Type de relations aux autres
 - Motifs et moyens de mobilité
- **Expériences de l’absence de chez soi**
 - Espace physique
 - Activités quotidiennes et mode de vie
 - Type de relations aux autres
 - Motifs et moyens de mobilité
- **Construction d’un chez soi**
 - Stratégies utilisées et défis rencontrés
- **Signification du chez soi**
 - Fonctions et importance du chez soi
 - Chez soi idéal

Conception des espaces urbains

- Informations reçues à propos des espaces urbains
- Informations reçues à propos de la ville de Saguenay
- Provenance de ces informations

ANNEXE 6 : Fiche signalétique

Volet I – INFORMATIONS SOCIODÉMOGRAPHIQUES

- a) Prénom, Nom : _____
- b) Choix d'un pseudonyme : _____
- c) Âge : 18-29 ☐ 30-49 ☐ 40-49 ☐ 50-59 ☐ 60-69 ☐ 70 et + ☐
- d) Genre : Homme ☐ Femme ☐ Bispirituelle ☐ Autre ☐
- e) Nombre et âge des enfants : _____
 i. Inscrits ☐ Non-Inscrits ☐
 ii. Demeurent-ils avec vous ? oui ☐ non ☐
- f) Appartenance culturelle :
 - Premières Nations : _____ Inscrit ☐ Non-Inscrit ☐
 - Métis ☐
 - Inuit ☐
- g) Lieu de naissance : _____
- h) Communauté d'origine : _____
 i. Nombre d'années vécu au sein de cette communauté : _____
- i) Occupation(s) principale(s) (Emploi, études, etc.) : _____
- j) Organismes publics ou communautaires fréquentés et motifs de fréquentation :
 - CAAS ☐ _____
 - CPNN ☐ _____
 - Autres : _____

Volet II – TRAJECTOIRE RÉSIDENTIELLE

k) Lieu de résidence actuelle (arrondissement ou quartier): _____

l) Type de logement : _____

i. Degré de satisfaction général des conditions de logement actuelles :

- Très satisfait(e) ☐
- Satisfait (e) ☐
- Insatisfait(e) ☐
- Très insatisfait(e) ☐

m) Vécu au sein des territoires des «réserves» :

- Nom du territoire : _____
Nombre d'années : _____
Motifs principaux : _____
- Nom du territoire : _____
Nombre d'années : _____
Motifs principaux : _____
- Nom du territoire : _____
Nombre d'années : _____
Motifs principaux : _____

n) Vécu au sein des «milieux urbains» :

- Nom de la ville : _____
Nombre d'années : _____
Motifs principaux : _____
- Nom de la ville : _____
Nombre d'années : _____
Motifs principaux : _____
- Nom de la ville : _____
Nombre d'années : _____
Motifs principaux : _____

INFORMATIONS COMPLÉMENTAIRES

o) Aspects de la ville de Saguenay qui plaisent le plus :

- _____
- _____
- _____

p) Aspects de la ville de Saguenay qui plaisent le moins :

- _____
- _____
- _____

q) Comparativement à d'autres personnes de votre âge, diriez-vous que votre santé est en général excellente, très bonne, bonne, moyenne ou mauvaise?

- | | |
|-------------------------------------|--------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> Excellente | <input type="checkbox"/> Mauvaise |
| <input type="checkbox"/> Très bonne | <input type="checkbox"/> Ne sait pas |
| <input type="checkbox"/> Bonne | <input type="checkbox"/> Refus |
| <input type="checkbox"/> Moyenne | |

r) En général, diriez-vous que votre santé mentale est :

- ☐ Excellente
- ☐ Très bonne
- ☐ Bonne
- ☐ Moyenne
- ☐ Mauvaise
- ☐ Ne sait pas
- ☐ Refus

s) Quelles ont été vos motivations à participer à l'étude ?

t) Souhaitez-vous être recontacté(e) dans le cadre de cette étude?

Atelier visant l'interprétation des résultats oui ☐ non ☐

Activités de diffusion des résultats : oui ☐ non ☐

Obtenir une version papier du rapport final : oui ☐ non ☐

Si oui par quel moyen pouvons-nous vous rejoindre?

Téléphone ou courriel personnel :

Message laissé à un organisme fréquenté :

Connaissez-vous des personnes qui pourraient accepter de participer à l'étude? oui ☐ non

ANNEXE 7 : Le chez soi en relation aux expériences vécues à Saguenay

Alors qu'on arrive à mieux saisir le contenu des représentations sociales du chez soi pour les participant·e·s à partir des commentaires présentés dans le chapitre 5, il est apparu utile de rassembler ici les commentaires émis à propos des réalités vécues à Saguenay, de façon à mieux comprendre les traits caractéristiques et les défis particuliers à ce milieu urbain lorsqu'envisagé sous la perspective du chez soi. Il nous semble aussi possible de prendre appui sur leurs expériences actuelles à Saguenay afin de mieux comprendre l'organisation des représentations sociales, c'est-à-dire comment peuvent s'articuler leurs caractéristiques en pratique⁵⁵.

En ce qui a trait aux conditions de vie matérielles, qui font écho aux caractéristiques de la sphère physique du chez soi et qui se rapportent ici principalement à l'habitation, aux espaces physiques et aux ressources du milieu, à la mobilité, ainsi qu'aux revenus disponibles, ce sont le paysage naturel et la taille de la ville de Saguenay qui constituent les éléments les plus souvent abordés positivement en ce qui concerne ce milieu urbain, alors que le principal défi pour les participant·e·s en regard de leurs conditions de vie matérielles se situe au plan des revenus.

Plusieurs personnes ont qualifié la ville de Saguenay comme un milieu sain, sécuritaire et « familial », des aspects qui faciliteraient la construction d'un chez soi.

Je sais que Chicoutimi c'est une ville relax. Si t'es relax dans la vie et tu veux fonder une famille relax, viens vivre à Chicoutimi, mais trouve-toi une job avant.
(*Andréa Rock, entretien individuel*)

La taille de la ville, la qualité de l'air à Saguenay et les espaces « nature » conservés en ville, leur beauté et les plus vastes territoires à proximité apparaissent comme étant des avantages pour y vivre quotidiennement. Parmi les milieux fréquentés à Saguenay où les personnes rencontrées se sentent à l'aise, plusieurs ont nommé des lieux boisés ou près de cours d'eau. C'est aussi la beauté des paysages de Saguenay qui interpelle certaines personnes. La taille de la ville a aussi été nommée comme un facteur favorisant le sentiment d'être en sécurité à Saguenay, en comparaison de leur perception ou leurs expériences des

⁵⁵ Les expériences du chez soi au Centre d'amitié autochtone du Saguenay sont présentées plus en détails à l'annexe 8. Les pistes d'actions imaginées par les personnes rencontrées en regard du chez soi à Saguenay se retrouvent quant à elles à l'annexe 9.

grands centres tels que Montréal, Québec ou Ottawa. La taille de la ville est susceptible d'avoir un impact sur le sentiment de pouvoir y trouver *sa* place. Considérant la taille de la ville, les personnes qui y habitent sont aussi susceptibles de connaître relativement rapidement le milieu.

Karine : Ici ce n'est pas si pire c'est une petite ville puis une grande ville, tandis que Montréal je serais pas capable d'être là.

Ronald : Mais c'est vraiment une belle petite ville Chicoutimi, vraiment vraiment, petit entourée de forêt

Karine : C'est comme un grand village.

(Karine Cleary et Ronald Bacon, entretien de groupe I)

J'avais suivi une session à l'université Laval à Québec et je n'ai pas vraiment aimé cette session là parce que la ville de Québec était comme trop grosse je me sentais vraiment pas à ma place. Et l'université Laval était immense. Et ici à Chicoutimi c'est pas trop gros c'est pas trop petit...

(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)

Plusieurs ont par ailleurs parlé de Saguenay comme d'un milieu adéquat pour y vivre avec des enfants, d'une ville à échelle familiale. Certains espaces aménagés en plein air en plein cœur de l'arrondissement de Chicoutimi comptent parmi les lieux qui semblent les plus accessibles et sécuritaires où se rendre avec les enfants.

Il y a en bas proche de la rivière Saguenay, on a tellement passé de temps là avec mes enfants autant l'été l'hiver. [...] C'est là qu'on a le plus de souvenirs.

(Kelly Kim Black, entretien individuel)

Au Port, au Vieux-Port. [...] Tu sais où il y a les dauphins, pas les dauphins les bélugas, où il y a des sculptures. Les filles peuvent jouer dans l'eau, mettent leur pied, elles sont en sécurité parce que ce n'est pas creux. Moi je peux m'asseoir sans être importuné pour la sécurité de mes enfants.

(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)

Certaines personnes ont toutefois mentionné devoir exercer davantage de surveillance en étant en ville, incluant Saguenay, que lorsqu'ils se retrouvent sur le territoire d'une réserve. À titre d'exemple :

Ce qui arrive c'est que moi où je reste à Malio, on marche dans la rue et c'est les voitures qui vont se tasser c'est pas les piétons qui se tassent. Tu marches dans la rue et les voitures vont te contourner. Ici c'est pas ça, il faut faire attention parce qu'ils font pas attention aux piétons. Mes nièces ils ne savent pas ça parce qu'elles n'ont pas vécu comme ça tu sais. [...] Au début elles avaient de la misère

parce qu'elles demandaient pourquoi? Pourquoi? Pourquoi on peut pas faire ça? Je ne peux pas répondre à ça, bien parce qu'on est en ville... Mais pourquoi? Tu sais. Elles ont fini par comprendre que c'est dangereux.

(Pinamen Vollant, entretien individuel)

Entre autres éléments propre à la ville, les personnes rencontrées ont semblé apprécier la diversité des ressources et commodités disponibles à Saguenay.

Moi j'adore Chicoutimi, pour vrai ça fait deux ans qu'on reste ici et j'étais vraiment prête à quitter la place où j'étais avant. Je me sens vraiment bien à Chicout, je retrouve plein de ressources ici.

(Eden Germain Awashish, entretien de groupe II)

Bien les attractions ici qu'il y a, il y a beaucoup d'attractions, comme le cinéma, les SAQ, les bars...

(Yann-Abel Chachai, entretien individuel)

Chicoutimi moi j'adore Chicoutimi parce que il y a des bonnes gens, des bons restaurants, dans le temps il y avait des bons hôtels. J'ai passé ma jeunesse ici, à Jonquière.

(Grégoire Canapé, entretien de groupe II)

J'ai resté à Montréal, à Québec, un peu partout et ici c'est... J'aime ça. C'est comme si tu resterais dans une grande ville mais tu as tout. Tu as tout ici.

(Ronald Bacon, entretien de groupe I)

Le type de services auxquels les personnes rencontrées ont le plus souvent fait référence sont quant à eux les écoles, hôpitaux, banques alimentaires, friperies et ateliers de récupération, carrefour jeunesse-emploi, bibliothèques ou encore les espaces publics pour les jeux d'enfants ou activités extérieures. L'accès à ces services et commodités passe par les revenus disponibles, mais aussi par la connaissance de leur existence et de leur emplacement. La concentration de plusieurs services, commerces et espaces publics près des centres-villes favorise leur utilisation.

Ce qui est l'fun on dit que le centre-ville l'été tu peux marcher sur la rue Racine, restaurants, tu peux aller prendre une coupe de vin, tu peux aller lire un livre en bas à la bibliothèque, tu peux marcher au Vieux-Port, tu es proche de tout. Moi je me sens bien ici c'est ça.

(Andréa Rock, entretien individuel)

Certaines personnes ont déploré le manque d'accès aux informations concernant les ressources à Saguenay lorsqu'elles s'y sont installées.

Il faut que tu sois aussi, faut que tu saches ce qui est autour de toi, savoir les outils qui sont accessibles pour que tu puisses avancer bien, que ce soit les emplacements des services qui sont offerts je pense pour bien avancer. [...] Je trouve qu'on n'est pas vraiment bien encadré à l'école. Il n'y a personne qui nous guide, faut absolument que tu ailles au bureau. Moi je pense que j'aurais une job de même j'accompagnerais la personne, j'appellerais l'élève, tu viens-avec moi on va visiter l'école. C'est ça un peu je trouve qui est dommageable parce que l'autochtone a peur d'aller en ville parce qu'il n'y a personne qui le guide en ville. Tu sais c'est épeurant, va falloir que je déménage, comment je vais faire pour les services, comment je vais faire? Je trouve qu'il manque de services là-dessus.
(*Réal Junior Leblanc, entretien individuel*)

Abel a quant à lui eu une expérience plus positive à ce niveau lors de son passage à l'école Laure-Conan. Il ajoute avoir apprécié les initiatives permettant aux étudiant·e·s autochtones de se rencontrer entre eux, ce qui facilite le partage d'informations.

Il y a ces personnes ressources qui aident les autochtones, mettons une aide pédagogique pour les étudiants autochtones. Elle m'a beaucoup aidé à aller chercher les services qui existaient au Saguenay, comme les aides alimentaires ou tout ça, mettons le carrefour jeunesse emploi. Elle me disait où se trouvaient les services, aussi mettons les ateliers St-Joseph pour aller chercher des meubles parce que je ne pouvais pas payer tous les meubles que j'avais besoin... [...] elle aussi elle m'a aidé à me construire un chez moi, comment faire.
(*Yann-Abel Chachai, entretien individuel*)

En ce qui concerne la mobilité, la satisfaction des participant·e·s habitant Saguenay est influencée par leur connaissance des lieux (routes, espaces publics, commodités, services), de même que par l'accès à des moyens de transport adéquats et abordables afin de se déplacer à l'intérieur et à l'extérieur de la ville, pour se rendre ailleurs dans la région, dans les grands centres ou encore sur les territoires ou sur les réserves notamment. La marche à pied et le covoiturage apparaissent comme les moyens les plus souvent utilisés pour effectuer des déplacements à l'intérieur de la ville. Les personnes ayant des voitures effectueront des courses pour autrui ou prendront à leur bord les personnes en ayant besoin. Considérant l'étendue du territoire de la ville et de la région, la voiture s'avère être le moyen de transport aujourd'hui encore le mieux adapté. La mobilité des personnes est directement influencée par l'accès à une voiture pour effectuer leurs déplacements, à défaut d'autre alternative. Le système de transport en commun de la ville est perçu comme étant insatisfaisant pour effectuer des déplacements à l'intérieur de Ville Saguenay, entre ses différents

quartiers ou arrondissements, en raison des horaires d'accès et des trajets empruntés. Par ailleurs, la méconnaissance de son fonctionnement ne favorise pas son utilisation pour les personnes n'en ayant pas l'habitude.

Eux autres ils ne prennent pas tout le temps un char pour marcher. À Chicoutimi, il faut qu'ils prennent la bus et le système de transport il est vraiment nul [...]
C'est vraiment long pour quelqu'un qui prend le transport de bus.

(Andréa Rock, entretien individuel)

Les services de transport entre différentes municipalités de la région ou hors de la région peuvent être relativement coûteux considérant les réalités financières des personnes rencontrées. La proximité (relative) de Mashteuiatsh et Wendake est perçue comme un avantage par certains. Elles ne s'y sentent pas trop éloignées pour pouvoir envisager y retourner quand bon leur semble. En revanche, les réalités financières et les opportunités de transport limitent leurs capacités à se rendre dans certaines réserves plus éloignées de Saguenay telles que Pessamit, Uashat mak Mani-Utenam ou Obedjiwan par exemple. Plusieurs personnes s'entraident pour s'y rendre en coordonnant leur départ vers les communautés.

Et ici à Chicoutimi [...] Mashteuiatsh est juste à côté, c'est rien qu'une heure et demi de voiture. *(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)*

Claudia : est-ce que tu es retournée à Malio depuis [le déménagement ici il y a 6-7 mois]? -Oui plusieurs fois! Au début on retournerait quasiment à chaque fin de semaine. Comparé à Québec ou Montréal c'est pas loin, c'est 6h de temps, c'est pas beaucoup 6h de temps. On est retourné quasiment à toutes les fins de semaine. [...] Quand je suis allée à Ottawa je suis restée longtemps avant de revenir, parce que c'est loin et ça coûte cher, tu sais étudiante, tu ne peux pas te permettre de voyager trop souvent alors ça m'avait pris du temps.

(Pinamen Vollant, entretien individuel)

Plusieurs personnes ayant habité les réserves ont remarqué des différences notables au plan de leurs ressources financières lorsqu'elles déménagent en ville. Ces écarts entre la réalité qu'elles ont connue sur les réserves sont dus tantôt au temps consacré aux études, qui limite le temps de travail disponible, au coût des loyers et de la vie en ville, un milieu « où tout coûte cher » (nourriture, déplacements, activités, garderies, etc.). Leur budget s'en trouve pour la plupart affecté.

Inconnu : Moi la seule chose que je trouve plate à Chicoutimi c'est que la vie coûte cher.

Kelly : Ah oui

Inconnu : Parce que depuis que je suis arrivée ici, j'ai deux enfants, je suis monoparentale, mon auto brise ça fait des dépenses, plus les études.

Inconnu : Mais je veux dire c'est toutes les activités... Faut tout le temps payer

Ronald : C'est ça, faut payer partout ici, c'est ça qui est plate là.

Inconnu : Dans ma petite ville, tout était gratuit là.

Ronald : Surtout pour les enfants là.

Je commencerai pas à faire de grosses toiles, parce que je n'ai pas les moyens, on a une réalité étudiante aussi à respecter. Il y a un budget aussi qui est assez petit pareil, moi j'ai 3 enfants aussi qui faut que j'accueille. J'essaie de m'organiser avec le peu de moyens que j'ai.

(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)

Mentionnons que la majorité des participant·e·s rencontrées se sont dits satisfaits de leur habitation en général. Ceci étant dit, tout en considérant la proportion importante des revenus destinée à payer le loyer, aucun ne se serait opposé à des formes d'habitations plus abordables.

Les habitations aussi, Waskahegen en ont, pourquoi on en aurait pas nous aussi.

(Ronald Bacon, entretien de groupe I)⁵⁶

Certaines personnes ont déjà bénéficié de l'aide financière aux études de leur conseil de bande, une aide importante qui leur a permis de répondre alors à tous leurs besoins de base lorsqu'elles venaient étudier en ville.

Financièrement, c'est l'aide financière de mon conseil de bande qui m'a aidé aussi à combler mes besoins ici à Obedjiwan, mettons payer mon loyer tous mes besoins vitaux. [...] C'est une aide financière pour les étudiants autochtones. [...] ça comblait, toute ma vie là. C'était facile pour moi de payer ce que j'avais à payer.

(Yann-Abel Chachai, entretien individuel)

Par ailleurs, plusieurs participant·e·s, qui sont majoritairement des jeunes, dont certains sont parents d'enfants en bas âge, ont déploré le manque d'emplois à Saguenay. Peu

⁵⁶ La Corporation Waskahegen est un organisme autochtone dont la mission est d' « offrir les meilleures conditions de logement qui soient aux Autochtones vivant hors du contexte des réserves; encourager le développement économique et l'emploi au sein de notre collectivité, et; supporter l'Alliance Autochtone du Québec pour la défense des droits et des intérêts collectifs de ses membres » (pour plus d'informations : <http://www.waskahegen.com>).

d'emplois étudiants semblent disponibles pendant l'année scolaire et la plupart des employeurs demandent des qualifications professionnelles sinon que des années d'expériences significatives dans un domaine en particulier aient été réalisées.

Dylan : Pour se sentir chez soi ici, c'est d'avoir un job. Moi dans le domaine que j'ai fait mon cours c'est vraiment rare ici. En ce moment je pense que dans la construction c'est vraiment, il n'y a pas grand-chose.

Kelly: J'ai apporté plein de CV et ils ne sont pas acceptés tout le temps.

(Dylan Jean-Pierre et Kelly Petitquay-Richer, entretien de groupe I)

En ce moment je suis en recherche d'emploi ici à Chicoutimi. L'année passée j'en ai fait pas mal de CV et je n'ai pas eu de réponse, fait que j'ai décidé de retourner travailler à Obedjiwan pendant l'année scolaire, et je suis revenu ici pendant l'été et je reste tout l'été ici. [...] Je prévois de retourner si je n'ai pas réponse ici pour mes recherches d'emploi. C'est ça, j'ai appliqué trois cv cette semaine. [...] il n'y a pas beaucoup, surtout que c'est tous des emplois qui demandent des diplômes professionnels, DEP, comptabilité, mais pas des petites jobs pour avoir.

(Yann-Abel Chachai, entretien individuel)

Des fois je ne feel pas aussi, mais ce n'est pas à cause de la ville que je ne feel pas c'est plus le manque d'emploi ça n'aide pas à Chicoutimi. À Chicoutimi ça c'est quelque chose pourquoi tout le monde s'en va de Chicoutimi. [...]. Il n'y a pas beaucoup de jobs étudiantes.

(Andréa Rock, entretien individuel)

Andréa déplore les priorités politiques et économiques qui lui semblent mises de l'avant à Saguenay, considérant les besoins en termes d'emploi dans la région et les défis liés à l'employabilité des personnes des Premières Nations (par exemple, qualifications des candidats, discrimination effectuée par les employeurs).

À Chicoutimi, ça ne deviendra jamais une grande et belle ville si, t'as ben beau mettre des belles briques à terre et des jets d'eau multicolores sur la rue Racine, s'il n'y a pas de jobs, les gens resteront pas les regarder tes jets d'eau de couleurs.

(Andréa Rock, entretien individuel)

Bien que certaines personnes ayant un statut Indien puissent réclamer une partie des taxes payées en cours d'années, les démarches pour ce faire semblent fastidieuses et donnent rarement les résultats attendus ou plutôt qui leur sont « promis ».

Ronald : Souvent on m'a souvent posé la question, les indiens ne paient pas de taxes. Je vais dire ça à ma sœur. Ma sœur travaillait pour l'hydro a graignait elle en a payé de l'impôt. Va pas dire à elle, eille tu ne paies pas de taxes toi, tu es aussi bien de te tasser.

Kelly : si tu veux ravoire tes taxes que tu as payées, tu dois l'envoyer au gouvernement faut que tu les ramasses toi-même toutes les factures.

Cindy : Elle a appelé le gouvernement et ils n'ont pas voulu la rembourser. Elle a tout gardé ses factures.

Kelly : Non ils n'ont pas voulu j'ai tout j'ai à peu près 3000\$ de taxes.

(Kelly Petitquay-Richer, Cindy Petitquay-Richer et Ronald Bacon, entretien de groupe I)

Plusieurs s'expliquaient mal les raisons de ces distinctions alors que leur statut demeure le même indépendamment de leur lieu d'habitation. Une personne expliquait que certaines municipalités avaient déjà eu auparavant des ententes avec les communautés leur permettant d'avoir accès aux exemptions de taxes sans que le fardeau des preuves d'achats et toutes les démarches associées au remboursement leur incombent personnellement.

Ronald : Savais-tu qu'à Maniwaki dans le temps que tu étais là tu allais chez Canadian Tire tout ça n'importe quel magasin. C'était parce que le conseil s'était arrangé. [...] c'est le chef qui avait pris des arrangements et tu ne payais plus tu montrais ta carte et tu ne paies pas de taxes.

Inconnu : Mais c'est rare. En Ontario là tu montres juste tes cartes et ils te les enlèvent tout de suite peu importe n'importe quelle boutique. »

(Ronald Bacon et Inconnu, entretien de groupe I)

Pour pallier aux difficultés inhérentes à cette réalité en milieu urbain, certaines personnes font des provisions lorsqu'elles peuvent se rendre sur les réserves ou encore font livrer des biens de plus haute valeur sur l'une des réserves les plus près de Saguenay. La majorité des personnes ayant déjà habité sur une réserve conservent un sentiment d'appartenance à l'égard des lieux et des personnes qui s'y trouvent. L'utilisation du téléphone et des réseaux sociaux pour rejoindre des proches qui habitent à l'extérieur et la proximité de certaines réserves permet d'entretenir des contacts réguliers. À un autre niveau toutefois, les commentaires reçus de la part des personnes rencontrées ont montré que les relations avec leur conseil de bande ne semblaient pas satisfaisantes pour elles, comme s'ils « n'appartenaient » plus à cette communauté aux plans politique et administratif.

Claudia : Je me demandais est-ce que vous êtes satisfaits, quand vous déménagez en ville, est-ce que vous gardez un lien avec le conseil de bande, est-ce que vous vous sentez soutenu par votre communauté dans le fond?

Plusieurs : Non!

Ronald : Non, on dirait que quand tu sors de la réserve, byebye bonjour la visite là, on n'a plus à faire à toi. Et dans le fond eux autres reçoivent de l'argent à

cause de ta tête. Ils reçoivent de l'argent et dans le fond c'est calculé par tête là. Le gouvernement va donner de l'argent à la réserve parce que tu as mille personnes mettons, tout ça. Et si tu t'en vas, ils te tassent là.

(Ronald Bacon, entretien de groupe I)

Certaines personnes ont aussi éprouvé certaines difficultés, parfois, à rejoindre leurs représentants politiques quand elles en ont ressenti le besoin, pour recevoir des informations ou encore avoir accès à des mesures ou programmes auxquels elles avaient droit. « Il y a beaucoup d'absentéisme à mon conseil de bande, les conseillers ne sont jamais là » *(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)*.

L'ensemble des éléments présentés ci-haut, relatifs à l'habitation, à la ville, à la mobilité et aux revenus disponibles, ont une influence sur les conditions de vie matérielles associées au chez soi ou qui permettent de sentir qu'il y a « une place pour soi », qu'il est possible de s'en sentir partie prenante, d'y appartenir.

En ce qui a trait aux aspects soulignés par les participant·e·s concernant l'appartenance au milieu qu'est Saguenay, certains participant·e·s connaissaient au moins une personne lorsqu'elles ont déménagé à Saguenay, un aspect favorisant le partage d'informations à propos du milieu ainsi que la création d'un réseau social.

Il y a quand même beaucoup d'autochtones aussi il y a beaucoup de mes amis aussi qui sont ici. [...] J'ai fait mon Cégep à l'Institution Kiuna à Odanak. L'institut postsecondaire pour autochtones. [...] on est une bonne dizaine qui sont ici à Chicoutimi à l'UQAC, de l'Institution Kiuna. La première cohorte il y en a deux, la deuxième deux aussi, la troisième il y en a peut-être 4-5.

(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)

Une personne a remarqué que pour les enfants déménageant pour une première fois en ville, il pouvait être plus difficile de se faire des ami·e·s, non pas par exclusion explicite, mais plutôt dû à des occasions limitées ou aux habitudes des autres citoyen·ne·s qui sont différentes en ville qu'en réserve.

Parce qu'aussitôt aussi qu'on arrive à Malio, aussitôt elles arrivent elles s'en vont dehors, elles savent où est-ce qu'elles s'en vont et on les voit pas de la journée. Mais ici elles ne peuvent pas faire ça. Elles savent le parc est où et leurs amies sont où. Elles savent où ce qu'elles vont c'est pas... Parce qu'on vit comme ça là-bas. [...]. Parce qu'à Malio elles vont dehors et elles se trouvent un ami à côté tu sais et ça joue un peu partout.

(Pinamen Vollant, entretien individuel)

L'éloignement des lieux d'habitation, le manque d'accès au transport ou la méconnaissance de l'environnement ou des systèmes de transport en commun de même que les horaires personnels ou familiaux limitent parfois les contacts et les sorties possibles pour rencontrer d'autres personnes et développer des amitiés significatives. De même, comme les sorties en ville sont souvent synonymes de dépenses, ceci vient aussi parfois limiter l'accès à ces occasions, d'où l'importance des initiatives, comme le soulignait Abel leur permettant de se rassembler.

En ce qui a trait aux ressources d'aide plus formelles, en dépit de l'abondance des types de services offerts à Saguenay et de leur situation géographique dans la ville qui en facilite l'accès, certaines personnes ont raconté quelques expériences qui font en sorte qu'elles n'utilisent pas ou peu ces services. Ces expériences ont le plus souvent trait au fonctionnement des services de même qu'à l'existence persistante de préjugés à l'endroit des personnes des Premières Nations. De plus, pour avoir accès à certaines organisations liées aux services sociaux, à la santé, à l'employabilité ou à l'éducation, les personnes doivent fournir au préalable certaines informations ou documents qui ne leur sont pas toujours facilement et rapidement accessibles lorsqu'elles se retrouvent en ville.

Faut que tu ailles chercher tel papier [et] me le ramener ici, mettons que je veux m'inscrire à l'école faudrait que tu ailles chercher ton dossier scolaire. Tout était un peu moins accessible, à moins que tu déménages là-bas pour de bon et que tu partes avec tes papiers, là ça peut devenir confortable.

(Andréa Rock, entretien individuel)

Le sentiment d'appartenance est aussi stimulé par la reconnaissance. Être reconnu par ses proches et son entourage implique une considération et un respect de ses expériences et de ses savoirs. Néanmoins, dans les services comme ailleurs, les participant·e·s disent devoir composer avec certains préjugés à l'égard des Premières Nations ou encore avec des attitudes suggérant que leurs façons de faire sont inadéquates. Difficile dans ce contexte de se sentir bienvenus. Il est probable que ces expériences vécues négativement fassent en sorte qu'elles ne se tourneront pas vers ces services ultérieurement, même s'ils en avaient besoin.

J'ai vécu de quoi par rapport à mon nom de famille. Toi tu es un Sioui, ça veut dire que tu viens de Wendake, ça veut dire que tu ne paies pas de taxes, ça veut dire ceci ça veut dire ça... J'ai reçu une panoplie de préjugés et puis c'était

quelqu'un qui devait être professionnelle et je payais pour qu'elle me serve, cette personne-là. J'étais là dans ma tête, respire, laisse-lui une chance. Mais est-ce que je me suis sentie chez moi dans son bureau?

(David Sioui, entretien individuel)

Eden : Il y a aussi la peur de connaître les préjugés aussi. Parce que moi quand je suis arrivée à Chicout on est allés à l'hôpital et on avait vécu une expérience avec les préjugés. Ça aussi il y avait la peur de ça en venant vivre à Chicout. Ça passe. Non mais tu sais je veux dire faut pas tout le temps penser à ça aussi. Au début j'avais comme peur de retourner à l'hôpital vu ce qu'on avait vécu là. [...] C'est rien que l'infirmière qui était bête avec nous autres et on n'avait pas vraiment un bon service dans le fond. Ils nous avaient dit qu'on pouvait avoir un taxi parce que mon chum ne pouvait pas marcher à cause de sa jambe, le lendemain j'ai été pogné pour aller trouver un lift. Une chance que la mère à mon cousin (en pointant garçon casquette) était là parce qu'elle a pu aller le chercher.

Bryan : Même pas de béquilles rien...

Eden : Il y a une infirmière qui a failli le pousser, il était en chaise roulante et elle a failli le pousser dans le mur, elle l'a comme lâché trop lousse je ne sais pas trop et il a failli arriver sur le mur. Dans le fond sa jambe a failli arriver où le mur. Elle n'a pas pris la peine de s'excuser rien, non. [...] Les deux infirmières qu'on a rencontrées ça fait ça. [...] je m'attendais à ce qu'elle s'excuse un peu [...]. Fait que la moi j'avais de la misère à retourner là. Même à ça, je ne suis même pas retournée depuis ce temps-là. Mon chum il dit moi je ne prends pas cette carte-là, il dit je n'en aurai plus de besoin, si je peux me guérir tout seul je vais le faire. Alors moi je n'y suis pas retournée non plus, j'ai encore cette peur-là d'être jugée.

(Eden Germain Awashish et Steve Bryan Awashish, entretien de groupe II)

L'absence de référents culturels pour les personnes des Premières Nations au sein des organisations compliquent le développement d'un sentiment d'appartenance entretenu à l'égard de ces dernières. Le manque de considération ou le peu de place accordée aux réalités qu'elles vivent, sont aussi un frein à l'utilisation des services.

Autrefois quand je suis venu rester en ville, il n'y avait pas de Centre autochtone, il n'y avait pas d'endroits pour se rassembler. J'ai beaucoup apprécié qu'il y a un centre comme ça depuis 2010. [...] C'est important pour moi ici d'avoir un centre autochtone asteure, parce qu'avant quand je restais ici je voulais avoir un lieu de rassemblement mettons pour se voir et avoir des activités qui sont offertes aux autochtones. Parce que des fois j'avais de la misère à aller participer à des activités qui s'organisaient mettons au Café-Jeunesse, je ne trouvais pas les repères.

(Yann-Abel Chachai, entretien individuel)

La présence de plusieurs personnes autochtones à Saguenay de même que celle de quelques organisations explicitement destinées aux Premières Nations, semble ainsi exercer

une influence positive en regard des possibilités de s'identifier au milieu au sein duquel elles habitent.

Plusieurs personnes ont par ailleurs souligné le manque de visibilité des cultures autochtones à Saguenay, qui semble avoir un impact sur la possibilité de développer un sentiment d'appartenance pour plusieurs. Comme la toponymie à Ville de Saguenay est encore aujourd'hui fortement marquée par les langues autochtones, ceci permet à certains de s'y sentir chez eux étant donné que ces mots témoignent du passage historique de leurs ancêtres sur ces mêmes territoires.

Chicoutimi en passant c'est un nom innu, le vrai mot c'est Eskuatimit, c'est là les profonds ça commence là, par là c'est moins profond, le fjord il commence à arrêter. Donc si je me retrouve dans une ville où elle porte un nom innu c'est encore bien mieux.
(Grégoire Canapé, entretien de groupe II)

Mis à part la toponymie héritée des peuples autochtones ayant fréquenté ce territoire, les participant·e·s considèrent que peu d'espaces témoignent toutefois de leur présence historique et réalités actuelles, que ce soit dans les activités et espaces publics ou encore dans les médias par exemple.

Bien c'est sûr, c'est sûr que je ne me sens pas chez nous là tu sais, on ne se sent jamais vraiment chez nous dans une place comme ici. [...] comment tu veux que je me sente chez nous il n'y rien d'autochtone autour. [...] On dirait que ce n'est pas mis en valeur les cultures autochtones, je ne sais pas, à ce que je peux voir.
(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)

Tout l'espace qu'on va laisser à la culture va faire en sorte qu'un autochtone va se sentir chez lui. Fait que dans le fond tout ça pour moi est une question d'espace. Est-ce qu'on va laisser de l'espace à la radio mettons ici au Saguenay pour les autochtones un jour? Pour qu'ils se sentent chez eux? Parce que nous sommes chez nous. Est-ce qu'un jour à la télévision ils vont laisser de l'espace pour les autochtones, pour qu'on se sente chez nous? *(David Sioui, entretien individuel)*

L'expression de la culture est influencée par le contexte social, de même que politique et législatif, dans lequel nous nous trouvons et peut représenter un réel défi dans certains contextes où ces valeurs et les façons de faire qui en émanent ne semblent pas partagées, sinon que comprises ou accueillies. Ceci conduit à un enjeu de taille pour certains participant·e·s, dans la mesure où les contextes dans lesquels ils évoluent sont susceptibles

de transformer leurs propres rapports à leur culture, à leurs façons de faire, voire à leurs valeurs.

Tout ça là, ce qui fait que tu as une certaine perte d'identité en toi. Tu sais à force de marcher comme un blanc, tu finis par devenir un blanc. [...] Et tu te dis après, je suis tu un blanc ou je suis une indienne moi? Sont où mes origines?

(Kelly Kim Black, entretien individuel)

Certains ont exprimé leurs craintes de s'éloigner de plus en plus de leur culture par l'inutilisation fréquente de leur langue. Le réflexe de s'exprimer en français pour être compris devient vite la norme en habitant à Saguenay. Ces craintes sont vécues pour eux-mêmes, par la perte de vocabulaire désignant des réalités inexistantes en ville. Elles se sont aussi beaucoup exprimées à l'égard des enfants qui sont nés ou vivent en ville, où la majorité de leurs ami·e·s et professeur·e·s sont francophones. Comme la transmission de la culture est importante pour eux, l'apprentissage de la langue est perçu comme fondamental afin de développer ou consolider l'appartenance culturelle des enfants.

Surtout quand tu ne parles plus. Quand j'étais jeune je parlais beaucoup en atikamekw, je parlais juste en atikamekw, je pensais juste en atikamekw. Mais maintenant je pense en français je parle français et je ne parle presque plus en atikamekw. Fait que toute mon identité avait comme, foutu le camp et là j'essaie de l'assumer justement d'aller la rechercher comme je peux.

(Miriam, entretien individuel)

Bien la personne qui rentre ici à Chicoutimi et qui va à l'université, bien elle n'a pas vraiment d'autres autochtones je te dirais qui est dans sa classe. Elle est toute seule autochtone et les autres c'est des blancs. Elle n'a pas le choix de parler français. Et tu sais à part de parler français et si elle est là pendant 3 ans d'études, elle finit par parler toujours français, pis à parler à ses enfants en français et à ses amis en français. [...] Moi ce qui me dérange c'est que mes enfants la parlent pas. C'est ça qui me dérange. Tu sais ou parce que ma fille est née ici, mes deux filles sont nées ici puis je leur ai toujours parlé en français, parce que j'ai jamais eu l'occasion aussi de parler en montagnais. Je dis à force de s'habituer, on s'habitue tu sais. [...] Oui puis elles vont à l'école et c'est en français.

(Kelly Kim Black, entretien individuel)

Néanmoins, que ce soit en milieu urbain ou ailleurs, l'importance de demeurer près de sa culture, ou pour certain·e·s, d'en apprendre davantage à son sujet, et de la transmettre à ses enfants a été souligné dans tous les entretiens.

En ce qui a trait aux langues, comme celles-ci sont méconnues par l'entourage et que la langue française est utilisée dans la majorité des espaces à Saguenay. L'utilisation des langues autochtones à Saguenay apparaît anecdotique, si ce n'est qu'entre les personnes des Premières Nations.

C'est sûr il n'y a pas de place pour parler l'Innu. Et il n'y a pas... personne ne veut comprendre ça non plus. *(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)*

On est supposé être chez nous sur nos territoires, on devrait avoir doublement le droit de s'exprimer dans nos langues sur nos terres, d'être ce qu'on est sur nos terres. *(David Sioui, entretien individuel)*

Il importe de situer cette réalité à l'intérieur du contexte plus général concernant les langues autochtones. Alors que les langues autochtones peuvent sembler davantage mises en valeur, utilisée et comprises à l'intérieur des territoires des réserves, certains dénotent toutefois certaines ressemblances avec les enjeux vécus en milieu urbain, tels que l'utilisation fréquente du français à l'intérieur des institutions scolaires ou de santé par exemple, de même que par la perte d'une partie du vocabulaire pour les personnes qui ne fréquentent pas les territoires.

On peut parler tout simplement de ma communauté de Pessamit. Les gens qui n'ont jamais monté en forêt ne parlent pas la langue que nous on parle tu sais quand on est en forêt les mots sont différents. Je vais parler mettons d'une coulée mettons dans une montagne. Il y a une façon de l'appeler mais si tu vis dans la communauté jamais que tu vas entendre ça parce qu'il n'y en a pas de montagnes là. Si je parle de la première glace qu'on voit à l'automne, dans la communauté t'entendra pas ça parce qu'il n'y en a pas de rivière là. *(Grégoire Canapé, entretien individuel)*

Ma famille parle le cri, est de descendance cri de Mistissini et à la garderie ça parlait surtout français et pas beaucoup innu. C'est environ 15% de la population à Mashto qui parle innu fait que je l'ai comme perdu là mais dans ma famille ça parlait en cri pareil. Mes grands-parents et ma mère et j'ai grandi avec eux autres justement... [...] Bien je suis capable de comprendre à 80-90% mais la parler c'est autre chose peut-être 50% je la pratique pas assez. *(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)*

Les participant·e·s ayant habité principalement en milieu urbain sans retourner régulièrement au sein des réserves ou se retrouver en compagnie d'autres personnes des

Premières Nations, ou encore ayant grandi au sein d'une famille non-autochtone ont dit souhaiter en apprendre davantage à propos des cultures autochtones. Certaines personnes ont ainsi mentionné qu'elles auraient aimé être plus en contact avec leur culture étant jeunes, afin d'apprendre davantage et pouvoir transmettre aujourd'hui, à leur tour, ces savoirs à leurs enfants.

Tu sais vu que je n'ai pas vécu là-dedans c'est sûr qu'il y a beaucoup de chose que je ne connais pas encore, que j'aurais voulu apprendre. Tu sais j'aurais voulu qu'on me l'apprenne plus jeune pour pouvoir aujourd'hui l'apprendre à mes enfants aussi et qu'ils sachent d'où ils viennent. *(Anne, entretien individuel)*

Des personnes ont exprimé leur désir et volonté d'en apprendre davantage sur l'histoire de leur famille, des communautés et des peuples autochtones plus largement. Pour avoir accès à d'autres formes de savoirs qui paraissent méconnues, pour répondre à des questionnements identitaires personnels, apprendre à se connaître elles-mêmes d'abord et, pour les parents, être en mesure d'offrir ce qu'ils en retireraient à leurs enfants.

Je veux retourner en territoire après mes études. Parce que j'ai l'impression qu'il manque de quoi à ma culture. Parce qu'en sociologie, je vois toute la pensée occidentale et je la compare souvent avec la pensée autochtone et j'ai comme l'impression qu'il faudrait que je réapprenne plus de ma culture. *(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)*

Pour Ronald, cette connaissance des cultures autochtones passe inévitablement par une meilleure connaissance de l'histoire et conséquemment, par une meilleure compréhension des raisons et fondements des pratiques et valeurs ayant été privilégiées par les peuples autochtones au fil du temps jusqu'à aujourd'hui.

Faut définir avant c'est quoi la culture quand on parle de culture parce qu'on est en 2016 et je pense que tout le monde est embarqué dans le même système et la culture on commence à prendre du recul mais comme je te dis ça dépend de ta vision de la culture c'est quoi. [...] Il faut définir c'est quoi la culture, moi je parlerais plus d'histoire, notre histoire. De faire, de travailler sur notre histoire, d'où on vient, c'est une autre affaire de la culture. La culture il faut être prêt à se le faire enseigner et on doit être prêt soi-même aussi.

(Ronald Bacon, entretien de groupe I)

ANNEXE 8 : Expériences du chez soi au Centre d'amitié autochtone du Saguenay

Le Centre d'amitié autochtone du Saguenay comme partie prenante des expériences du chez soi pour les personnes rencontrées

Au fil des différents entretiens, le Centre d'amitié autochtone du Saguenay (CAAS) a été nommé par l'ensemble des participant·e·s comme l'un des espaces où ils se sentent chez soi à Saguenay, en plus de leur domicile actuel et des moments ou des lieux où ils se retrouvent dans des groupes majoritairement formés de personnes autochtones (au sein du groupe Mamu à Laure-Conan par exemple). Considérant que bon nombre de commentaires ont été émis à propos du CAAS, ces commentaires sont rassemblés en annexe et reprennent plusieurs caractéristiques évoquées à propos du chez soi.

Tu sais même à Chicoutimi ici, tu sais quand je suis au Centre d'Amitié c'est comme ma maison ici je me sens bien tout.

(Kelly Kim Black, entretien individuel)

Dans un sens plus large, chez soi ça peut aussi signifier un endroit où on est bien. Mettons par exemple ici au Centre d'amitié autochtone ou en territoire.

(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)

Claudia : Tu te sens chez vous ici? - Au centre oui.

(Mean Machine, entretien individuel)

Bien l'endroit où je me sens le plus à l'aise au Saguenay c'est sûr où j'habite, depuis plus d'un an maintenant. Mais il y a où j'habite mais il y a aussi le Centre d'Amitié où je sais que cet espace-là est fait pour moi. *(David Sioui, entretien individuel)*

La seule place où je me sens chez nous c'est peut-être le Centre d'Amitié. Il y a juste au Centre d'Amitié que je retrouve l'énergie rouge que je dirais, ou chez nous, quand je reçois ma visite. Tu le crées ton univers rouge.

(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)

Un espace auquel s'identifier

Tu sais j'aime ça venir au Centre d'Amitié parce qu'ici tu as un peu l'âme de la communauté autochtone. Si tu te sens bien ici, c'est que tu te sentiras bien dans une communauté autochtone.

(Andréa Rock, entretien individuel)

Je venais déjà avant de travailler, je vais déjà je me sentais déjà à l'aise de venir. Et puis le monde comment ils vont accueillir

Tous les participant·e·s fréquentaient déjà le CAAS plus ou moins régulièrement, s'y impliquaient même ponctuellement ou y occupaient un emploi.

Aucune question ne portait spécifiquement sur le CAAS lors des entretiens.

Le CAAS a été désigné comme un lieu chaleureux et convivial et les personnes rencontrées ont dit s'y sentir les bienvenues.

les gens, c'est comme toute une grande famille. Tu ne peux pas te sentir mal à l'aise en venant. C'est comme s'ils te connaîtraient, tout le monde se parle. Je peux dire que ça ressemble un peu à une mini-réserve. [...] Bien dans le fond là-bas tout est proche dans une réserve. Tout le monde se connaît, tout le monde se parle, tout le monde tu sais... C'est pour ça que quand on vient ici c'est pour ça que d'après moi un autochtone qui va venir ici c'est comme ça qu'il se sent, bien moi je me sens déjà un peu comme ça. Puis pourtant je n'ai pas vraiment vécu sur la réserve. Je sentais déjà comme un lien comme si c'était tout de la parenté, je ne sais pas trop, c'est comme proche.

(Anne, entretien individuel)

Les aspects les plus souvent soulignés par les participant·e·s à propos du CAAS ont trait à leur appréciation de l'ambiance qui y règne, qu'ils associent à la qualité des relations qu'ils y trouvent, tant avec les personnes de l'équipe de travail qu'avec les membres qui le fréquentent.

Une maison pas d'âme, ça fait pas. Ce qui est le un avec le côté communautaire, comme au Centre ici il y a des affaires en bois, tu vois que c'est naturel, il y a de la nature un peu. Les murs sont blancs mais tu vois des choses que le monde a créé là. Et moi j'aime ça le côté artistique et le côté que tu as l'impression que quelqu'un vit ici.

(Andréa Rock, entretien individuel)

Pour plusieurs participant·e·s, l'espace physique où se trouvent les locaux du CAAS est un lieu *habité*, et *animé*. Sachant que le lieu a été pensé et conçu pour les personnes des Premières Nations, les personnes rencontrées s'y sentent à l'aise et y retrouvent certains repères leur rappelant un chez soi.

Comme ici, déjà en partant ici c'était une ancienne auberge fait que c'est comme une grande maison déjà en partant. Tu sais en entrant tu as déjà comme un divan, c'est full convivial.

(Anne, entretien individuel)

En étant ici, on sait qu'il peut y avoir de la banique, de la sagamité, je sais que je vais pouvoir manger peut-être à un moment donné du castor, en tout cas des affaires de même. Je pitche un peu n'importe quoi mais ça se peut que j'entende le tambour, qu'on fasse des cercles de partage, ça se peut qu'on fasse le metashan. Toutes des affaires que j'aime, on va tous aider à créer dans cet espace-là. Ou du moins je l'espère moi personnellement mais je sais qu'il y en a d'autres qui l'espèrent aussi.

(David Sioui, entretien individuel)

Dans le fond le concept culturel c'est des conventions qu'on a mis en groupe sur comment on devrait se sentir à l'aise dans cet espace-là qu'on a créé ensemble. Et le fait qu'ils se rassemblent ici au Centre d'Amitié, c'est parce qu'on retrouve ces conventions-là.

(David Sioui, entretien individuel)

Les relations entre les membres et les modes de fonctionnement du CAAS se fondent sur des conventions auxquelles les participant·e·s sont habitués et dans lesquelles ils et elles se reconnaissent.

C'est l'fun que ce soit un CAAS que tu puisses te dire, comment je dirais ça, de te référer. Je n'ai pas les mots, mais que tu puisses savoir ou aller, je n'ai pas les mots. Mais dans le fond que tu as un endroit en ville où tu peux t'identifier dans

le fond [...] je vais plus venir ici que dans un centre jeunesse à Chicoutimi mettons. C'est sûr que je vais préférer venir ici. C'est sûr qu'il y a toujours une certaine envie de venir ici.

(Pinamen Vollant, entretien individuel)

Tu sais le Centre d'Amitié c'est précieux là, pour nous. C'est là qu'on peut se retrouver, se ressourcer un peu. [...] Bien oui c'est ça que je te dis. C'est pour ça que c'est précieux ici. La première fois que je suis arrivée ici le Centre d'Amitié existait même pas là puis il venait de faire la classe autochtone à Laure-Conan c'était la première année. Et on dirait que ça commence un peu à se tourner vers ça. C'est pour ça que j'ai été capable de m'adapter même si on fonctionne mettons étape 1, étape 2, étape 3.

(Kelly Kim Black, entretien individuel)

Avec le Centre d'Amitié ici c'est le summum là, j'ai aussi mon côté mes amis Québécois et j'ai mes amis autochtones. Quand je veux voir mes amis innu je viens ici.

(Andréa Rock, entretien individuel)

J'avais le choix d'aller faire mon travail dans une école primaire du quartier ici le lundi. Et je me suis dit j'ai quand même du temps après mon cours de philo pour aller au Centre d'amitié autochtone, et je me suis dit si ça peut me permettre de rencontrer encore plus en contact avec d'autres membres, bien beaucoup d'atikamekw quand même. Je voyais ça comme ça, pouvoir me glisser en douce là et apprendre à connaître le centre d'amitié autochtone. Parce qu'au début je n'étais comme pas sûre, parce que moi est-ce que je suis encore vraiment autochtone? Qui je suis? [...]« Je voulais m'impliquer plus justement au niveau du Centre de l'amitié pour être plus en contact avec d'autres autochtones que je ne connais pas.

(Miriam, entretien individuel)

Le CAAS peut aussi constituer un lieu privilégié pour des personnes des Premières Nations cherchant à en apprendre davantage sur leur culture. Elles peuvent entrer en contact avec d'autres personnes des Premières Nations, parmi lesquelles certaines ont pu vivre des situations ou avoir des questionnements similaires aux leurs.

Un espace d'appartenance où se reposer et se rassembler.

Bien ça me fait comme ah je ne suis pas le seul autochtone au Saguenay, ça me fait comme ça. Un sentiment que j'appartiens à une nation autochtone et ce lieu de rencontre-là ça fait l'affaire pour se rencontrer. Puis ça fait du bien de voir d'autres autochtones entre eux et jaser, tu sais mettons, ça fait tout le temps du bien de revoir des autochtones là innu mais aussi de par chez moi d'Obedjiwan. Ça fait du bien de les voir.

(Yann-Abel Chachai, entretien individuel)

Le CAAS rend la présence actuelle des personnes autochtones au Saguenay davantage visible et peut ainsi constituer, en soi, un point de repère vers où il est possible de se tourner pour les personnes des Premières Nations.

Le Centre d'amitié tu sais moi quand je ne feel pas je viens au Centre d'amitié parler aux intervenants. Tu sais je sais qu'ils sont proches, je les connais, j'ai des liens avec du monde que je connais. Je pense que c'est ça, ce qui est important moi dans une ville, faut que tu ailles des liens, faut qu'il y ait du monde qui te connaisse. Tu ne peux pas déménager dans une ville, toute seule comme ça, pas rien, pas d'entourage.

(Andréa Rock, entretien individuel)

C'est sûr ici j'aime bien le Centre d'amitié autochtone parce que le fait d'être avec des autochtones aussi comme tout à l'heure je te disais que j'avais rencontré quelqu'un de Mashteuiatsh. On se connaissait plus ou moins mais là on a comme appris à se connaître, on a jase quand même longtemps. Juste pour faire ces rencontres-là entre autochtones c'est vraiment intéressant. [...] Dans le fond on vient quand même souvent ici avec mes amis pour retrouver ces liens-là. [...] Oui, j'ai comme entraîné mes amis de l'UQAC ici, souvent ils ont fait un essai l'automne passé pour le café Mesnak c'était souvent mes amis qui venaient pour encourager ça.

(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)

On se rencontrait plus dans les bars, mais maintenant il y a le Centre autochtone où se rencontre dans la journée plutôt que dans les beuveries! (rires)

(Yann-Abel Chachai, entretien individuel)

Un espace pour apprendre et se rencontrer

En territoire c'est plus le savoir-faire mais on peut quand même faire des activités. Par exemple ici au Centre d'amitié ils peuvent faire des ateliers de confections de couteaux croches, ce serait quand même une pratique de savoir-faire, ce serait intéressant de faire ça. [...] C'est intéressant.

(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)

Si toi tu veux aller chercher l'information, tu veux savoir ta culture, bien tu t'en vas chercher du monde de ton peuple. C'est facile de rassembler du monde de ton peuple, tu t'en vas où il y a le Centre d'Amitié si tu veux être en contact avec ta culture. On ne peut pas attendre d'avoir tout cuit dans le bec, il faut se battre pour ta culture parce qu'on est déjà, pas en extinction, mais c'est difficile de faire jaillir cette petite fleur rouge dans le tapis blanc. Traverser tout ça et d'être pris au sérieux dans tout ça ici.

(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)

Le CAAS permet aux personnes des Premières Nations de se retrouver entre elles, d'entretenir ou développer des liens d'amitiés.

Le CAAS représente un lieu d'apprentissage, de pratiques et de transmission culturelles.

Par l'organisation de l'espace, les activités offertes, les modes relationnels et les valeurs qui en émanent, le CAAS constitue un espace qui renforce les capacités à demeurer près de leur culture, apprendre à mieux la connaître ou encore en approfondir les enseignements.

Comme hier [après l'activité au CAAS, mes filles], m'ont fait rire là, eh! il y avait juste des Innu papa hier, bien là c'est sûr vous êtes des Innu. Mais tu sais sont habitués à faire des activités avec les non-autochtones avec leur mère. [...] Elles ont aimé. Parce qu'il y a des filles qui leur parlaient Innu alors elles comprenaient pas, je dis je vais vous le montrer.

(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)

Le CAAS est aussi un lieu par lequel il est possible de faire connaître ou de susciter la curiosité des enfants pour les cultures autochtones.

L'ensemble des participants au projet croient à la pertinence, la légitimité et la nécessité que le CAAS continue d'exister et de se développer de façon à permettre aux personnes des Premières Nations de se retrouver, d'avoir un repère, un lieu de repos, de rassemblement et de ressourcement. La présence d'un CAAS vivant contribue à visibiliser la présence des Premières Nations en milieu urbain, à sensibiliser l'entourage aux réalités qu'elles vivent et aux conventions et valeurs qui guident leurs actions et teintent leurs façons d'être et de faire, individuellement et collectivement. Le CAAS est aussi source d'espoir pour certains parents quant aux contacts que leurs enfants peuvent et pourront avoir les cultures autochtones, avec des personnes en étant nés en ville. Le CAAS est perçu comme un espace ayant le potentiel de permettre aux enfants qui grandissent à Saguenay d'être en contact avec les cultures des Premières Nations. Le CAAS est vu comme un lieu qui peut renforcer les liens d'appartenance entre les personnes des Premières Nations, de même que nourrir des relations avec les personnes non-autochtones qui soient respectueuses de leurs cultures et sources d'apprentissages.

ANNEXE 9 : Pistes d'action imaginées par les participant·e·s

Quelques pistes d'action imaginées par les personnes rencontrées en regard du chez soi à Saguenay

Les participant·e·s ont émis plusieurs idées et suggestions au fil des rencontres à propos d'initiatives et de projets qui permettraient aux Premières Nations habitant en ville de s'y sentir plus aisément chez eux, ainsi que pour faciliter la transition des personnes déménageant dans la ville. Ces pistes mettent en évidence le caractère actif et relationnel (de la construction) du chez soi et suggèrent certains leviers d'action pour favoriser le processus de construction d'un chez soi.

Améliorer les conditions de vie matérielles

- Favoriser l'accès à des logements abordables et adéquats destinés aux personnes des Premières Nations vivant à Saguenay
- Formaliser des ententes aux plans politique et économique concernant le paiement des taxes pour les personnes des Premières Nations en milieux urbains
- Organiser un réseau d'accompagnement pour faciliter la connaissance du milieu et des ressources

Ronald : Les habitations aussi, Waskahegen en ont, pourquoi on en aurait pas nous aussi [...] et la ville de Maniwaki eux autres c'est le chef qui avait pris des arrangements et tu ne payais plus tu montrais ta carte et tu ne paies pas de taxes. [...]

Dylan : Mais c'est rare. En Ontario là tu montres jute tes cartes et ils te les enlèvent tout de suite peu importe n'importe quelle boutique.

(Ronald Bacon et Dylan Jean-Pierre, entretien de groupe I)

Ce serait l'un qu'il y ait du monde qui accompagne, quand je dis accompagner, c'est accompagner la personne en tant que telle, prendre des rendez-vous, prendre un café, la sécuriser. C'est la perception que je vois en tant qu'étudiant. [...], et connaître les banques alimentaires aussi, c'est compliqué aussi il y a des montants aussi, se faire un budget, il y en a qui ont des enfants arrivent, les garderies... Il serait supposé d'y avoir un livret avec toutes ces informations là en partant. [...] Ça prend juste un peu d'appels et quelques feuilles pour sécuriser une personne. [...] Les services, alimentaires, services de centre d'amitié, le transport, RTC aussi montrer qu'il y l'autobus qui est accessible, services de garderies, services de bibliothèque.. Tu sais il y a plein de services que les gens oublient, ils font pas des pochettes. Je trouve que ce serait des affaires simples à faire. *(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)*

Faciliter la création d'un sentiment d'appartenance

- Que les médias locaux et régionaux accordent plus d'attention aux réalités et points de vue des Premières Nations dans leur couverture d'enjeux d'actualités et que dans ces cas, qu'on s'efforce d'offrir un espace de parole aux personnes des Premières Nations elles-mêmes pour les traiter ou y réagir
- Que certains noms de rue soient modifiés pour témoigner de la présence et de la diversité culturelle des Premières Nations à Saguenay et que la toponymie actuelle en langues autochtones soit valorisée
- Que des festivités associées aux cultures autochtones se tiennent chaque année

Je verrais que la rue Jacques-Cartier devienne le boulevard des Premières Nations, la rue des Premières Nations, en l'honneur justement de la présence autochtone. Je verrais qu'il y aurait des espaces pour nous à la radio la télévision. [...]Qu'on [fête] le 21 juin toute la ville ensemble.

(David Sioui, entretien individuel)

On aimerait ça que ce soit plus culturel, plus mis en valeur tu sais, il n'y a pas de festivals autochtones dans chaque grande ville du Québec pareil. Il y en a juste un que je connais et c'est à Montréal c'est Présences autochtones, [...] pourtant on est chez nous là. Je pense que ce serait l'un, ça sensibiliserait le monde et ça éduquerait aussi eux autres sur leur propre culture parce que d'une certaine façon nos cultures sont reliées.

(Réal Junior Leblanc, entretien individuel)

Favoriser l'expression et la transmission des cultures autochtones

- Que des collaborations soient initiées de façon à favoriser la transmission de l'histoire, des valeurs et des savoir-faire des Premières Nations
- Que l'innu-aimun et la langue atikamekw soient reconnues comme langues d'usage, voire comme langues officielles à Saguenay

Je suis en train de penser que peut-être le Centre d'amitié pourrait travailler avec le site culturel de Mashteuiatsh, ce serait quand même intéressant comme partenariat. [...] Peut-être le Centre d'amitié peut être un bailleur de fonds ou même l'UQAC. Le Centre d'amitié ils en font quand même des activités et ils pourraient inclure ce genre d'activités-là je suis sûr que ça pognerait [...] Mettons le Centre d'Amitié pourrait inviter un artisan qui montre son savoir-faire et mettons une fois par mois ils pourraient inviter un artisan comme ça. Pour retrouver un peu de ce savoir-faire. Ce serait bien.

(Jimmy-Angel Bossum, entretien individuel)

Je verrais que les deux langues autochtones principales qui sont parlées ici au Saguenay deviennent des langues officielles de la ville de Saguenay.

(David Sioui, entretien individuel)

Globalement, soutenir le processus de construction du chez soi et favoriser le sentiment d'être chez soi à Saguenay pour les personnes des Premières Nations

- Faciliter l'accès aux territoires, aux espaces en forêt ou près de cours d'eau et être en mesure d'y réaliser les activités dont elles ont besoin
- Que des démarches soient entreprises auprès des conseils de bande afin de les informer des réalités qu'elles vivent en ville, de leurs intérêts, de leurs besoins
- Que la sensibilisation effectuée au sein des organismes offrant des services aux personnes des Premières Nations se poursuive afin que leurs réalités soient davantage connues, comprises et considérées.
- Un quartier autochtone à Saguenay?

Nathalino : Aller à la chasse...
Dylan : Un droit d'accès, avoir un accès...
Tcitcip : Pour la chasse.
Ronald : J'avais pensé aussi avoir un petit coin dans le bois. Qu'eux-autres [le CAAS] aient un petit coin dans le bois là, pour faire un tour là-bas. Peut-être s'associer à l'université.
Karine : Ah oui ce serait trop parfait. Ce serait merveilleux. On l'avait déjà fait.
Ronald : Ouais mais en avoir un.
Karine : Une place à nous autres, pour pouvoir y aller quand on veut. [...]
Nathalino : Marque aussi pourvoirie.
Karine : Oh wow bonne idée.
Ronald : Tabarnouche le Centre d'amitié moi là on part en business. Il y a beaucoup d'ouverture pour le Centre.
Nathalino : Au niveau économique, on est des bons guides nous autres là, on est des bons guides on a déjà beaucoup d'expériences.
Ronald : Ben quand on parlait de coin tout à l'heure on pourrait l'inclure là-dedans.
Nathalino : Aller à la pêche, chasser.
Karine : Une pourvoirie c'est vraiment une bonne idée.
Kelly : Ouais mais il va continuer à payer ton poisson là.
Karine : Mais si on en a une à nous autres. Il nous ferait pas payer, faudrait qu'on en ait une à nous. [...] Es-tu en train de nous dire que ça nous prendrait une pourvoirie pour financer tous les projets?

(Nathalino-André Joseph, Karine Cleary, Ronald Bacon, Dylan Jean-Pierre et Kelly Petitquay-Richer, entretien de groupe I)

Après ça il y aurait des endroits où on aurait le droit justement de faire nos cérémonies, qu'on aurait le droit d'être autochtones, de faire des choses autochtones, des endroits où on pourrait chasser, des endroits où on pourrait pêcher des affaires de mêmes. Des endroits où on pourrait faire des feux pour faire nos rassemblements, nos cérémonies. *(David Sioui, entretien individuel)*

Comme mettons Wendake le village Huron à Québec. Ils auraient comme le côté autochtone à eux-autres. [...] mais ce serait comme leur petit village, comme mettons le quartier St-Paul deviendrait le quartier autochtone de Chicoutimi. Le dépanneur serait pas de taxe pour les autochtones [...] Ils pourraient tous marcher à pied et se rencontrer.

(Andréa Rock, entretien individuel)

Ca prendrait mettons un organisme, encore le centre d'amitié!, tu sais un organisme qui puisse faire des pressions sur les conseils de bande, dont tu fais partie pareil. Tu fais partie pareille de cette bande-là.

(Ronald Bacon, entretien de groupe I)

Terminons ainsi avec les suggestions de David, à qui j'avais demandé de me partager un peu de ce qui serait pour lui un chez soi rêvé :

Je verrais aussi des institutions d'enseignement où ce que du CPE à l'université on pourrait faire nos cours sur des concepts autochtones avec des manières d'étudier autochtone, qui ont été pensées par et pour les autochtones, dans les langues autochtones, et qui sont gouvernées par les autochtones. Donc des écoles qui sont spécialisés pour nous. C'est aussi ça créer notre espace, c'est avoir le contrôle de notre éducation. Où les endroits ne sont pas là pour nous blanchiser mais plutôt nous aider à être ce que nous sommes vraiment. [...] Quand on va être capable d'être servi dans une langue autochtone dans le système de santé, là je vais pouvoir dire que je me sens chez nous. [...] J'aimerais ça que l'université, plutôt que le Centre Nikanite embarque dans cette vision-là pour qu'on soit capable de faire ça. Parce qu'ils sont la base, si on est capable de former des médecins en innu, imagine. Là! Faire ton cours de médecine juste en innu ou en atikamekw. [...] qu'un médecin puisse être capable de vérifier tout ton corps, tes symptômes et converser avec toi en innu. [...] De l'accueil jusqu'à ce que tu sortes de ta chirurgie ou que tu es parti d'aller voir le médecin généraliste, tout s'est passé en innu. [...] et aussi que la médecine respecte la médecine autochtone, ça c'est une autre affaire. Parce que là on parle beaucoup de médicaments mettons psychotrope, ou de traitement pour le cancer qui peuvent aller à l'encontre des croyances autochtones mais selon le consentement libre et éclairé mais aussi selon l'article 35 de la constitution, un autochtone a le droit de refuser ce type de traitement. Mais quand un médecin va comprendre ça, peut-être que je vais me sentir chez moi. [...] Ici au Québec ce n'est pas encore développé. Donc un autochtone ne peut pas avoir le choix entre la médecine occidentale, la médecine mixte ou la médecine autochtone tout court. Tout ce qu'il a le choix c'est la médecine occidentale. [...] En tout cas là on parle de santé et d'éducation c'est deux gros morceaux mais on peut l'appliquer à tous les domaines de la vie [...] qu'on protège l'environnement, qu'on protège aussi que ce soit les plantes ou les animaux et que la forêt soit près, bien ici ce n'est pas difficile mais que la forêt soit respectée. Je me sentrais plus chez moi si c'était moins pollué puis si on respectait plus l'environnement, si on respectait plus les animaux. [...] la nature fait c'est de nous donner de l'air, nous donner de la nourriture, nous donner de l'eau, tout ce qu'on a besoin pour vivre se retrouve là mais on ne la respecte pas. [...] Je me sentrais plus chez moi s'il y avait plus de monde qui travaillait pour ça aussi, pour tout ce que je viens de nommer. S'il y avait plus de monde qui travaillait là-dessus je me sentrais plus chez moi. [...] il faut aussi que les gens de l'extérieur aient de la bienveillance, tu vois là le lien de ce que je veux dire depuis le début, de la bienveillance pour nous aider à créer cet espace-là, et aussi de la bienveillance envers nous et nos façons de faire. [...] Je vais t'aider moi.. Non, non. Aide-moi à créer l'espace, pas à faire. Crée l'espace autour de moi puis ça c'est en ayant de la bienveillance, c'est en accordant pas le droit d'exister, c'est ça le mot que je cherche depuis tantôt. C'est comme de la reconnaissance. La reconnaissance que l'autre existe et qu'il a droit à son espace. *(David Sioui, entretien individuel)*